LES

TRAGEDIES

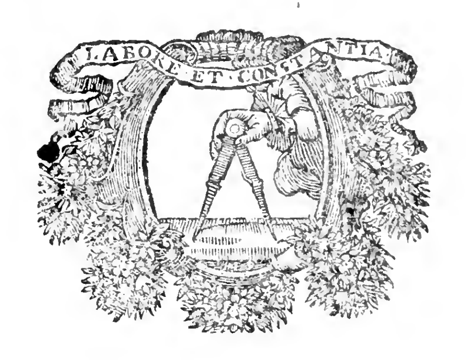
ET

AUTRES POESIES

De Mademoiselle

M. A. BARBIER.

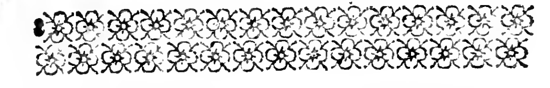
NOUVELLE EDITION.



A LEIDE,

Chez BOUDOUIN JANSSON VANDER AA,
Marchand Libraire, demeurant dans le Nieuwe-
Steeg au coin au Salomons Steeg.

M. DCC. XXIII.



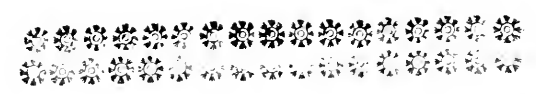
ARRIE ET PETUS,

TRAGEDIE.

A SON ALTESSE MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

QUel destin est le mien ! Sous quels heureux auspices
Ma Muse sur la Scene étale ses prémices !
Une illustre Héroïne, à qui j'ose l'offrir,
Ecoute ses accens, & s'y laisse attendrir :
De ses timides vœux elle accepte l'hommage,
Et pour comble d'honneurs lui donne son suffrage.
Ah ! c'en est trop, PRINCESSE, *après tant de bonté*

Je ne mets plus de borne à ma temerité :
Oüi, j'ose sans frayeur défier la censure ;
Quelle arme tous ses traits : Vôtre Nom me rassûre ;
Vous avez sur les cœurs un empire absolu :
Je ne sçaurois déplaire, après Vous avoir plû :
Et puisque Vos bontez aident mon impuissance,
Je vais donner l'essor à ma reconnoissance.
Que dis-je ? Vôtre Nom a beau flatter mon cœur,
Dès qu'il faut Vous chanter, je reprens ma frayeur.
En vain dans ce projet Vous soutenez mon zele ;
Avec tout vôtre appui je sens que je chancelle,
Je redoute un emploi pour moi si plein d'appas,
Et la peur de tomber m'arrête au premier pas.
Quand je vois de quels dons Vous orna la Nature,
Je n'en ose qu'à peine ébaucher la peinture :
Je ne puis sans trembler tracer à nos Neveux
Cet esprit si brillant, ce cœur si genereux,
Cette ame qui s'éleve au-dessus d'elle-même,
Pour s'ouvrir un chemin à la gloire suprême ;
Non, de tant de vertus le riche assortiment
Ne laisse agir en moi qu'un juste étonnement.
Vous voyez quels efforts un tel Sujet exige :
Je trouve à chaque pas prodige sur prodige,
PRINCESSE: *& ne pouvant en soutenir l'aspect,*
Je me tais par prudence autant que par respect.



PREFACE DE L'AUTEUR.

IL y a peu de Sujets dans l'Histoire Romaine plus connus que celui * d'Arrie & de Petus, que j'ai accommodé au Théatre avec plus de succès que je n'en esperois. L'action principale à laquelle toutes les autres se rapportent, est des plus simples; & je l'ai choisie ainsi pour éviter l'inconvenient où tombent la plûpart des Auteurs, qui chargeant leurs Pieces de trop d'incidens, ne s'attachent pas beaucoup à y faire regner les sentimens, parce que le soin de débroüiller leur intrigue les occupe entierement. Quoique le Public se soit déclaré pour ce coup d'essai, je ne laisserai pas de répondre à quelques objections qui m'ont été faites, quand ce ne seroit que pour justifier les applaudissemens qu'on a prodiguez en ma faveur.

* Voy. Martial, liv. I. Ep. 14.

Feu Monſieur Bourſault, qui étoit de mes Amis, ayant vû quelques Elegies de ma façon, qu'il diſoit être remplies de penſées & de ſentimens, me perſuada que je pourrois venir à bout d'un Poëme Dramatique, ſi je l'entreprenois. Il ſçavoit d'ailleurs que j'avois du goût pour le Théatre, & que j'avois lû avec application tous les Auteurs qui en ont traité. Dans cette penſée, il me propoſa le Sujet d'Arrie & de Petus. C'étoit me prendre par mon foible. L'action de cette incomparable Romaine eſt ſi glorieuſe à nôtre ſexe, que je me ſentis portée d'inclination à la mettre dans le plus beau jour qu'il me ſeroit poſſible. J'acceptai ſans balancer ce Sujet : mais avant que de commencer, j'en fis un projet, que je ſoumis a ſon jugement. Il le trouva bon, à une choſe près. J'y faiſois Arrie & Petus Amans ; il les vouloit Epoux, comme ils ſont dans l'Hiſtoire. J'eus beau lui dire que l'amour conjugal languiroit ſur la Scene, & ne ſeroit pas du gout de bien des gens. Il ne revint point de ſon ſentiment, & moi-même, après y avoir penſé, je ſentis bien qu'il avoit raiſon, & que l'Hiſtoire ſeroit trop défigurée. Ainſi je pris le parti de les faire Amans aux trois premiers Actes, & Epoux aux deux derniers. Un autre Ami,

que je consultai dans le même-tems, ne vouloit point de Narcisse. Il disoit que cet Affranchi de Claudius avoit été tout-à-fait contraire à Agrippine : mais je lui representai que selon mon plan, Arrie étant fille de Silanus marié en secondes nôces avec la mere de Messaline, Narcisse, qui avoit porté Claudius à le faire mourir, devoit prendre les interêts d'Agrippine contre Arrie, d'autant plus que si cette derniere eût été élevée à l'Empire, elle n'auroit pas manqué de le perdre pour venger la mort de son pere. Quelque tems après on m'objecta, que Claudius n'étoit point caracterisé, & que je le faisois parler avec trop d'esprit, pour un homme que l'Histoire representoit comme un imbecille. A cela je répondis, que son imbecillité venoit plus de la mauvaise santé, que d'un défaut d'esprit. Ce qui paroît sur-tout par le témoignage de Suetone, qui rapporte que ce Prince s'étoit fort appliqué aux Lettres dans sa jeunesse, & avoit composé plusieurs Histoires. Le même Auteur, aussi-bien que Tacite, le fait outre cela inventeur de quelques lettres de l'Alphabet, qui furent en usage pendant son regne. A quoi j'ajoûtai, que je croyois qu'il étoit du devoir d'un Auteur de Tragedies de corriger les mœurs de ses

Heros, & de s'attacher davantage à peindre leur cœur que leur esprit. Outre que si j'avois fait parler Claudius en stupide, tout ce qu'il auroit dit de mauvais seroit retombé sur moi ; & que d'ailleurs il est assez bien peint par toutes ses actions, puisqu'il est la duppe d'Agrippine, d'Arrie, de Petus, & même de Narcisse. Pour les autres caracteres, je ne crois pas qu'ils ayent besoin de justification. Ils me paroissent assez vrais, hors celui de Petus, que j'ai rectifié, ne voulant point faire un lâche de mon Heros : & c'est ce qui m'a portée à attribuer à un effet de son amour la peur qu'il eut véritablement de la mort, dont sa femme lui montra l'exemple.

Voilà, si je ne me trompe, les principales difficultez qu'on m'a faites, & ausquelles j'ai crû devoir répondre. A l'égard du reste, on l'a trouvé assez bon, & peut-être meilleur que je n'aurois dû le souhaitter ; puisque certaines gens en ont pris occasion de dire, qu'une femme n'étoit pas capable de si bien réüssir. En verité, je ne me serois jamais imaginée, que ce qui a plû dans mon Ouvrage eût dû me nuire, ni qu'on refusât aux personnes de nôtre sexe le merite de produire de bonnes choses. Je sçai bien qu'on ne pouvoit mieux loüer ma Piece qu'en la trouvant au-dessus de la

portée d'une femme, & que cela doit flater ma vanité. Cependant j'avouë que je n'ai pas été insensible a cette injustice, & que je n'ai pû voir sans un peu de dépit, qu'on ait voulu me ravir le fruit le plus précieux de mon travail. A la verité, je ne doute point que le peu de capacité que les hommes accordent aux femmes, n'ait donné lieu au bruit que quelques-uns ont affecté de répandre. Cependant sans chercher des exemples dans l'Antiquité, nôtre Siecle a fourni assez de Dames sçavantes, pour détruire cette prévention ; & je pourrois en citer une infinité pour autoriser ce que j'avance. Mais je me contente de parler ici des excellens Ouvrages en Prose & en Vers de l'illustre Mademoiselle de Scuderi, des belles Poësies de Madame la Comtesse de la Suze, de Madame des Houlieres, & de sa spirituelle fille, qui marche si bien sur ses traces. Les prix d'Academie, qui sont, pour ainsi dire, devenus l'appanage des Dames, depuis que deux de celles que je viens de nommer leur en ont ouvert la carriere, sont des preuves incontestables du merite de nôtre sexe : & s'il faut y ajoûter quelque chose au sujet du Poëme Dramatique ; les Tragedies de Mademoiselle Bernard sont trop recentes pour être effacées de la memoire des envieux de nôtre

gloire. Ils diront ſans doute que nous ne faiſons que prêter nôtre nom à tous les Ouvrages qu'on nous attribuë. Mais comment les hommes nous cederoient-ils une gloire qui n'eſt pas à nous, puiſqu'ils nous diſputent même celle qui nous appartient?



NOMS DES PERSONNAGES, OU *ACTEURS* ET *ACTRICES.*

CLAUDIUS, Empereur.

AGRIPPINE, Veuve de Domitius.

PETUS, Consul Romain.

ARRIE, Fille de Silanus.

NARCISSE, Affranchi de Claudius.

ALBIN, Confident de Petus.

JULIE, Confidente d'Agrippine.

FLAVIE, Confidente d'Arrie.

PROCULUS, second Capitaine des Gardes.

GARDES.

LA SCENE EST A ROME dans le Palais de Claudius.

TRAGEDIES
ET
AUTRES POESIES
Contenuës dans ce Volume.

ARRIE ET PETUS.

CORNELIE, Mere des Gracques.

TOMYRIS.

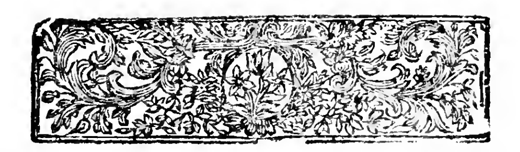
LA MORT DE JULES CESAR.

DEUX ECLOGUES.

QUATRE ODES.

L'APOTHEOSE D'URANIE.

ARRIE



ARRIE ET PETUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER,

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, JULIE.

JULIE.

Quelle sombre tristesse obscurcit vôtre front !
D'où peut venir, Madame, un changement si prompt ?
Hier de vôtre sort vous étiez satisfaite,
Aujourd'hui je vous vois interdite, inquiete:
Aujourd'hui cependant en vous donnant la main
Claudius à vos pieds met l'Empire Romain.
Il vous aime, & sans peine oubliant Messaline,
Ses vœux les plus ardens sont tous pour Agrippine.

AGRIPPINE.

Il est vrai ; de mes jours j'ai crû voir le blus beau,
Claudius à mes pieds, Messaline au tombeau,

Tout fembloit me flater d'une douce efperance ;
Mais d'un fort trop heureux ô trop vaine apparence !
Mon bonheur va changer, & ce grand changement
Devient, l'aurois-tu crû, l'ouvrage d'un moment.
En vain j'entens les vœux d'un Peuple qui m'adore,
Au throne des Céfars je ne fuis pas encore :
Et le fort qui m'appelle à ce rang plein d'appas,
Pour me précipiter m'attend au dernier pas.

JULIE.

Ciel ! que m'apprenez-vous ?

AGRIPPINE.

Ce n'eft qu'à toi, Julie,
Que je veux découvrir que l'Empereur m'oublie ;
Qu'une fiere Rivale ofe me difputer
Ce throne où Cladius m'alloit faire monter.

JULIE.

Madame, à fon amour rendez plus de juftice.

AGRIPPINE.

Non, je n'en puis douter : j'ai tout fçû de Narciffe.

JULIE.

Quoi ! Narciefle....

AGRIPPINE.

Il eft moins à l'Empereur qu'à moi :
Et pour m'être fidelle il lui manque de foi.
Mais pourquoi plus long temps te cacher ma Rivale ?
Je fens à la nommer une horreur fans égale.
C'eft Arrie. A ce nom ton efprit eft confus.
Fille, tu le fçais bien, du profcrit Silanus,
Dont le fang fut verfé par Claudius lui même.
Elle doit le haïr encor plus qu'il ne l'aime.

Mais l'amour, de nos cœurs diſpoſant à ſon gré,
Rejoint ce que la haine a le plus ſéparé.

JULIE.

Claudius aime en vain ; ne craignez pas, Madame,
Que la ſuperbe Arrie approuve cette flamme ;
Et que loin de combattre un odieux Vainqueur,
Aux dépens de ſon ſang elle donne ſon cœur.

AGRIPPINE.

Ah ! que tu connois peu de quel prix eſt l'Empire,
Quand il nous eſt offert par un cœur qui ſoupire !
La Nature pour lors nous parle vainement.
La fiere ambition parle bien autrement.
Du rang qu'elle promet on ne peut ſe défendre :
Et c'eſt la ſeule voix qu'un grand cœur doit entendre.
Mais, ſi juſqu'à ce rang Arrie oſe monter,
Qu'elle ſçache à quel prix elle doit l'acheter.
Je la perdrai, Julie, & l'Empereur lui-même
Ne l'arrachera pas à ma fureur extrême.
Je veux bien cependant ſuſpendre mon courroux,
Et lui cacher le bras d'où partiront les coups :
Ma puiſſance en ces lieux eſt encore incertaine,
Et je dois y montrer plus d'amour que de haine.
Mais je vois l'Empereur ; cachons nos ſentimens.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, AGRIPPINE, JULIE, NARCISSE.

AGRIPPINE.

JE ne puis vous marquer par trop d'empreſſemens

Combien en ce grand jour, où vôtre amour éclate,
La gloire d'être à vous & m'occupe, & me flate.
Oui, Seigneur, Rome entiere au comble de ses vœux
Met déja nôtre hymen dans ses fastes heureux:
Et voyant reünir dans la même puissance
Un sang, qui fut toûjours sa plus chere esperance,
Elle demande aux Dieux témoins de nôtre foi
Mille prosperitez & pour vous & pour moi.
Hâtez-vous de répondre à l'ardeur de son zele.
Achevez de former une chaîne si belle.
On n'attend plus que vous, le Peuple, le Senat
Soupire aprés un nœud qui raffermit l'Etat.
Mille cris redoublez préviennent cette fête,
Et déja l'encens fume, & la victime est prête.

CLAUDIUS.

Le Peuple & le Senat d'une commune voix
Vous ont rendu justice en approuvant mon choix,
Madame, & les honneurs qu'ici l'on vous destine
Sont dignes de ma flamme, & dignes d'Agrippine.
Pour mon prochain bonheur tout semble conspirer:
Je vois avec le mien mille cœurs soupirer,
Et Rome offre à mes yeux un hommage sincere,
Lorsqu'elle adore en vous Germanicus mon frere.
Mais d'un destin si beau quelques mutins jaloux
Eloignent le moment qui doit m'unir à vous.
Deux d'entre eux arrêtez par les soins de Narcisse
Découvriront leur Chef à l'aspect du supplice.
Vous voyez qu'à ce soin je me dois tout entier.

AGRIPPINE.

Le soin de vôtre amour n'est-il pas le prémier,

Seigneur : quelques mutins suscitez par l'envie
Doivent ils décider du bonheur de ma vie ?
N'avez-vous plus pour moi ces tendres sentimens,
Qui répondoient si bien à mes empressemens ?
Quoi ! le moindre peril vous alarme, vous glace,
Et m'écarte du throne où vôtre amour me place ?
Ce n'est pas toutefois que ce rang glorieux
De l'éclat qui le suit éblouïsse mes yeux ;
La grandeur n'est souvent qu'un pompeux esclavage,
Regner sur un cœur tendre est un plus doux partage.
C'est le seul où j'aspire ; & vous sçavez, Seigneur,
Que j'aime Claudius & non pas l'Empereur.

CLAUDIUS.

J'aime ces sentimens mais permetez, Madame,
Que je puisse à mon tour répondre à vôtre flamme.
Un amour si parfait joint à tant de vertus
Merite l'Empereur, & non pas Claudius.
A des traits ennemis ma puissance est en bute.
Dois je vous élever, lorsque je crains ma chute ?
Et de mes tendres soins n'aurai-je d'autre fruit,
Que de voir mon ouvrage en un seul jour détruit ?
Pour vous mettre à l'abri d'un si triste naufrage,
Il faut que des mutins je dissipe l'orage,
Et qu'appaisant les flots que l'on vient d'exciter
J'affermisse le throne où je vous fais monter.

AGRIPPINE.

C'est donc à tort, Seigneur, que je viens de me plaindre :
Mais quand on aime bien, on trouve tout à craindre.
C'en est fait, je me rens enfin, & vôtre amour
Dans mes tendres frayeurs me rassure en ce jour.

Allez, & par les soins du fidelle Narcisse
De tous mes ennemis confondez l'injustice.
Jaloux de mon bonheur ils n'en veulent qu'à moi.
On cherche à m'arracher le don de vôtre foi.
Ne perdez point de temps. Je cours à vôtre exemple
Par des vœux redoublez demander dans le Temple,
Que le Ciel détournant un coup dont je fremis
Vous sauve à vôtre tour de tous vos ennemis.

ACTE PREMIER.

SCENE TROISIEME.

CLAUDIUS, NARCISSE.

CLAUDIUS.

DE tous mes ennemis je ne crains qu'elle-même,
Narcisse & je m'attens à sa fureur extrême,
Si-tôt qu'elle apprendra qu'une nouvelle ardeur
Lui fait perdre à la fois & l'Empire & mon cœur.
Je ne me flate point. Je connois Agrippine.
Elle n'en veut qu'au rang que ma main lui destine,
Et, quand je lui ravis ce qui flate ses vœux,
Je prévois pour Arrie un éclat dangereux.

NARCISSE.

Seigneur, je vous l'avouë, Agrippine est à craindre,
Et son cœur irrité ne pourra se contraindre.
Germanicus son pere étoit cher aux Romains;
Et le pouvoir suprême eût passé dans ses mains,

Si de ses ennemis les fureurs obstinées
N'eussent par le poison trahi ses destinées.
On ne sçauroit, Seigneur, si prés du prémier rang
Etouffer un desir qu'autorise le sang.
Pour la seule grandeur Agrippine soupire.
Vous-méme vous alliez l'élever à l'Empire,
Cet Empire promis est devenu son bien.
Pour se le conserver elle n'oublira rien.
D'ailleurs quand vôtre cœur pour Arrie est sensible,
Croyez-vous que le sien ne soit pas inflexible?
Vos ordres à son pere ont fait perdre le jour,
Et son ressentiment s'oppose à vôtre amour.

CLAUDIUS.

Narcisse je sçai trop que la severe Arrie
Croira par mon hymen voir sa gloire fletrie,
Et que le sang d'un pere immolé par mes loix
Est contre mon amour une trop forte voix.
Il me faut surmonter un invincible obstacle.
Mais un Empire offert peut faire ce miracle,
Et j'espere en ce jour assûrer mon repos
Toi, va des Conjurez découvrir les complots;
Pour connoître leurs Chefs & punir leur audace,
Employe en même temps & promesse & menace.
D'Agrippine sur-tout observe tous les pas.
Je vai trouver Arrie, & je ne doute pas
Que son ame. . . .

NARCISSE.

Seigneur, je la vois qui s'avance.

CLAUDIUS.

Va, cours, fais éclater ton zéle, & ta prudence

ACTE PREMIER.

SCENE QUATRIEME.

CLAUDIUS, ARRIE.

CLAUDIUS, *voyant qu'Arrie veut se retirer.*

D'Où vient qu'en me voyant vous fuyez de ces lieux ?
Quoi ! voulez-vous toûjours vous cacher à nos yeux,
Madame, & toute entiere à vôtre inquietude
Au milieu de ma Cour chercher la solitude ?

ARRIE.

Seigneur, dans les malheurs où mes jours sont reduits,
C'est à la solitude à cacher mes ennuis :
Et sur-tout dans un jour où vôtre hymen s'apprête,
Ma douleur importune en troubleroit la fête.

CLAUDIUS.

Cette fête, sans vous, seroit triste pour moi.
Je ne puis être heureux qu'autant que je vous voi.
Ce discours vous surprend ; & je sçai bien, Madame,
Que, si sur vôtre cœur il faut regler mon ame,
Le voyant tous les jours dans la haine affermi,
Je dois n'avoir pour vous que des yeux d'ennemi.
Mais, malgré cette loi que vôtre cœur m'impose,
Un destin plus puissant autrement en dispose :
Et lorsqu'à vous haïr il prétend m'animer,
Je sens trop que le mien ne peut que vous aimer.

ARRIE.

Moi !

CLAUDIUS.

Ah ! ne m'opposez point mes feux pour Agrippine;
Je retire une main que l'amour vous destine,
Et j'ignorois encor le pouvoir de vos yeux,
Lorsque je lui promis un throne glorieux.
C'est à vous d'y monter. Regnez, regnez, Madame,
Regnez sur les Romains ainsi que sur mon ame,
S'il étoit ici bas un rang plus élevé,
Les Dieux & mon amour vous l'auroient reservé.
Mais enfin à vos pieds je mets la terre & l'onde.
L'Epoux que je vous offre est le Maître du monde:
Et quelque grand qu'il soit, vous voyez toutefois
Que ce Maître du monde est soumis à vos loix.

ARRIE.

Seigneur, de quelque éclat que vôtre amour me flate,
L'excés de vos bontez ne feroit qu'une ingrate:
Retenez vos présens pour exempter mon cœur
D'être si peu sensible au choix d'un Empereur.
Dans l'état où je suis, à moi même contraire,
Je hais tout, je fuis tout, jusqu'au jour qui m'éclaire.
Agrippine à vos vœux répondra mieux que moi:
Rendez lui vôtre cœur, gardez lui vôtre foi.
Je vous l'ai déja dit, j'aime la solitude:
J'en ai fait dans mes maux une douce habitude.
Helas ! ne m'ôtez pas à force de m'aimer
Le seul bien qui me reste, & qui peut me charmer.

CLAUDIUS.

Et vous par un refus à mon espoir funeste
Ne m'ôtez pas aussi le seul bien qui me reste.
Non, je ne mets le prix de l'Empire Romain
Qu'à la seule douceur de vous donner la main.
Consentez-y, Madame, & d'un cœur qui vous aime

Songez que le destin dépend tout de vous-même.

ARRIE.

Quoi ! vous m'aimez, Seigneur, & voulez cependant
Attirer sur ma tête un orage éclatant ?
Faut-il, si je peris, que vôtre amour l'ordonne ;
Et que pour m'immoler vôtre main me couronne ?
Car je ne sçai que trop qu'un cœur ambitieux
S'aproche de la foudre en s'approchant des Dieux.
Des coups de la Fortune à mes dépens instruite
Je sçai tous les malheurs qu'elle traîne à sa suite :
Et pour me dispenser d'un inutile soin,
L'exemple en est chés moi, sans le chercher plus loin.

CLAUDIUS.

Oubliez des malheurs dont la fin est si belle :
Et ne songez qu'au throne où mon choix vous appelle.

ARRIE.

Heureux qui fuit l'orage & se tient dans le port!
De Silanus mon pere envisageant le sort
Je le vois s'allier au sang de Messaline.
En s'approchant du throne il court à sa ruine.
Il se creuse lui même un précipice affreux.
Un rang moins élevé l'eût rendu plus heureux.
Le même sort m'attend, vôtre amour me l'apprête,
Souffrez qu'à ce peril je dérobe ma tête.
Je connois Agrippine, & toute sa fureur.
J'en prévois des effets qui me glacent d'horreur:
Et, lorsque vous m'offrez la puissance supréme,
Je ne dois pas me perdre & vous perdre vous-même.

CLAUDIUS.

Je crains peu ce peril, & seul Maître en ces lieux
Au-dessus de mon sort je ne vois que les Dieux.

Mais en vain je m'attache à rassûrer vôtre ame ;
Un obstacle plus fort desespere ma flamme.
Et quand vous rejettez & l'Empire, & ma foi,
Je lis dans vos refus vôtre haine pour moi.
Je vois de mon ardeur quel prix je dois attendre.
Vous ne me répondez que pour vous en défendre,
Et vous cherissez trop un triste souvenir.

ARRIE.

Je fais ce que je puis, Seigneur, pour le bannir.

CLAUDIUS.

Vous oubliriez sans peine une pareille offense,
Si vous laissiez agir vôtre reconnoissance.

ARRIE.

Ce grand effort, Seigneur, n'est pas en mon pouvoir :
Et dans mon triste cœur tout cede à mon devoir.

CLAUDIUS

Quel que soit ce devoir, il y prend trop d'empire.

ARRIE.

Quel que soit ce devoir, la vertu me l'inspire.

CLAUDIUS.

J'entrevois tous les soins qui vous sont inspirez.
Vous en cachez encor plus que vous n'en montrez.

ARRIE.

Hé bien ! puisqu'il le faut, je vai ne vous rien taire.
Sous un fer meurtrier j'ai vû tomber mon pere.
Vous le sçavez, Seigneur, & ce coup inhumain
Par un injuste arrêt partit de vôtre main.
Quoi je pourrois encor, peu sensible à ma gloire,
Fletrir mes tristes jours d'une tache si noire,
Et souffrir que la main qui l'a mis au tombeau
D'un hymen si coupable allumât le flambeau !
J'irois dans les enfers faire rougir son ombre !
Et de ses assassins j'augmenterois le nombre !

Ha ! Seigneur, voulez-vous qu'aprés son triste sort
Une seconde fois je lui donne la mort ?
Quelle funeste image à mes yeux se présente !
Souffrez dans mes malheurs que je sois innocente ;
Et qu'au moins par les Dieux mon cœur persecuté
Eprouve leur courroux sans l'avoir merité.

CLAUDIUS.

Si l'on sacrifia Silanus vôtre pere,
Pour assûrer mes jours sa mort fut nécessaire.
On doit tout redouter d'un Sujet trop puissant,
Et dés qu'il est suspect, il n'est plus innocent.
Le poids de ses grandeurs l'entraîne au précipice.
Mais je veux qu'un arrêt dicté par l'injustice
Ait frappé Silanus d'un coup trop inhumain ;
Puis-je mieux le venger qu'en vous donnant la main ?
Quel triomphe pour vous ! une éternelle chaîne
Vous fera sur mon cœur regner en Souveraine.
Cette main dont le coup vous force à soupirer
A causé vos malheurs, & veut les reparer.
Cette main d'un proscrit relevant la famille
Mit le pere au tombeau, place au throne la fille :
Et cette main enfin vous éleve à un rang
Qu'on a cent fois payé du plus pur de son sang.
Mais je vous montre en vain l'éclat qui l'environne.
Ce rang vous fait horreur, lorsque je vous le donne.
Je ne dis plus qu'un mot. Vous sçavez mon amour,
Et je ne vois que trop vôtre haine à mon tour.
Je vous parle en Amant ; mais vous pourriez peut-être
Me contraindre à la fin à vous parler en Maître.
Du Maître, ou de l'Amant, c'est à vous de choisir.

Je

Je vous laisse, Madame, y rever à loisir.

ACTE PREMIER.

SCENE CINQUIEME.

ARRIE *seule.*

MOn choix est déja fait. Le plus triste esclavage
Est moins affreux pour moi qu'un hymen qui m'outrage.
Cruel, regne en Tyran, appesanti mes fers :
Mais crains les justes Dieux vengeurs de l'univers.
Avant la fin du jour j'attens de leur justice
Aux Manes de mon pere un sanglant sacrifice.
Chere Ombre, qui m'entens du sejour tenebreux,
Soutiens par ton courroux ce dessein genereux :
Et, lorsque tant de bras s'arment pour ta vengeance,
Avec eux, s'il se peut, frappe d'intelligence :
Dans l'état où je suis je n'ai plus d'autre espoir.
Ton sang, je m'en souviens, me traça mon devoir.
Contre ton assassin j'entens sa voix qui crie ;
Hâte toi d'y répondre, infortunée Arrie.
Allons, cherchons Petus, qu'il nous prête sa main ?
Et qu'il venge en Consul tout l'Empire Romain.
Allons lui découvrir un projet qu'il ignore.
J'ai sçû le lui cacher, je le ferois encore ;
Mais dans ce triste jour je dois mieux le servir.
Il s'agit de son bien, qu'on cherche à lui ravir.
Et nous devons tous deux dissiper cet orage,
Ou perir, s'il le faut, par un même naufrage.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARRIE, FLAVIE.

ARRIE.

ENfin voici le jour si long temps attendu,
Où le calme à mon cœur devroit être rendu;
Cependant tout m'allarme, & tu le vois, Flavie;
Ce jour doit décider du reste de ma vie;
Il rend mon triste cœur toûjours plus agité,
Et je le crains autant que je l'ai souhaité.

FLAVIE.

Rejettez loin de vous ces injustes allarmes,
On va repandre un sang qui doit tarir vos larmes.
En de trop sûres mains vôtre sort est remis.
Le Tyran perira; Petus vous l'a promis.
Et pour combler vos vœux, ce jour qui nous éclaire
Doit venger à la fois & Rome, & vôtre pere.

ARRIE.

Il est vrai, j'ai remis en de fidelles mains
La vengeance d'un pere, & celle des Romains.
Petus pour me venger mettra tout en usage
Oui, j'en ai pour garents sa flamme & son courage.

Mais que j'achete cher son funeste secours,
Quand je songe au peril où j'expose ses jours !
Pere, Rome, tendresse, honneur, haine, vengeance,
Qui pour me déchirer êtes d'intelligence,
Pourquoi partagez vous ce cœur infortuné ?
A des maux trop legers étoit-il condamné ?
Le sang de Silanus versé par un perfide
N'arme t-il pas assés la fureur qui me guide ?
Ai-je besoin qu'on m'aide ? Et faut-il en ce jour
Dans un projet de haine interesser l'amour ?
Car enfin si Petus sert ma juste colere,
Tu vois à quoi j'expose une tête si chere.
J'aime autant que je hais, & ne puis en ce jour
Suivre mon fier devoir, sans trahir mon amour.
Le sang qui va couler, s'il doit tarir mes larmes,
Doit aussi me causer de mortelles allarmes,
Et j'ai lieu de trembler, quand je touche au moment,
Qui doit venger mon pere, ou perdre mon Amant.

FLAVIE.

Esperez mieux, Madame ; éloignez une image,
Qui couvre un jour si beau d'un si sombre nuage;
Et puisque vôtre cause est la cause des Dieux,
Songez que vos soupçons leur sont injurieux.
Ils n'ont que trop long-tems souffert la tyrannie,
Toûjours plus insolente, & toûjours impunie.
S'ils sont justes, sur tout ils doivent leur secours
A qui venge la mort de l'auteur de ses jours.

ARRIE.

Des crimes des Tyrans le Ciel semble complice :
Il oublie ou du moins il suspend sa justice.
Mille autres avant moi, qu'il n'osa proteger,
Avoient & leur patrie & leur pere à venger.
Mais j'aurois moins recours à sa bonté suprême,
Si je n'avois à craindre ici que pour moi-même.

Qu'ai je fait ? si mon sang me demande un vengeur,
Pourquoi le satisfaire aux dépens de mon cœur !
Et suivant en aveugle un desespoir funeste
Payer ce que je perds de tout ce qui me reste ?
Non je ne puis, Flavie, y songer sans effroi.
Révoquons au plûtôt cette barbare loi.
Va, cours, dis à Petus que je suis satisfaite,
Que je veux bien laisser ma vengeance imparfaite,
Que j'épargne un Tyran, & qu'en ce triste jour
Je surmonte la haine en faveur de l'amour.

FLAVIE.

Cette pitié tardive est un peu dangereuse.
Ah ! Madame, est il temps d'être si genereuse ?
Et, si Petus recule aprés le prémier pas,
Au lieu de le sauver ne le perdez-vous pas ?
D'ailleurs de Claudius oubliez vous la flamme ?
Vous sçavez quelles loix il prescrit à vôtre ame.
S'il ne meurt aujourd'hui, vous le voyez demain
Vous contraindre en Tyran à lui donner la main.

ARRIE.

Qui ? moi ! j'épouserois l'assassin de mon pere !
Ma main seroit le prix.... Non en vain il l'espere.
Je la lui donnerois pour lui percer le flanc,
Et pour la retirer fumante de son sang.
N'en déliberons plus, mon cœur se détermine,
Qu'il tombe sous le fer que ma main lui destine.
Silence, mon amour, laisse agir ma fureur.
Ma coupable pitié me fait fremir d'horreur.
D'un pere massacré j'entens le sang qui crie,
Et ne l'écouter pas c'est trop de barbarie :
Oui, Manes gemissans, vous serez satisfaits,
Je ne vois plus qui j'aime en voyant qui je hais.
Poursuivons ; c'est en vain que mon cœur en murmure.
L'amour doit respecter la voix de la nature.

Mais j'apperçois Petus. Laisse nous un moment,
Et que personne n'entre en cet appartement.

ACTE SECOND.

SCENE SECONDE.

PETUS, ARRIE.

ARRIE.

HE bien! Petus, le Ciel nous sera-t-il propice?
Est-il temps à la fin que le Tyran perisse?

PETUS.

N'en doutez point, Madame, il ne peut échapper.
J'ai laissé nos amis qui brûlent de frapper:
Et demain au plus tard l'ardeur qui les anime
Fait tomber à vos pieds cette grande victime.
Avec Vinicien mille autres sont tous prêts:
Scribonien lui-même est dans nos intérêts:
Suivi de son armée il vient de Dalmatie,
Il voit à chaque pas sa puissance grossie,
Et pour perdre un Tyran, & pour venger l'Etat
Il va voir dans son camp entrer tout le Senat.
Il n'est pas loin de Rome. Un Affranchi fidelle
Vient de nous annoncer cette heureuse nouvelle.
Son approche imprévûe a troublé l'Empereur,
Et jusque dans sa garde a porté la terreur.
Enfin la foudre est prête à tomber sur sa tête.
Il n'ose dans ces lieux attendre la tempête.
Demain il doit partir, conduisant sur ses pas
De nouveaux ennemis qu'il ne soupçonne pas.
Nous le suivons, Madame, & le Ciel qui nous aime
Permet qu'entre nos mains il se livre lui-même.

ARRIE.

Les Dieux jusqu'à la fin puissent-ils nous aimer!

PETUS.

Quand tout flate nos vœux, qui peut vous allarmer ?

ARRIE.

Ces Dieux, ces mêmes Dieux, dont la fureur nous flate ;
Ces Dieux, dont l'injustice à tout moment éclate,
Qui cent fois ont trahi nos amis, nos parens ;
Et qui sont devenus protecteurs de Tyrans.
Pardonnez, cher Petus, cette frayeur secrette,
A l'aspect du peril où mon amour vous jette.
Je verrois éclater l'orage sans effroi,
S'il épargnoit vos jours, & n'accabloit que moi.
Mais je ne puis le voir sans une horreur extrême
S'il faut en perissant voir perir ce que j'aime.

PETUS.

Ah ! Madame, c'est trop de bonrez en un jour.
Puis-je par tout mon sang répondre à tant d'amour ?
Aprés un sort si beau c'est trop peu si j'expire.
Je vous vois pour moi seul renoncer à l'Empire :
Et pour me conserver vos fidelles ardeurs,
Mon amour vous tient lieu de toutes les grandeurs.
Vous me donnez moyen dans ma noble colere
D'affranchir mon pays en vengeant vôtre pere :
Vous m'ouvrez à la gloire un chemin où je cours ;
Et pour dire encor plus vous tremblez pour mes jours.
De mon bonheur suprême ô marques trop certaines !
He ! que ne dois je pas à vos loix souveraines ?
Rien ne doit m'arrêter, & mon sort est trop doux,
Quand j'expose ma vie & pour Rome, & pour vous.

ARRIE.

Je n'attendois pas moins de ce cœur magnanime,
Que tant d'amour enflamme, & tant de gloire anime ?
Mais lorſque vous bravez un ſort plein de rigueur,
Si je tremble pour vous, eſt-ce trop pour mon cœur ?
Helas ! que ne me ſuis-je épargné ces allarmes!
Je ſçai que pour Petus le peril a des charmes,
Et que, lorſqu'à la gloire on lui fraye un chemin,
La mort n'étonne pas ce cœur vraîment Romain.
Mais, quand mon intérêt vous arme, & vous expoſe,
Vous ne ſçauriez perir que je n'en ſois la cauſe,
Je vous dirai pourtant, & vous l'avez pû voir,
Que mon amour m'y porte autant que mon devoir.
D'un illuſtre complot j'ai ſçû faire un myſtere,
Tant qu'il ne s'eſt agi que de venger mon pere.
Mais eſt il temps enfin de vous déguiſer rien,
Quand je vois qu'un barbare en veut à vôtre bien,
Et qu'il oſe employer ſon injuſte puiſſance
Contre un nœud que forma l'auteur de ma naiſſance ?
Oui je ſuis vôtre bien; mon devoir eſt pour vous,
Silanus expirant vous nomma mon époux.
Il remit à vos ſoins ſa déplorable fille.
Il vous fit en tombant l'appui de ſa famille,
Et ſa mort me livrant à d'éternels malheurs
Me laiſſa vôtre main pour eſſuyer mes pleurs.
Cependant un Tyran, un cruel que j'abhorre,
Du ſeul de tous mes biens veut me priver encore,
Et d'un hymen ſi ſaint éteignant le flambeau
Il pourſuit Silanus juſque dans le tombeau.
Vengeons-nous, prévenons ſon attentat barbare,
Petus, ne ſouffrons pas enfin qu'il nous ſépare

Mais, au plus triſte ſort lorſque vous m'arrachez,
Songez bien qu'à vos jours les miens ſont attachez ;
Et qu'en ce grand péril ſi vous ceſſez de vivre,
Le devoir & l'amour m'ordonnent de vous ſuivre.

PETUS.

Oui, je cours vous venger. Je cours vous faire voir
Ce que peuvent ſur moi l'amour & le devoir :
Et, puiſque les Deſtins à la mort d'un ſeul homme
Attachent mon bonheur, & le bonheur de Rome,
Je brûle de répondre à leur ſuprême loi
Par des coups dignes d'elle, & de vous, & de moi.
Mais, ſi le Ciel enfin trahit nôtre querelle,
Vivez pour conſerver une flamme ſi fidelle,
Vivez pour ma vengeance, & que mon fier vainqueur
Me trouve tous les jours au fond de vôtre cœur.

ACTE SECOND.

SCENE TROISIEME.

PETUS, ARRIE, FLAVIE.

FLAVIE.

MAdame, l'Empereur vient ici vous ſurprendre.

ARRIE.

O Ciel ! adieu, Petus, allez ſans plus attendre,
Et pour rendre le calme à mes ſens allarmez,
Songez que je vous aime autant que vous m'aimez.

ACTE SECOND,

SCENE QUATRIEME.

CLAUDIUS, ARRIE, FLAVIE.

CLAUDIUS.

Vous triomphez, Madame, & je ne puis vous taire,
Que du Ciel contre moi vous armez la colere.
Oui le Ciel favorable à vos vœux empressez
Veut payer de mon sang les pleurs que vous versez.
Scribonien conspire, & ce Sujet rebelle
Ne trahit son devoir que pour vôtre querelle.
Ses coupables secrets jusqu'à moi sont venus;
S'il vient, c'est pour venger la mort de Silanus.
Mais, lorsque contre moi ce perfide conspire,
Quand il veut m'arracher & la vie & l'Empire,
Armerez-vous encor toute vôtre rigueur?
Vous verrai-je en ce jour pour me percer le cœur
Avec mes ennemis agir d'intelligence?

ARRIE.

Seigneur, je ne veux point de sanglante vengeance:
Et vous me craignez peu dans l'état où je suis.
Je pleure Silanus: c'est tout ce que je puis.

CLAUDIUS.

Et c'est là ce qui fait mes mortelles allarmes.
Je n'ai point d'ennemis plus puissans que vos larmes,
N'en versez plus, Madame, & je ne crains plus rien,
Et je vois à mes pieds tomber Scribonien.

C'est en vain qu'il m'apprête un funeste naufrage,
Un mot de vôtre bouche appaisera l'orage,
Et sur le throne enfin vous n'avez qu'à monter
Pour ôter tout prétexte à m'en précipiter.
A mes justes desirs rendez-vous, belle Arrie.
Si c'est trop peu de moi, tout l'Etat vous en prie.

ARRIE.

Perisse mille fois tout l'Empire Romain,
S'il ne faut le sauver qu'en vous donnant la main!
Je déteste un remede où tant d'horreur préside.
Ma pitié pour l'Etat seroit un parricide;
Et j'aime mieux la mort que le suprême rang,
S'il faut pour y monter trahir mon propre sang.

CLAUDIUS.

Ah! c'en est trop Madame, & ma juste colere
Doit succeder aux soins que je prens pour vous plaire.
Quoi! Rome à vos genoux avec vôtre Empereur
Loin de vous attendrir redouble vôtre horreur!
He bien! en suppliant puisqu'en vain je demande,
Je vois trop qu'il est temps enfin que je commande.
C'est à moi de sauver tout l'Empire Romain.
Madame, à m'épouser soyez préte demain.

ARRIE.

Quoi! jusque sur mon cœur porter la tyrannie!

CLAUDIUS.

J'ai laissé trop long-temps vôtre haine impunie.
Mais que nous veut Narcisse?

ACTE SECOND.

SCENE CINQUIEME.

CLAUDIUS, ARRIE, NARCISSE.

CLAUDIUS.

As-tu fait ton devoir ?

NARCISSE.

Je viens de découvrir l'attentat le plus noir,
Seigneur, nos priſonniers ont rompu le ſilence.
Ils n'ont pû des tourmens braver la violence.
Tous deux il ont pour Chef nommé Vinicien,
C'eſt lui qui contre vous arme Scribonien.

CLAUDIUS.

Le traitre ! il ſentira le poids de ma vengeance.

NARCISSE.

Déja ſa propre main a puni ſon offenſe.

CLAUDIUS.

Qui ſont les Conjurez ?

NARCISSE.

Dans cet aſſaſſinat,
Seigneur, on void tremper preſque tout le Senat.
Mais Arrie un peu mieux en doit être informée.

CLAUDIUS.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entens ? Arrie !

NARCISSE.

On l'a nommée.

ARRIE *à part.*

Je ſuis trahie, ô Ciel !

CLAUDIUS.

Je ne m'étonne plus,
Si je n'ai ſçû former que des vœux ſuperflus ;

Si mon Empire offert n'a pû vous satisfaire,
Vous l'attendiez sans doute, & d'une main plus chere.

ARRIE.

Quoi! Seigneur.

CLAUDIUS.

Il suffit; mais je me trompe bien,
Ou vous verrez couler son sang au-lieu du mien.
Pour venger Silanus Scribonien conspire;
Le traître vous destine & ma tête, & l'Empire;
Et je ne doute plus enfin que vôtre main
Ne soit le digne prix de ce coup inhumain.
Ingrate, je rendois ce présent legitime;
Mais vous n'en voulez point, s'il ne vous coute un crime:
Et ce barbare cœur de mon sang alteré
Veut qu'au thrône ma mort lui serve de degré.
Ah! je me vengerai d'un complot si perfide.

ARRIE.

Et pense-tu, Tyran que la mort m'intimide?
Crois tu que ta menace ait droit de m'arracher
Des plaintes qu'à mon cœur on puisse reprocher?
Si je me plains ici des Dieux qui m'ont trahie
C'est de voir que ma mort doive assûrer ta vie?
Mais que dis-je! assûrer Non, ne t'en flate pas.
Mon sang contre ta tête armera mille bras.
Ainsi tu ne sçaurois assés tôt le répandre.
Ordonne mon trepas. Adieu, je vai l'attendre.

CLAUDIUS.

Gardes, qu'on m'en réponde. O Ciel! quelle fureur!

NARCISSE.

Voyez la desormais comme un objet d'horreur.

CLAUDIUS.

Ah! Narcisse, crois-tu que l'on puisse sans peine
Passer dans un moment de l'amour à la haine?

NAR-

NARCISSE.

Elle vous hait, Seigneur.

CLAUDIUS.

Et je l'aime toûjours.

NARCISSE.

Qu'un genereux dépit vienne à vôtre secours.

CLAUDIUS.

Oui, je dois me venger, & j'y suis prêt, Narcisse.
Mais pour la mieux punir prolongeons son supplice.
Qu'elle vive, & qu'elle ait toûjours devant les yeux
Un amour importun, un Amant odieux.
C'est le seul châtiment que mon cœur lui destine.

NARCISSE.

Moderez vos transports, j'apperçois Agrippine.

ACTE SECOND,

SCENE SIXIEME.

CLAUDIUS, AGRIPPINE, NARCISSE, FLAVIE.

CLAUDIUS.

MAdame, sçavez-vous quelle main me trahit?

AGRIPPINE.

Oui, Seigneur, je sçai tout on me l'a déja dit,
Cependant l'attentat ne sçauroit me surprendre,
Fille de Silanus, qu'en deviez-vous attendre?

La haine de ſon pere a paſſé dans ſon cœur,
Et lui fait partager ſon crime & ſa fureur.
Perdez cette coupable, & que vôtre juſtice
A de mêmes forfaits donne même ſupplice.

CLAUDIUS.

Suſpendons les effets d'un ſi juſte tranſport.
Arrie eſt criminelle, elle eſt digne de mort.
Mais je dois, puiſqu'ici tout conſpire à ma perte,
Employer l'artifice, & non la force ouverte.
Si j'éclatois, Madame, on pourroit m'accabler.

AGRIPPINE.

Ainſi donc les mutins vous font déja trembler ?
Mais, lorſqu'il faut punir, ſonger à faire grace,
C'eſt, loin de l'appaiſer, ranimer leur audace.
Puiſqu'un ſang malheureux vous arme contre lui,
Montrez qu'il fût coupable, & qu'il l'eſt aujourd'hui.
La revolte, Seigneur, eſt en droit de tout faire,
Si vous n'oſez livrer la fille aprés le pere.

CLAUDIUS.

Hé bien ! puiſque ſon crime eſt un crime d'Etat,
Il faut pour en juger aſſembler le Senat.

AGRIPPINE.

C'eſt mettre la coupable à couvert du ſupplice,
Que lui faire trouver ſon Juge en ſon complice.
Ignorez-vous, Seigneur, quels ſont vos ennemis ?

CLAUDIUS.

Je ſçai qu'en certains temps on ſe croid tout permis,
Et qu'en ce grand peril il m'importe de feindre,
Pour forcer à m'aimer qui ceſſe de me craindre.

AGRIPPINE

Eſt-ce là le chemin que vos Ayeux ont pris ?
L'amour hors de ſaiſon dégenere en [illegible]

Envers ses Empereurs Rome toûjours ingrate
N'a jamais plus d'orgueil qu'au moment qu'on la flate.

CLAUDIUS.

On la fait encor moins rentrer dans son devoir,
Lorsque trop de rigueur la met au desespoir.

AGRIPPINE.

Mais lorsque vos bontez éclatent pour Arrie,
Cessera-t-elle enfin d'être vôtre ennemie ?

CLAUDIUS.

Le temps qui détruit tout peut vaincre sa fierté.

AGRIPPINE.

Le temps lui donnera plus de témerité.

CLAUDIUS.

Nous verrons si son cœur sera toûjours rebelle,
Et je vai sur ce point m'éclaircir avec elle.

ACTE SECOND,

SCENE SEPTIEME.

AGRIPPINE *seule.*

VA lui faire valoir ce triomphe odieux,
Va, ne lui cache point le pouvoir de ses yeux.
Montre lui, s'il le faut, la honte d'Agrippine :
Mais en la protegeant tremble pour sa ruïne,
Et sçache que ma main, que guide ma fureur,
Trouvera mieux que toi le chemin de son cœur.

Fin du Second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

PETUS, ALBIN.

ALBIN.

OU courez-vous', Seigneur ? Quoi ! seul & sans défense
Vous osez de César défier la puissance ?
Que venez vous chercher dans ces lieux ennemis ?
De grace, sauvez vous, quand il vous est permis.

PETUS.

Non, ne croi pas, Albin, que je coure à ma perte,
La conjuration en vain est découverte.
Je ne suis point nommé ; mais quand même en ces lieux
Le plus cruel trépas s'offriroit à mes yeux,
Je sacrifierois tout pour sauver ce que j'aime,
Et j'y veux employer Agrippine elle-même.

ALBIN.

Agrippine ! Seigneur.

PETUS.

Son cœur ambitieux
N'aspire qu'à monter au rang de ses Ayeux :
Et je t'ai déja dit qu'Arrie est sa Rivale.
Il lui faut éloigner cette beauté fatale.

Son interêt le veut, & c'est sa propre main
Qui nous doit de la fuite applanir le chemin.

ALBIN.

Vous exigez beaucoup de cette humeur altiere ;
Pour descendre si bas Agrippine est trop fiere.
Eloigner sa Rivale en ce pressant danger,
C'est montrer qu'on la craint, & non la proteger.
Mais vous même craignez d'attirer sa vengeance,
Quand vous osez d'Arrie embrasser la défense.

PETUS.

Quoiqu'il m'en coute, Albin, je dois la secourir
Et je viens en ces lieux la sauver, ou perir.
Heureux de partager le sort qu'on lui destine !
Ne me replique plus. Mais je vois Agrippine.

ACTE TROISIEME,

SCENE SECONDE.

AGRIPPINE, PETUS, ALBIN, JULIE,

AGRIPPINE.

JE rens graces au Ciel qui vous conduit vers moi
Petus ; pour l'Empereur je connois vôtre foi ;
Vous voyez quel peril a menacé sa tête.
Les Dieux ont détourné l'éclat de la tempête,
Et le soin que leur main prend de le proteger
Montre avec quelle ardeur Rome le doit venger.
Vous connoissez le crime, ordonnez des supplices :
Punissez les auteurs, poursuivez les complices :
Mais songez bien qu'Arrie est dans ce prémier rang,
Et qu'il faut commencer par répandre son sang.

Je sçai que l'Empereur vous doit parler pour elle.
Il veut, n'en doutez point, éprouver vôtre zele.
Scribonien, dit-on, & son lâche attentat
Trouvent des partisans jusque dans le Senat.
Etouffez ce faux bruit, purgez vous de ce crime,
Consul: tout dépendra du choix de la victime;
Sacrifiez Arrie, & montrez à nos yeux,
Que vous sçavez confondre un bruit injurieux.

PETUS.

Madame, nôtre foi jusqu'ici reconnue
Du plus profond respect fut toûjours soutenue.
Faut il qu'à l'Empereur Rome montre aujourd'hui,
Qu'elle prétend absoudre ou punir malgré lui?
Elle doit obeïr dés que son Maitre ordonne.
C'est un sacré devoir qui n'excepte personne;
Et c'est mal signaler nostre zele à ses yeux,
Qu'usurper un pouvoir qu'il a reçû des Dieux.
Qu'il jouïsse à son gré d'un droit si légitime.
Le crime est reconnu. Qu'il nomme la victime.

AGRIPPINE.

Dans cet adroit discours j'admire vos respects;
Mais plus ils sont profonds, plus ils me sont suspects,
Et s'il faut entre nous dire ce que j'en pense,
Je vois vos trahisons par vôtre obeïssance.
Oui j'ouvre enfin les yeux; j'ai trop long temps douté
Du bruit qu'on fait courir & que j'ai rejetté.
Du crime le plus noir le Senat est complice;
Et j'en connois l'auteur malgré son artifice.
Tremblez pour lui, Consul; mais songez que nos coups
Avant de l'accabler éclateront sur vous.

PETUS.

Puissiez-vous sur moi seul faire tomber la foudre!
Qu'elle éclate, Madame, & me reduise en poudre.

Je ne me plaindrai pas de la rigueur des Dieux,
Pourvû qu'ils prenent soin d'un sang plus précieux.
Mais pourquoi plus long temps dissimuler ma crainte ?
Un grand cœur fut toûjours ennemi de la feinte.
J'aime Arrie : à ces mots vous comprenez assez
Que, voyant de quel sort ses jours sont menacez,
Ce n'est pas à Petus à s'opposer lui même
Aux souveraines loix qui sauvent ce qu'il aime.

AGRIPPINE.

Quoi ! vous aimez Arrie, & l'osez avouër ?
Contre un pareil écueil vous pourriez échouër.
Mais je veux bien répondre à vôtre confidence.
Vous aimez ; de vos feux quelle est la recompense ?
Quand vous aimez Arrie, en êtes-vous aimé ?
Des mêmes yeux que vous l'Empereur est charmé ?
Et pouvez-vous encor douter qu'on ne réponde
A des vœux présentez par le Maître du monde ?
Dans ma juste vengeance unissez vous à moi.
On nous trahit tous deux, on nous manque de foi.
Immolons une ingrate au gré de nôtre envie.

PETUS.

Hé! je pourrois, Madame, attenter sur sa vie ?
Moi, que pour la sauver voudrois cent fois perir?
Non, vous-même plûtôt daignez la secourir.
Souffrez, à vos genoux, que je vous en conjure,
Elle me garde encor une foi toute pure.
Et ses derniers efforts pour perdre l'Empereur
Font trop voir si ses yeux vous disputent son cœur.
Non, de ce nouveau crime elle n'est point capable :
Mais ne la forcez pas à devenir coupable.

Si son cœur jusqu'ici n'a jamais chancelé ,
A l'aspect du peril il peut être ébranlé.
Voir d'un côte la mort , & de l'autre l'Empire ,
Contre plus de constance un seul pourroit suffire.
Oui , Madame , à regner elle peut consentir ,
Et d'un choix necessaire il la faut garentir.
Pour l'en mettre à couvert je ne vois que la fuite.
Reposez vous sur moi du soin de sa conduite.
Ouvrez m'en le chemin : & sans plus hesiter ,
Assûrez vous un rang qu'on peut vous disputer.

AGRIPPINE.

Je puis me l'assûrer sans perdre ma vengeance :
Mais je veux pour vos feux montrer de l'indulgence ,
Et n'entreprendre rien , quand je puis tout oser.
Allez , à son exil je vai la disposer ;
C'est par moi que Maxime en ce Palais commande :
Hola , Gardes , qu'Arrie auprés de moi se rende.
Je vai entre ses mains remettre tout son sort ;
Mais le moindre refus est l'arrêt de sa mort.

ACTE TROISIEME,

SCENE TROISIEME.

AGRIPPINE, ARRIE, JULIE, FLAVIE.

ARRIE.

MAdame , quand vôtre ordre auprés de vous m'appelle ,
Est-ce pour triompher de ma douleur mortelle ?
Et ne goutez-vous pas un plaisir assés doux ,
De voir que vôtre Amant échape à mon courroux ?

Faut-il à ce bonheur joindre mon infortune,
Et m'accabler encor d'une joye importune ?
Mais plûtôt en ces lieux ne m'appellez vous pas,
Pour me faire sentir l'horreur de mon trépas ?
Prononcez en l'arret, je souscris à ma perte.

AGRIPPINE.

Non, la grace aujourd'hui par moi vous est offerte.
C'est à vous de répondre à mon empressement,
Et pour vous consulter vous n'avez qu'un moment.
Prenez vôtre parti. Pour punir vôtre crime
Il n'est point de rigueur qui ne soit légitime;
Et je n'ai pas besoin pour vous faire trembler
De perdre des discours à vous le rappeller.
Imposez vous, Madame, un exil volontaire;
Mais la plus prompte fuite est la plus nécessaire.
Petus vous conduira; je connois son amour.
Fuyez, & loin de Rome, & loin de cette Cour.
Jouïssez d'un bonheur où vous n'osiez prétendre.

ARRIE.

Madame, à vos bontez j'ai des graces à rendre;
Mais le Ciel ennemi m'a reduite à ce point,
Que ma gloire consiste à n'en profiter point.
Les Dieux contre ma tête ont suscité l'orage:
Ne les empêchons point d'achever leur ouvrage:
Qu'ils tonnent à leur gré, je l'attens sans effroi.
Je les ferai rougir de s'armer contre moi.
Que le Tyran accable une triste famille,
Qu'aussi bien que le pere il égorge la fille,
Je verrai dans sa rage éclater sa bonté.
Ma mort de ses presens est le plus souhaité.

AGRIPPINE.

Ou je suis fort trompée, ou j'entrevois, Madame,
Que par d'autres presens il faut flater vôtre ame.

Je ſçai qu'il vous adore, & l'Empire à vos yeux
A des attraits plus doux qu'un exil ennuyeux.
Cet eſpoir vous ſeduit, & par vôtre ruine
On pourroit vous apprendre à connoître Agrippine.
Si vous oſiez prétendre au rang qui m'eſt promis,
Dans ma juſte fureur tout me ſeroit permis.
Songez que trop d'éclat vous ſeroit plus funeſte,
Que cet obſcur exil que vôtre ame déteſte :
Que malgré l'Empereur tout doit vous allarmer,
Et que je ſçai haïr mieux qu'il ne ſçait aimer.

ARRIE.

Ainſi donc démentant vôtre bonté prémiere
Vous montrez à mes yeux vôtre ame toute entiere :
Et malgré vôtre orgueil mon exemple vous ſert
A ſçavoir une fois parler à cœur ouvert.
A cet aveu ſincere il faut que je réponde.
Madame, Claudius commande à tout le monde.
Il veut me faire part des honneurs qu'on lui rend ;
Ils ſont grands, mais mon cœur eſt encore plus grand.
Non, en vain l'Empereur dans ſon amour s'obſtine.
Il m'a rendu trop cher l'honneur qu'il me deſtine :
Et mon pere à ſes pieds frappé d'un coup mortel
A mis entre nous deux un divorce éternel.
Irai-je, fille ingrate, oubliant ma colere,
Au deſir de regner ſacrifier un pere ?
Ce crime outrageroit la nature & les Dieux,
Madame ; & vos ſoupçons me ſont injurieux.
Claudius à l'aimer ne ſçauroit me contraindre :
N'eſperez pas auſſi qu'il me force à le craindre.

Non, l'on ne verra pas que mon cœur abattu
Dans ses derniers soupirs démente ma vertu,
Et que pour dérober ma tête à sa poursuite
J'appelle à mon secours une honteuse fuite.

AGRIPPINE.

Je vois dans vos discours de l'intrépidité :
Mais vous m'aviez promis de la sincerité,
Madame, & mieux que moi vous sçavez l'art de feindre
Il sied bien de braver à qui n'a rien à craindre.
D'un Amant, qu'on outrage, on craint peu le courroux,
Lorsqu'au fond de son cœur l'amour parle pour nous.
Mais cette sûreté peut vous être fatale.
Vous bravez un Amant, craignez une Rivale.
Le coup que je vous garde est le plus dangereux;
Et vous ne respirez qu'autant que je le veux.

ARRIE.

S'il me restoit encor de l'amour pour la vie,
Je sçaurois prévenir cette barbare envie:
Et, si par mon trépas vos vœux sont satisfaits,
Vous le devrez, Madame, au mépris que j'en fais.
Vous avez sur mes jours un souverain empire;
Mais pour le renverser je n'ai qu'un mot à dire;
Et malgré vos desseins ce coup si dangereux
Ne peut tomber sur moi qu'autant que je le veux.

AGRIPPINE.

Goutez en liberté ce bonheur chimerique,
Et, tandis qu'à vous perdre Agrippine s'applique.
Etalez le pouvoir d'un mot, d'un seul regard:
Mais, Madame, craignez de l'employer trop tard.

ARRIE.

Je vous entens; ma mort est déja résoluë;
Déja vous usurpez la puissance absolue,

Et déja l'Empereur a mis entre vos mains
Et le fort de l'Empire, & le fang des Romains.
Mais ou le jufte Ciel m'infpire un vain préfage,
Ou Claudius lui-même, éprouvant vôtre rage,
Trouvera le deftin qu'il évite aujourd'hui,
Et vôtre audace un jour ira bien jufqu'à lui.

AGRIPPINE.

Du foin de l'avenir ne chargez point vôtre ame.
Le prefent plus que tout vous importe, Madame:
Et puifqu'entre mes mains le Ciel met vôtre fort,
Il ne vous refte plus que l'exil, ou la mort.
Choififfez, il eft temps enfin.

ARRIE.

Qu'on me remene.

AGRIPPINE.

Quoi! vous ne craignez pas vôtre perte certaine?
Qu'on appelle Petus. *à Arrie.* Menagez des momens,
Que ma pitié dérobe à mes reffentimens.

ACTE TROISIEME,

SCENE QUATRIEME.

AGRIPPINE, PETUS, ARRIE,

AGRIPPINE *à Petus.*

VEnez, &, s'il fe peut, fauvez une victime,
Qui ne veut que la mort pour le prix de fon crime;
Mais fi vous la voyez s'obftiner dans fon choix,
Recevez fes adieux pour la derniere fois.

A C-

ACTE TROISIE'ME,

SCENE CINQUIE'ME.

ARRIE, PETUS.

PETUS.

POur la derniere fois je verrois ce que j'aime ?
Ai-je bien entendu ? Mais, Madame, vous-même,
A ces cruels adieux pourriez-vous consentir ?
Quoi ! lorsque du trépas je viens vous garentir,
Insensible aux frayeurs d'un cœur qui vous adore,
Entre la mort & moi vous balancez encore ?
Vous ne répondez point ! De grace expliquez vous.
Que veut dire Agrippine, & d'où vient son courroux ?

ARRIE.

Est-ce vous que j'entens ! O Ciel ! le puis-je croire ?
Quoi ! vous-même, Petus, vous attaquez ma gloire ?
Du moins mes ennemis n'en veulent qu'à mes jours ;
Mais, si de vos conseils j'accepte le secours,
J'imprime sur ma vie une tache éternelle.
Oüi, Petus, mon exil me rendroit criminelle.
La vengeance d'un pere & celle de l'Etat
Passeroient désormais pour un lâche attentat.
Qu'à son gré le Tyran immole ses victimes ;
Bravons tous son courroux, laissons la fuite aux crimes.
Mais non, laissez moi seule affronter le trépas,
Je suis seule accusée ; on ne vous nomme pas ;

Et le Ciel ennemi ne m'eſt plus ſi contraire,
Puiſqu'en mourant je laiſſe un vengeur à mon pere.

PETUS.

Non, ne vous flatez pas de cet injuſte eſpoir.
Je ſçai bien ſur mon cœur quel eſt vôtre pouvoir:
Mais je n'en connois point qui me force de vivre,
Si tôt que vôtre mort m'ordonne de vous ſuivre.
Dûſſiez-vous vous armer d'un injuſte courroux,
C'eſt mon deſtin de vivre, ou de mourir pour vous.
Ne croyez pas auſſi que j'eſpere, Madame,
Par mon propre peril faire changer vôtre ame.
Je ne le vois que trop, vous n'aimates jamais.
J'ai perdu juſqu'ici tous les vœux que j'ai faits.
Les vôtres n'aſpiroient qu'à venger vôtre pere;
Ceſſant de le pouvoir, je ceſſe de vous plaire.
Ce n'eſt pas vous ſervir, que vous ſervir en vain,
Et vous me puniſſez des fautes du deſtin.
J'oublîrai, s'il le faut, cette injuſtice extrême,
Mais puniſſez moi ſeul, ſans vous punir vous-méme.
Que je laiſſe en mourant vos jours en ſûreté,
Et je ſuis trop payé de ma fidelité.
Dérobez vôtre tête au coup qu'on lui deſtine.
Acceptez cet exil que vous offre Agrippine.
Je ne veux que l'honneur d'y conduire vos pas:
Et je reviens ici chercher un beau trépas.
Pour venger Silanus, Scribonien s'avance.
Je vous dois mieux que lui cette grande vengeance;
Et je veux par ma mort, ou par d'illuſtres coups
Vous montrer que Petus étoit digne de vous.

ARRIE.

Non, Petus, je ſçai trop juſqu'où va vôtre zele;
Sans en vouloir encor cette preuve cruelle.
Vivez, & permettez que nos braves amis

Nous tiennent jusqu'au bout ce qu'ils nous ont promis.
Si je fuis de ces lieux, vous voyez que ma fuite
Peut contre Claudius ralentir leur poursuite.
Mon exemple est pour eux d'un trop puissant secours;
Je dois le leur donner aux dépens de mes jours.
Cependant mon peril n'est pas inévitable.
Claudius m'aime encor, innocente, ou coupable.
Du coup qui me perdroit, il mourroit plus que moi.

PETUS.

Et cet espoir, Madame, augmente mon effroi.
Vous avez sur son cœur un empire suprême,
Peut être avec plaisir vous voyez qu'il vous aime:
On ne resiste guere aux vœux d'un Empereur,
Et je crains son amour autant que sa fureur.

ARRIE.

Arrêtez, c'est me faire un trop cruel outrage:
Et depuis quand, ingrat, tenez vous ce langage?
Quoi! vous me soupçonnez de trahir mon devoir?

PETUS.

Ah! plaignez un amour reduit au désespoir,
Belle Arrie! O malheur! nécessité cruelle!
Faut il la voir perir, ou la voir infidelle?
Non je dois m'affranchir d'un si barbare sort.
Vous détestez la vie, & je cours à la mort.
Je vai à l'Empereur découvrir tous mes crimes;
Puisque vous le voulez, il prendra deux victimes:
Et je dois de l'autel vous montrer le chemin.

ARRIE.

Ah! Petus, demeurez. Quel projet inhumain!
Je me rens, & mon cœur cesse d'être inflexible;
Vous en avez frappé l'endroit le plus sensible.
L'approche de ma mort n'avoit pû me troubler,

Mais la vôtre suffit pour me faire trembler.
Mon devoir parle en vain. Ma tendresse est plus forte.
Sur tous mes intérêts, le vôtre seul l'emporte.
Fuyons, puisqu'il le faut, abandonnons ces lieux.
Partons, mais choisissons un exil glorieux.
Scribonien approche, allons dans son armée
Partager son peril avec sa renommée.
Que mon pere à la fois range sous ses drapeaux
Une fille, un Consul, mes pleurs, & vos faisceaux.
Cherchons dans ce grand jour la mort, ou la victoire:
Mais faisant mon devoir, prenons soin de ma gloire;
Et puisque désormais le sort m'attache à vous,
Montrons qu'en vous suivant j'ai suivi mon époux.
Qu'aux pieds des saints autels une foi mutuelle,
Nous unisse en partant d'une chaine éternelle.

PETUS.

Ah! Madame, souffrez qu'à vos pieds....

ARRIE.

Non, Petus:
Ne perdons pas le temps en respects superflus.
Courez chez Agrippine, & comblant son attente
Acceptez le secours que sa main nous présente.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE QUATRIE'ME,

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, NARCISSE.

CLAUDIUS.

JE ne puis te cacher & ma crainte & ma peine,
Narcisse, mes soupirs, ma démarche incertaine,
Mon trouble, tout enfin me trahit malgré moi.
Je prens pour ennemi chaque objet que je voi.
J'entens de tous côtez, j'entens gronder la foudre.
Elle part, cependant je ne sçai que résoudre.

NARCISSE.

Rassûrez vous, Seigneur, vous voyez que les Dieux
Ont prodigué pour vous leurs soins officieux:
Et leur puissant secours vous fait assès connoître
Que Rome doit flechir sous les loix de son Maître.
Lorsqu'elle vous trahit, ils sont vos protecteurs:
Mais ne les forcez pas par d'indignes frayeurs
A retirer la main que leur bonté vous prête.
Vengez vous, il le faut; que rien ne vous arrête
Accablez des ingrats qui vous osent braver.
Les Dieux ont commencé, c'est à vous d'achever.

CLAUDIUS.

A ce preſſant diſcours je reconnois ton zele,
Je vois dans mes malheurs combien tu m'es fidele.
Je ſçai même, je ſçai que lorſqu'il faut regner,
Il n'eſt guere de ſang que l'on doive épargner.
Arrie a merité la mort qu'elle demande.
Mais, Narciſſe, quel ſang veux-tu que je répande?
Un ſang pour qui le mien couleroit mille fois;
Il n'a pour m'arrêter qu'une trop forte voix.
Je veux punir l'ingrate, & je ſens que je l'aime,
Et mes coups ſuſpendus retombent ſur moi-même.

NARCISSE.

Dans un fatal amour pourquoi vous obſtiner?
Voyez dans quel abyme il va vous entrainer,
Seigneur? à vos bontez Arrie eſt inſenſible:
Plus vous flatez ſon cœur, plus il eſt inflexible.
A venger Silanus elle aſpire toûjours.
Vous-même contre vous lui prêtant du ſecours,
Prétendez-vous armer cette fiere ennemie,
Et remettre en ſes mains le ſort de vôtre vie?
Vous vous repentirez d'être ſi genereux.
Un coupable impuni n'eſt que plus dangereux.

CLAUDIUS.

Ah! ſa haine eſt pour moi le plus grand de ſes crimes:
Contre un autre attentat vainement tu m'animes.
J'oublîrois tout, Narciſſe; un regard de ſes yeux
Détruiroit dans mon cœur ſon projet furieux;
Et s'il te faut ici faire un aveu ſincere,
Son bras ne s'eſt armé que pour venger ſon pere.
Soit foibleſſe, ou raiſon, je ſens bien que mon cœur
Lui garde pour ce crime un Juge ſans rigueur.
Mais, loin de la traiter en Sujette rebelle,
Lorſqu'au ſuprême rang moi-même je l'appelle,
Et contre ſa Rivale oſant la proteger
A force de bienfaits je cherche à me venger;
Que voyant tant d'amour l'ingrate me haïſſe,

C'eſt un crime nouveau qu'il faut que je puniſſe.
Oui, j'ai trop balancé, je le puis, je le dois,
Narciſſe, voyons la pour la derniere fois :
Et ſi dans ſes refus l'orgueilleuſe s'obſtine,
Abandonnons ſa tête aux fureurs d'Agrippine.
Mais que veut Proculus, & d'où vient ſa frayeur ?
Quel coup me gardez-vous, Dieux cruels ?

ACTE QUATRIEME.

SCENE SECONDE.

CLAUDIUS, NARCISSE, PROCULUS.

PROCULUS.

HA ! Seigneur,
Arrie a pris la fuite.

CLAUDIUS.

O Ciel !

PROCULUS.

Et c'eſt Maxime,
Qui malgré tous nos ſoins a commis un tel crime.

CLAUDIUS.

Quoi ! le Chef de ma Garde ? Ah ! qu'on coure aprés lui :
Proculus, vôtre tête en répond aujourd'hui.

ACTE QUATRIEME,

SCENE TROISIEME.

CLAUDIUS, NARCISSE.

CLAUDIUS.

AU milieu de ma Cour m'enlever ce que j'aime !
Qui dois-je soupçonner de cette audace extrême ?
Qui peut frapper mon cœur d'un si terrible trait ?
Mais ne seroit-ce point quelque Rival secret ?
N'as-tu rien découvert, Narcisse ?

NARCISSE.

Plus j'y pense,
Moins je trouve l'auteur d'une telle insolence.
De mon étonnement j'ai peine à revenir,
Seigneur.

CLAUDIUS.

Ah ! justes Dieux, que vai-je devenir ?
A me desesperer je vois que tout conspire.
C'est peu de me ravir & la vie & l'Empire.
Ce dernier coup, Narcisse, a bien plus de rigueur.
Aussi bien qu'à mon throne on en veut à mon cœur.
Que ne puis je sçavoir au moins quel est le traitre ? . . .
Mais ne négligeons rien, cherchons à le connoitre ;
Et qu'un dernier effort lui portant mille coups,
Il tombe sous le poids de mon juste courroux.

NARCISSE.

Agrippine paroit, Seigneur.

ACTE QUATRIEME.

SCENE QUATRIEME.

CLAUDIUS, AGRIPPINE, NARCISSE, JULIE.

CLAUDIUS.

Venez, Madame,
Triomphez des ennuis qui déchirent mon ame;
On me ravit Arrie, & pour comble d'horreur
On me cache la main qui me perce le cœur.

AGRIPPINE.

Et qui doit mieux que vous triompher de sa fuite,
Seigneur? Si du Senat vous craignez la poursuite,
De la rigueur des loix on la met à couvert:
Et loin de vous trahir, son ravisseur vous sert.

CLAUDIUS.

Le perfide, il me sert!

AGRIPPINE.

Quel trouble vous agite?

CLAUDIUS.

Dans quel abyme affreux ce coup me précipite!

AGRIPPINE.

Expliquez vous, Seigneur.

CLAUDIUS.

Madame, au nom des Dieux,
Laissez moi dérober ma foiblesse à vos yeux.

AGRIPPINE.

Ha! je ne lis que trop dans le fond de vôtre ame.
En vain vous me cachez vôtre nouvelle flamme.
Arrie est ma Rivale, & l'emporte sur moi:
Elle seule a causé le trouble où je vous voi.
Non, ne vous flatez pas de me tromper encore,
Je sçai que vous l'aimez.

CLAUDIUS.

Il est vrai, je l'adore.
Elle a beau mépriser l'hommage de mes vœux,
A moins de l'obtenir je ne puis être heureux :
Et mon cœur, qui pour elle en esclave soupire,
Attache à ce seul bien tout le prix de l'Empire.

AGRIPPINE.

Quoi ! vous aimez Arrie, & de ce nouveau feu,
Perfide, c'est à moi que vous faites l'aveu !
Ha ! rougissez du moins d'un si lâche langage,
Et ne pouvant sortir d'un indigne esclavage
Cessez de préferer la honte de vos fers
A l'hommage éclatant que vous rend l'Univers.
Je ne vous parle plus de celui d'Agrippine.
Je baise avec respect la main qui m'assassine,
Et voyant à quel point vous osez m'outrager
Je laisse à vos remords le soin de me venger.

CLAUDIUS.

Vos vœux sont accomplis, & pour vôtre vengeance
Mon cœur n'est avec vous que trop d'intelligence.
J'aime sans être aimé, sans espoir d'être heureux;
Pourriez-vous faire choix d'un tourment plus affreux ?
Je sçai que je vous fais une cruelle injure ;
Que je suis un ingrat, un perfide, un parjure.
Oui, je sçai que mon cœur n'a pas dû vous trahir:
Mais dépend-il de nous d'aimer, ou de haïr ;
Prenez vous en aux Dieux, dont la loi souveraine
Verse dans tous les cœurs & l'amour & la haine.
Accusez ces auteurs du trouble où je me voi ;
Et loin de m'accabler, Madame, plaignez moi.

AGRIPPINE.

Oui dans vôtre destin la pitié m'intéresse ;
Mais plus que vos malheurs je plains vostre foiblesse.
Vous seul vous vous portez les plus funestes coups.
Quoi ! lorsque vôtre sort ne dépend que de vous,
La fille d'un proscrit tyrannise vôtre ame,

Et vous n'osez éteindre une si lâche flamme !
Du moins si vôtre amour, avoit pû la toucher,
Je plaindrois vôtre choix sans vous le reprocher :
Mais sa haine, Seigneur, en est-elle moins forte!
Vous venez d'éprouver quels coups elle vous porte.
C'est peu de vous haïr, elle en veut à vos jours.
Les Dieux, les justes Dieux vous prêtent leur secours,
Et vous vous en prenez à leur loi souveraine,
Qui verse dans les cœurs & l'amour & la haine.
Ha ! reconnoissez mieux leur celeste bonté ;
Pourroit elle pour vous avoir mieux éclaté ?
Qu'avez vous obtenu de vôtre ingrate Arrie ?
Les feux dont vous brûlez rallument sa furie.
Le Ciel en opposant sa haine à vôtre amour
Vient de se declarer, & versant tour à tour
La haine dans son cœur, & l'amour dans le vôtre,
Il veut, n'en doutez point, détruire l'un par l'autre.
Je ne veux pas ici rappeller vos sermens
Si souvent confirmez par tant d'empressemens :
Et puisque vôtre cœur dans son crime s'obstine,
Je supprime une plainte indigne d'Agrippine.
Mais vous même, Seigneur, pouvez vous sans remords
Faire cette injustice aux Héros dont je sors ?
Vous n'avez, pour éteindre une ardeur trop fatale,
Qu'à voir ce que je suis, & quelle est ma Rivale,
Pour la lui présenter vous m'ôtiez vôtre main !..
Et qu'eût pensé de vous tout le Peuple Romain ?
Ah ! loin de condamner l'attentat de Maxime,
Songez que vous devez vostre gloire à son crime.
Sa main vous arrachant à de honteux liens
A vengé d'un seul coup vos Ayeux & les miens.
Son zele pour l'Etat l'a rendu temeraire ;
En un mot il a fait ce que j'aurois dû faire.

CLAUDIUS.

Quoi ! son lâche attentat trouve en vous un appui ?
Il me perce le cœur, & vous parlez pour lui ?
Mais j'ouvre enfin les yeux, & plus je vois le crime,
Plus je vois l'interêt qui fait agir Maxime.
De vôtre propre main ce traitre fut le choix :
Il n'a pû me trahir que pour suivre vos loix.
Non, je n'en doute plus, le coup vient de vous-même.
C'est vous dont la fureur m'enleve ce que j'aime.
Mais, s'il ne m'est rendu, songez que mon courroux
Dans le trouble où je suis peut aller jusqu'à vous.

ACTE QUATRIEME

SCENE CINQUIEME.

AGRIPPINE, JULIE.

JULIE.

VOus l'entendez, Madame, & vous devez tout craindre ;
Son cœur desesperé cesse de se contraindre.
Cet Amant si soumis vous parle en Empereur ;
Et ses prémiers respects font place à sa fureur.

AGRIPPINE.

Je connois mieux que toi cet ingrat qui m'outrage,
Et j'ai fait de son cœur un assés long usage,
Pour sçavoir quand je veux le ramener à moi.
Ma Rivale en ces lieux causoit tout mon effroi.
Elle est partie enfin ; & c'est ce qui me flate.
Il est temps, qu'à ses yeux toute ma joye éclate.

Je

Je triomphe, Julie, & je puis à mon gré
Me plaire sur un thrône à mes vœux assuré.
J'ai vû le jour fatal qui m'en faisoit descendre;
Et quoique ma fureur osât tout entreprendre,
Peut-être elle n'eût fait qu'un impuissant effort;
Mais je viens d'éloigner l'obstacle le plus fort.
Ciel! avec quel plaisir j'ai vû mon ennemie
Dans ses prémiers transports toûjours plus affermie,
A la face des Dieux, de Maxime, & de moi;
Jurer à son Amant une éternelle foi!

JULIE.

Ah! cachez ce secret dans la nuit du silence.
D'un Amant irrité craignez la violence.
Si l'Empereur le sçait, Madame, il vous perdra,
Et dans son desespoir rien ne l'arrêtera.

AGRIPPINE.

Et crois-tu, quelque sort que le Ciel me destine,
Que l'effroi puisse entrer dans le cœur d'Agrippine?
Crois-tu que ma fierté se démente aujourd'hui;
Que l'Empereur éclate, & les Dieux avec lui:
Rien ne peut m'ébranler, dussai je voir leur foudre
Prête à tomber sur moi pour me réduire en poudre?
Dûssent ils oublier tout ce qu'ils m'ont promis;
Je remplirai sans eux les destins de mon fils.
Oui, Neron doit un jour être Maître du monde;
Le Ciel me l'a prédit, il faut que j'y réponde.
Cet important secret n'est connu que de toi,
Julie, & tu sçais bien, que j'appris sans effroi,
Que ce fils, dont ici la grandeur m'est si chere,
Plongeroit un poignard dans le sein de sa mere.
Que dis je! sans effroi, quels furent mes transports?
On les vid tout-à-coup se répandre au dehors.

Non, m'écriai je alors, il n'est rien que je craigne :
Si mon fils doit regner, qu'il me tue, & qu'il regne.
Et tu pourrois encor presumer que mon cœur
S'en iroit jusqu'au point de craindre l'Empereur ?
Qu'il cherche à se venger ; qu'il menace ; qu'il tonne ;
Qu'enfin de toutes parts le peril m'environne :
Je te l'ai deja dit, rien ne peut m'ébranler :
Tu me verras tomber plûtôt que chanceler.
Cependant Claudius n'est pas si redoutable ;
Des efforts que tu crains, je le crois peu capable.
Je puis autant que lui. Tous deux d'un méme sang
Il n'a par-dessus moi que l'éclat de son rang :
Et s'il osoit enfin former quelque tempête,
Peut-être il la verroit éclater sur sa tête.
Je le ferois trembler au milieu de sa Cour.

ACTE QUATRIEME,

SCENE SIXIEME.

AGRIPPINE, JULIE, NARCISSE.

NARCISSE.

MAdame, Proculus en ces lieux de retour
Vient d'y conduire Arrie & Petus avec elle.
Mes yeux en sont témoins.

AGRIPPINE.

O funeste nouvelle !

NARCISSE.

On dit que ces Amans au comble de leurs vœux
A peine s'éloignoient de ces lieux dangereux,
Quand Proculus suivi d'une escorte p[illegible]

Sur le chemin d'Ostie à leurs yeux se presente.
Maxime à son aspect réduit au desespoir,
Et se voyant perdu, s'il tombe en son pouvoir,
S'abandonne lui-même à sa propre furie :
Il expire. Petus se range auprés d'Arrie :
Pour se la conserver redouble ses efforts,
Et lui fait un rempart de mourans & de morts.
Les plus audacieux immolez à sa rage,
On n'ose jusqu'à lui se frayer un passage.
Il surpasse en valeur nos plus braves Romains.
Mais son épée enfin rompuë entre ses mains,
Au tremblant Proculus le livre sans défense.

AGRIPPINE.

Dis plûtôt, que le Ciel les livre à ma vengeance.
Grands Dieux, vous l'ordonnez. Ils periront tous deux
Vôtre juste courroux se déclare contre eux.
Oüi, sans doute du Ciel la colere s'explique :
Il attache à leur mort la sûreté publique.
En vain j'ai dérobé leur tête au coup mortel ;
Le sort qui les poursuit les rameine à l'autel.
Ne perdons point de tems. Viens, sui moi, cher Narcisse,
Allons tout preparer pour ce grand sacrifice.
Du trouble qui m'agite ils me feront raison :
Emploions s'il le faut, le fer, ou le poison.

NARCISSE.

O Ciel ! où courez vous ? Qu'allez vous entreprendre ?
Vous voiez l'Empereur s'armer pour les défendre.
Vous avez tout à craindre.

AGRIPPINE.

Et rien à ménager.

NARCISSE.

Et que prétendez vous, Madame ?

AGRIPPINE.

Me venger.
Quoi ! je pourrois souffrir que ma fiere Rivale

Se couvrir d'une gloire à la mienne fatale !
Victime d'un ingrat qui m'ose dédaigner,
Je recevrois des loix où je devrois regner !
Non, non, opposons nous au triomphe d'Arrie,
Il y va de ma gloire, il y va de ta vie,
Narcisse ; arrachons nous au plus funeste sort.
La chute d'Agrippine est l'arrêt de ta mort.
Tu dois livrer ton ame à de mortelles craintes,
Du sang de Silanus tes mains sont encor teintes :
Et si sa fille monte au suprême pouvoir,
La vengeance d'un pere est son premier devoir.
Et peut être sa main à ce seul prix donnée
Signera de ton sang cet affreux hymenée.

NARCISSE.

Je vois quelle tempête est prête à se former,
Madame, & plus que vous elle doit m'allarmer.
Des crimes de son Maître un Sujet responsable,
Pour le rendre innocent, doit seul être coupable :
Mais il est des perils qu'on ne doit point braver.
Nous nous perdrons, Madame, en croyant nous sauver ;
Prenons pour nous venger des tems plus favorables.
Une chute, un revers nous rendroit trop coupables.
Le peuple, qui ne court qu'après un faux éclat,
Toûjours par le succès juge de l'attentat.
Si-tôt qu'il est heureux, on l'appelle justice ;
Mais un crime sans fruit est digne du supplice.
D'un projet quel qu'il soit, la prudence est l'appui.
Quel est vôtre dessein ? voulez vous aujourd'hui
Qu'une ardeur de vengeance à vous seule fatale
Vous immole vous même aux pieds d'une Rivale ?
Je vous l'ai déja dit : choisissons d'autre temps ;
Nos coups seront plus surs, s'ils sont moins éclatans.
Du peuple & du Senat vous voyez la furie.
Tout sera contre nous, tout sera pour Arrie.
Scribonien lui-même, ardent à la venger.

Soutiendra Claudius, s'il veut la proteger.
Irons-nous divifer nos tremblantes cohortes,
Quand l'ennemi commun déja presqu'à nos portes
Peut sans nous désunir nous faire tous trembler ?
L'orage est assez fort, pourquoi le redoubler ?
Contre vôtre Rivale employons l'artifice,
Madame.

AGRIPPINE.

Mais enfin s'il l'épouse, Narcisse.

NARCISSE.

L'hymen n'est pas encore si prêt que vous pensez.
L'horreur qu'elle a pour lui vous en répond assez,
Mais, pour mieux éloigner cette fatale chaine,
Par un crime nouveau fortifions sa haine.
Allons contre Petus animer l'Empereur,
Qu'il l'immole lui-même à sa juste fureur ;
Que le sang d'un époux joint à celui d'un pere
Rende toûjours Arrie à ses vœux plus contraire.
J'ose encor sur ce coup prendre un espoir nouveau.
Elle aime assez Petus pour le suivre au tombeau :
Et de sa propre main frappant nôtre victime
Nous joüirons en paix du fruit de nôtre crime.

AGRIPPINE.

Tu l'emportes, Narcisse, & tu regles mon choix.
De tes sages conseils je reconnois le poids.
Allons voir Claudius : tous deux d'intelligence
Contre un Rival heureux animons sa vengeance.
Mais si cet artifice a trop peu de pouvoir,
Je ne prens plus conseil que de mon desespoir.

Fin du quatrième Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, AGRIPPINE,

CLAUDIUS.

Ce que vous m'apprenez, Madame, est-il possible ?
Ah ! s'il est mon Rival, sa perte est infaillible.

AGRIPPINE.

Vous en serez bientôt par lui même informé.
Il est vôtre Rival, mais un Rival aimé,
Seigneur. Vous en sçaurez peut-être davantage,
Cependant contre Arrie armez vôtre courage.
Ses pleurs pour son Amant pourroient vous attendrir,
Et, si vous l'épargnez, il vous fera perir.
Je sçai combien un cœur est foible, quand il aime,
Et dans ce grand combat, je ne crains que vous-même.

CLAUDIUS.

Moi ! que d'un faux espoir si long-tems abusé
J'écoute encor la voix d'un amour méprisé !
Non, non, trop de fureur de mon ame s'empare,
La cruelle m'apprend à devenir barbare :
Et je ne répons pas que mon juste courroux
Ne l'immole elle-même à mes transports jaloux.

AGRIPPINE.

Elle a beau meriter toute vôtre colere,
Elle trouvera bien le secret de vous plaire.
Un mot, un seul regard sçauront vous désarmer ;
Seigneur, & vôtre cœur n'est fait que pour l'aimer.

Je ne m'oppose plus à ce penchant funeste.
Je vous aime toujours, le temps fera le reste.
Ma Rivale a vaincu : peut-être que les Dieux
Et sur elle & sur moi vous ouvriront les yeux.
C'est tout ce que j'attens de leur bonté suprême ;
Je l'implore pour vous bien plus que pour moi-même ;
Et vous voyez, Seigneur, que tous mes vœux sont prêts.
A vous sacrifier mes plus chers interêts,
Contre un Rival heureux lorsque je vous anime,
Je deviens de vos coups la premiere victime.
Petus précipité dans la nuit du tombeau
D'un hymen qui me tiët allumé le flambeau.
Arrie en le perdant peut l'oublier sans peine ;
Eteignant son amour, elle éteindra sa haine.
Je travaille pour vous, pour elle, & contre moi.
Mais il faut vous sauver, c'est tout ce que je voi.
Assûrez donc vos jours en perdant un coupable,
Et prévenez le coup avant qu'il vous accable.
Il vient, je me retire, & vous laisse achever.
Seigneur, encore un coup songez à vous sauver.

ACTE CINQUIEME,

SCENE SECONDE.

CLAUDIUS, PETUS.

CLAUDIUS.

APproche, & s'il se peut, sans rougir de ton crime,
Dis moi contre mes jours quel interêt t'anime ?
(Car je ne doute point qu'avec Scribonien
Tu ne trahisses Rome en lâche Citoyen :)

Et le soin que tu prens de proteger Arrie
Montre assez que ton cœur partage sa furie.
Au moins le sang d'un pere autorise son bras ;
Ce sang la peut laver du crime des ingrats.
Sa main est genereuse, & la tienne est perfide :
L'une venge son pere, & l'autre est parricide.
Répons, si tu le peux, dis moi quelle fureur
Te porte à conspirer contre ton Empereur ?

PETUS.

Peignez cet attentat des couleurs les plus noires,
Je n'ai qu'à rappeller mille affreuses histoires,
Pour oser sans rougir l'avoüer à vos yeux.
Quoi ! le peuple Romain sous un joug odieux
N'aura vû jusqu'ici qu'un Tyran dans son Maître ;
Et son Liberateur passera pour un Traitre !
Je verrai Rome en proye aux plus cruels malheurs,
Au sang de ses enfans n'osant mêler ses pleurs,
D'une tremblante voix flater la tyrannie,
Ne gemir qu'en secret de la voir impunie !
J'entendrai ses soupirs, & lâche Citoyen
Pour venger mon païs je n'entreprendrai rien !
Mais vous-même, Seigneur, qui m'appellez perfide,
Qui du plus saint devoir faites un parricide,
Pouvez-vous, sans rougir de nos indignes fers,
Parcourir tous les maux que nous avons soufferts ?
Quoi vos ordres sanglans ont proscrit mille têtes,
Sur qui Rome fondoit ses plus nobles conquêtes,
Et du sang le plus pur toûjours plus alteré,
Vous demandez encor pourquoi j'ai conspiré ?

CLAUDIUS.

Toûjours le desespoir aux grands crimes succede,
Tu redoubles le mal, le voyant sans remede.
Mais l'arrêt de ta mort bientôt me vengera ;
Je vai la prononcer, & Rome y souscrira.

PETUS.

Esclave d'un Tyran, qui la force au silence,
Rome peut l'avoüer de cette violence,
Et verra d'un œil sec tomber sous vos arrêts
Un Consul, qui perit pour ses seuls interêts;
Mais vous sçauriez quel sang elle aspire à répandre
Si ses vœux jusqu'à vous osoient se faire entendre.

CLAUDIUS.

Je veux que Rome aspire à répandre mon sang,
Mais ton crime & le sien sont-ils en même rang?
Et ce coup inhumain dont je viens de me plaindre,
Etoit ce de Petus que j'avois à le craindre?
Après tant de bienfaits l'ai-je pû soupçonner?
Ne t'ai-je fait Consul que pour m'assassiner?
Ingrat, voi de quel prix ma faveur est suivie.
Je t'ai comblé d'honneur, tu veux m'ôter la vie!

PETUS.

Il est vrai, j'ai reçû la pourpre de vos mains,
Mais puisqu'il faut parler en Consul des Romains,
Apprenez qu'aussi-tôt qu'un Empereur le nomme,
Un Consul ne void plus que l'interêt de Rome,
Cette esclave, autrefois Reine de l'Univers,
Se reserva ce droit en tombant dans les fers:
Et de sa liberté n'ayant que l'apparence
D'un vain nom qui lui reste attend sa délivrance.
La mort de Caligule avoit comblé ses vœux.
Vous seul, reste fatal d'un sang si malheureux,
Dans sa captivité vous l'avez replongée:
Elle en soupire encor, & veut être vengée.
C'est là, Seigneur, c'est là ce qui me fait agir,
Voyez quel est mon crime, & si j'en dois rougir.
Je veux bien vous cacher une plus noire image
Des maux, que je déplore, & qui sont vôtre ouvrage.
La mort de Chereas, celle de Sabinus,

CLAUDIUS.

Poursui, ajoûte encor celle de Silanus.
Tu pâlis à ce nom ! Je sçai ton dernier crime :
Ton amour pour sa fille à le venger t'anime.
Répons, heureux Rival, & sois moins interdit.

PETUS.

Agrippine, Seigneur, ne vous a pas tout dit;
Mon sort est plus heureux que mon Rival ne pense.
Mais ce n'est pas à moi de rompre le silence.
Et j'en ai dit assez pour meriter la mort.
Je vous laisse à loisir disposer de mon sort.

ACTE CINQUIEME,

SCENE TROISIEME.

CLAUDIUS *seul.*

Tes vœux seront comblez. Oüi tu mourras, perfide.
Suivons aveuglément la fureur qui me guide.
Immolons un Rival à mon jaloux transport.
Il n'en a que trop fait pour meriter la mort.
Hola Gardes, à moi. *aux Gardes.* Faites venir Arrie;
Qu'elle éprouve à son tour jusqu'où va ma furie;
Que cet Amant si cher à ses yeux expirant
Me venge d'elle-même, & la tuë en mourant.
Cruel ! que vas-tu faire, & quel transport t'anime !
Pour meriter sa haine est-ce trop peu d'un crime ?
Quoi ! tantôt ennemi, tantôt Amant jaloux,
Ce qu'elle a de plus cher tombera sous tes coups !
Tu vas sacrifier l'Amant après le pere !
Te reste-t-il encor d'autres maux à lui faire ?
Et toûjours la traitant avec plus de rigueur,
Penses-tu l'attendrir en lui perçant le cœur ?

Non, non, n'achevons pas cet affreux ſacrifice,
Dérobons ce que j'aime à ce r[illegible] au ſupplice.
Mais quel eſt mon deſſein ? Quoi ! j'irois en ce jour
Aux dépens de mon cœur lui prouver mon amour ?
Non, non, c'eſt trop long-tems ſuſpendre ma colere,
Perdons mon Rival, puiſqu'il me deſeſpere.
Son Amante s'approche. Armons-nous de fureur,
Et ne la voyons plus que pour lui faire horreur.

ACTE CINQUIEME,

SCENE QUATRIEME.

CLAUDIUS, ARRIE, FLAVIE.

ARRIE.

POurquoi m'appelles-tu ? Crois-tu que ma diſgrace
Juſques à te prier abaiſſe mon audace ?
Et faut-il plus long temps qu'à ton cruel pouvoir
Pour ſurcroit de malheurs me condamne à te voir !

CLAUDIUS.

Vos malheurs finiront, n'en doutez point, Madame:
Mon amour pour jamais eſt ſorti de mon ame:
La fureur [illegible], & je rens graces aux Dieux,
Dont le juſte courroux vous ramene en ces lieux.
Ce[illegible] vous voyez [illegible] :
[illegible] vous livre à ma pourſuite.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Et donnant à ma fureur une insigne couleur,
Tu as fait à ton gré l'ouvrage de ma peur.
Détrompe toi, commence à me rendre justice.
Je fuïois le Tyran, & non pas le supplice :
Et de ces lieux affreux si j'ai sçû me bannir,
Pour te donner la mort j'allois y revenir.
Mais puisqu'enfin les Dieux ont trahi ma colere,
Je borne tous mes vœux à rejoindre mon pere.
Et je me plaindrai moins de la rigueur du sort,
Si tu m'aime assez pour me donner la mort.

CLAUDIUS.

Oüi je vous aime assez, implacable ennemie,
Pour aller bien plus loin encor que vôtre envie.
Vôtre Amant à mes coups ne sçauroit échaper,
Ingrate, & c'est par lui que je vai vous fraper.
Ce mot vous fait trembler ! Je trouve enfin, Madame,
Le secret de porter la frayeur dans vôtre ame.
Petus prés d'expirer vous cause un juste effroi.
Je sçai tout, vôtre amour est venu jusqu'à moi.
Pour cet heureux Rival il redouble ma haine,
Et puisque vous l'aimez, sa mort est trop certaine.

ARRIE.

Ha cruel ! jusqu'à quand vôtre fatal courroux
Me fera-t-il sentir ses plus terribles coups ?
Ne vous suffit-il pas que je vole au supplice ?
Faut il pour vous venger que mon cœur en gemisse ?
Et le fer à la main pour me sacrifier,
Pour comble de fureur venez vous m'envier
Au pied de cet autel, où je suis appellée,
La funeste douceur d'être seule immolée ?
Je ne veux pas ici justifier Petus.
Je vois trop que mes soins seroient tous superflus
Agrippine l'accuse, & c'est moi qui l'accable,
C'est moi, Seigneur, c'est moi qui l'ai rendu coupable
S'il a sçû vous trahir, c'est en m'obeïssant,

Et

Et s'il ne m'aimoit pas, il seroit innocent.
Ha ! faut-il qu'aujourd'hui moi même je le tuë ?
Epargnez ce regret à mon ame éperduë.
Au couteau qui m'attend cessez de le livrer :
J'en recevrai le coup même sans murmurer.
Et mon cœur renonçant à toute sa colere
Vous pardonne ma mort, & celle de mon pere.

CLAUDIUS.

O Rival trop heureux ! s'il fait couler vos pleurs,
Que ne suis je à ce prix accablé de malheurs !
Mais croyant le sauver, vous le perdez, Madame,
Et je vai dans son sang éteindre vôtre flamme.

ARRIE.

Hé bien ! il mourra donc ce malheureux Amant.
Et c'est moi qui l'immole à ton ressentiment.
Je n'en sçaurois douter, la colere céleste
Attache le malheur à mon amour funeste.
Ha ! puisqu'il est ainsi, pour combler mes souhaits,
Que ne puis je t'aimer autant que je te haïs ?

CLAUDIUS.

Cessez de m'irriter, quand je veux faire grace.
Et prévenez le coup entendant la menace.
Je sens que ma pitié succede à ma fureur.
Et que j'accorde mal l'Amant & le vengeur.
Mon Rival doit perir, mais enfin je vous aime :
Et, puisque le frapper c'est vous frapper vous-même,
Je ne puis sans horreur regarder son trépas,
Et je veux le sauver pour ne vous perdre pas.

ARRIE.

Quoi ! Seigneur, vos bontez....

CLAUDIUS.

J'implore ici la vôtre.
Je fais un sacrifice, & j'en demande un autre.
Daignez y consentir, Madame & dès demain
Bannissez vôtre Amant, & me donnez la main.

ARRIE.

O Ciel !

CLAUDIUS.

Vous balancez !

ARRIE.

Seigneur, les Dieux. . . . . mon pere. . . .
Mais ne déguiſons rien. C'eſt trop long tems me taire.
Je vois bien qu'Agrippine à vos regards jaloux
Pour mieux perdre l'Amant à dérobé l'époux ;
Vous demandez ma main, je l'ai déja donnée ;
Oüi je ſuis à Petus par un ſaint hymenée,
Et ſi vous recuſez la foi de deux Amans,
Aggripine eſt témoin de nos ſacrez ſermens.

CLAUDIUS.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux ! Ha ! ç'en eſt trop, Madame ;
Ce dernier crime enfin détermine mon ame.
Quoi ! malgré mon pouvoir vous diſpoſez de vous ?
Quoi ! malgré mon amour vous prenez un époux ?
Il en mourra, Madame, & ma juſte colere. . . . .
Il m'oſe encor braver ce Rival temeraire !
Et tantôt à mes yeux . . . Je l'ai mal entendu ;
Mais je lui vendrai cher ce bonheur prétendu.

ARRIE.

Ha ! faites ſur vous méme un effort magnanime.
Quoi ! de vôtre vengeance éternelle victime,
Dois-je toûjours gemir, & faut-il par vos coups
Perdre tantôt un pere, & tantôt un époux ?

CLAUDIUS.

Et que prétendez-vous ? Penſez-vous que moi-méme
Témoin infortuné de ſon bonheur ſuprême,
Aux dépens de mon cœur répondant à ſes vœux,
D'un hymen qui me perd, je ſerre encor les nœuds ?
Non, ne l'eſperez pas. S'il vous eſt cher, Madame,
Pour lui ſauver le jour récompenſez ma flamme :

Et me donnant la main à la face des Dieux
Faites que pour jamais il parte de ces lieux.
Sa grace est à ce prix.

ARRIE.

Quelle rage t'anime ?
Tu veux prendre les Dieux à témoin de ton crime.
Leurs loix...

CLAUDIUS.

Un Empereur n'en prend que de son choix ;
Des mortels comme nous sont au dessus des loix.
Venez, pour cet hymen, suivez moi dans le temple,
Auguste mon ayeul m'en a montré l'exemple.

ARRIE.

Cherche dans tes ayeux des exemples plus beaux :
Imite leurs vertus, & non pas leurs défauts.
Mais, Tyran, c'est en vain que je viens te l'apprendre.
Je te donne un conseil, que tu ne sçaurois prendre.
Ton cœur ne connoît plus ni vertus ni remords.
Pour sauver mon époux je fais de vains efforts.
Je ne le vois que trop ; il est tems qu'il perisse.
Ne differe donc plus cet affreux sacrifice :
Puisqu'il faut l'immoler, frappe, ton bras vengeur
Ne sçauroit le manquer dans le fond de mon cœur.

CLAUDIUS.

Justes Dieux !

ARRIE.

Tu fremis de ta propre furie.
Crois-tu frapper Petus sans immoler Arrie ?
Non, ne refuse rien à tes funestes coups,
Joins au pere la fille, & l'épouse à l'époux.
Tu ne l'oses, cruel ? En vain l'amour t'arrête.
Au refus de ta main, la mienne est toute prête,

CLAUDIUS.

Je n'écoute plus rien. Ordonnez de son sort,
Madame, & choisissez du thrône, ou de la mort.

ARRIE.

Je ne balance point dans un choix si funeste,
Et voyant ce que j'aime, & ce que je déteste,
J'aime mieux pour jamais m'affranchir de ta loi,
Et mourir avec lui, que regner avec toi.

CLAUDIUS.

Madame, c'est donc là toute vôtre réponse.
Si je prononce un mot, il est perdu....

ARRIE.

Prononce.

CLAUDIUS.

Hé bien, Gardes!

ARRIE.

Helas! qu'allez vous prononcer!
Seigneur, quel est le sang que vous allez verser?

A part.

A quelle épreuve, ô Ciel, réduis-tu ma constance!
Vous l'emportez, Seigneur, malgré ma resistance,
Ordonnez que Petus se presente à mes yeux,
Et que personne ici ne trouble nos adieux.

CLAUDIUS.

Gardes, obeïssez.

ACTE CINQUIEME,

SCENE CINQUIE'ME.

ARRIE, FLAVIE.

FLAVIE.

Enfin le Ciel propice
Vous place sur le throne, & l'arrache au supplice:

Vous vous ſauvez, Madame, en ſauvant vôtre
époux.
Que j'ai tremblé pour lui, que j'ai tremblé pour
vous !

ARRIE.

Tremble plus que jamais. Quoi ! je pourrois,
Flavie,
Ternir dans un moment tout l'éclat de ma vie !
Mais nos diſcours ici pourroient être entendus.
Tu me connoîtras mieux, quand j'aurai vû Petus.
Il vient, retire toi.

ACTE CINQUIE'ME,

SCENE SIXIEME.

PETUS, ARRIE.

PETUS.

Quel deſtin favorable
Me permet de vous voir dans l'ennui qui m'accable?
Pour vos jours précieux je ſuis ſaiſi d'horreur.
Que devient nôtre amour & que dit l'Empereur ?
Madame, pour jamais vous aurois je perduë ?

ARRIE.

Ha ! de grace ceſſez un diſcours qui me tuë.
Affermiſſez mon cœur, au lieu de l'attendrir.
L'arrêt eſt prononcé, Petus, il faut mourir.
On veut, & ſans fremir je ne puis le redire,
Aux dépens de ma foi, que j'accepte l'Empire:
Et qu'avec vos Bourreaux vôtre épouſe d'accord,
Vous conſerve la vie en vous donnant la mort.
Quoi ! je pourrois vous perdre, & vivre pour un
autre ?

Non, je dois mieux défendre & ma gloire & la vôtre.
Vous me voyez, Petus, pour la derniere fois.
Mais puisqu'il faut mourir, mourez à vôtre choix.
Et de vôtre destin soyez le seul arbitre.
Disputez au Tyran un si superbe titre.
Quelle honte pour vous! s'il vous traîne à l'autel,
Pour y faire à son gré tomber le coup mortel.
Sauvez-vous, cher Petus, de cette ignominie,
Et même en expirant bravez la tyrannie.
De vos jours malheureux tranchez le triste cours.
Je vous prête à regret un funeste secours.
J'ai de nos ennemis trompé la prévoyance,
Et des revers du sort toûjours en défiance,
J'ai sçû porter sur moi de quoi braver ses coups,
Et je ne croyois pas l'employer contre vous.
Mais, quoi! vous palissez.

PETUS.

Si je pâlis, Madame,
L'amour seul est l'auteur du trouble de mon ame.
L'approche de la mort, ce que vous sçavez bien,
N'a jamais fait trembler un cœur comme le mien.
Mais près de vous livrer aux fureurs d'Agrippine,
Je fremis à l'aspect du sort qu'on vous destine.

ARRIE.

Et penses tu, Petus, que mon plus grand effort
Se borne seulement à te donner la mort?
A t'ouvrir un chemin où je n'ose te suivre?
Non, non, d'un seul moment je ne puis te survivre.
Pour moi, quand tu la perds, la vie est sans attraits.
Nos liens sont trop beaux pour les rompre jamais.
Banni donc, cher époux, la frayeur de ton ame;

Et ne refuse pas l'exemple d'une femme.

Elle tire un poignard, & se frappe.

PETUS.

Que faites-vous, Madame .O desespoir fatal !
O malheur !

ARRIE *retirant le poignard & lui le presentant.*

Tien, Petus, il ne fait point de mal.

PETUS *prenant le poignard.*

Il ne m'en fait que trop, quand je vous vois mourante :
Et je ne puis trop tôt répondre à vôtre attente.

ACTE CINQUIEME,

SCENE SEPTIEME.

CLAUDIUS, PETUS, ARRIE, NARCISSE,

CLAUDIUS.

OUi, Narcisse, à mes vœux elle va consentir;
Mon Rival de ces lieux pour jamais doit partir,
Et je touche au moment ..... Mais quel objet funeste !

ARRIE.

N'approche pas de moi, monstre que je deteste :
Epargne au moins ta vûë à mes ressentimens,
Et me laisse joüir de mes derniers momens.
Mon époux est mourant, cruel ; voi ton ouvrage :
Assouvi toi ; le sang coule au gré de ta rage.
Ma s le sien & le mien semblent se réünir
Pour accuser les Dieux trop lents à te punir,
Nos cris sont entendus ; n'en doute point, barbare.
Je vois déja le sort que le Ciel te prepare.

Il destine une main à cet illustre emploi,
Trop indigne de nous, mais trop digne de toi.
Tu ne meritois pas une mort éclatante.
Agrippine .... à ce nom, Tyran, je meurs contente.

CLAUDIUS.

Elle expire. Ha cruel ! quel fruit de ton amour !
C'est toi qui lui ravit la lumiere du jour.
Meurs barbare, préviens l'effet de sa menace.
Et cruel envers tous ne te fais point de grace.

FIN.



CORNELIE,

MERE DES GRACQUES,

TRAGEDIE,

A SON ALTESSE ROYALE, MADAME.

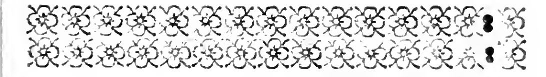
QUEL *dessein est le mien ? Puis-je, auguste* PRINCESSE,
Vous faire un digne hommage avec tant de foiblesse ?
Dans le juste devoir qu'aujourd'hui je Vous rens,
Connois-je tout le poids de ce que j'entreprens ?
Mais pourquoi m'allarmer ? quand je Vous vois vous-même,

Oubliant à nos yeux Vôtre grandeur suprême,
Recevoir tous les jours nos respects sans fierté,
Et laisser nôtre zele agir en liberté :
C'est ce qui me rassûre, & je romps un silence,
Qui n'a fait à mon cœur que trop de violence.
O Ciel ! quel vaste champ vient s'offrir à mes yeux !
Que ma carriere est belle, & mon sort glorieux !
Je ne veux pas ici rappeller la memoire
De ce nombre d'ayeux si vantez dans l'Histoire,
Pour m'épargner ce soin Vous les rassemblez tous.
Et grace à Vos vertus je n'admire que Vous.
Quelle bonté de cœur ! quelle noblesse d'ame !
Pour le bonheur de tous quel zele Vous enflamme,
PRINCESSSE, *rien n'échape à Vos soins genereux,*
Et l'on Vous attendrit dès qu'on est malheureux.
C'est à cette vertu par tout si bien-faisante
Qu'il faut que Cornelie à son tour se présente,
Le sort lui fait trouver, pour premiere faveur,

Son amour pour le peuple au fond de Vôtre cœur.
A cet objet touchant, cette illustre Romaine
Se retrace le Tibre aux rives de la Seine ;
Tout flate son erreur, & tout semble d'accord
A la faire en ces lieux revivre après sa mort.
Mais que lui servira de reprendre la vie,
Si c'est pour succomber sous les traits de l'envie ?
Oui, quand elle n'auroit que l'honneur d'être à Vous,
PRINCESSE, *un sort si beau lui fera des jaloux.*
Pour calmer sa frayeur, soutenez sa querelle ;
Elle ne craint plus rien, si Vous êtes pour elle ;
Vôtre discernement est si juste & si fin,
Que Vôtre seule voix reglera son destin.
Pour moi, qu'un beau motif dans sa gloire intéresse,
Je me jette avec elle aux pieds de VÔTRE ALTESSE.
Mais quand je Vous demande un favorable aveu,
Puis-je bien sans rougir le meriter si peu ?
Je sçai trop qu'on dira qu'un si noble suffrage

Eſt le prix de mon zele, & non de mon Ouvrage;
N'importe: aux yeux de tous il oſe s'expoſer,
Et Vôtre Nom ſuffit pour l'immortaliſer.





PREFACE DE L'AUTEUR.

CORNELIE, fille de Scipion l'Affricain, & mere des Gracques, a été une des plus illustres Dames de l'ancienne Rome; son amour pour le peuple, son intrepidité dans les dangers, & sa constance dans l'adversité ont paru avec tant d'éclat durant l'un & l'autre Tribunat de ses deux Fils, que j'ai crû ne pouvoir rien mettre sur la Scene qui fût plus glorieux à nôtre sexe.

Le sujet ne me fournissoit presque rien de lui-même, & je ne l'ai accommodé au Théatre qu'à la faveur d'un Oracle, dont l'obscurité fait une partie du nœud de la Piece, comme l'explication en fait le dénouëment

J'ai caracterisé mes Héros tels que Plutarque les a peints; & la foiblesse que j'ai donnée à Gracchus depuis le commence-

ment du premier Acte jusqu'à la fin du second, ne sert qu'a relever davantage sa victoire, & celle de Cornelie. J'aurois bien voulu sauver le Tribun, & faire perir le Consul, mais l'Histoire ne l'a pas voulu avec moi : & j'espere que les Sçavans me sçauront gré de m'y être plus scrupuleusement assujettie dans cette derniere Tragedie, que dans ma premiere d'Arrie & de Petus.

En effet de tous mes Personnages il n'y a que celui de Licinie qui soit de mon invention, & je l'ai faite fille d'Opimius, pour donner plus de jeu à la Piece ; rien n'est plus capable de produire des situations interessantes qu'un amour entre des personnes, dont les parens sont ennemis irréconciliables : le combat de l'amour & du devoir produit ces sortes de sentimens, qui sont l'ame de la Tragedie ; & la vertu n'est jamais dans un plus beau jour, que lorsqu'elle a plus de difficultez à surmonter.

Si Gracchus n'avoit pas un frere à venger, un peuple à soûtenir, & une mere à respecter ; & de son côté Licinie n'étoit pas effrayée par un Oracle, qui la menace de voir perir son pere par la main de son Amant ; la haine mutuelle de leurs parens ne produiroit en eux que des sentimens de douleur, qui se borneroient à les rendre dignes de nôtre compassion : au lieu que les

divers interêts où ils se trouvent engagez nous font aller plus loin, & causent cette suspension qui ne laisse respirer les Spectateurs qu'après la catastrophe.

Il me reste à répondre aux objections, que l'on m'a faites sur le cinquiéme Acte, que l'on trouve trop rempli d'incidens. Mais ne sçait-on pas que rien n'est plus capable d'attacher & de toucher les Spectateurs, que les *peripeties*, quand elles naissent du fond du sujet ?

A l'égard des Gaulois, dont Cornelie se sert pour fortifier le parti de son fils, Plutarque nous apprend qu'elle avoit introduit dans Rome des étrangers déguisez en Moissonneurs, pour les opposer au Senat oppresseur du peuple ; & comme cet Historien ne désigne aucune nation, j'ai crû pouvoir leur donner le nom de Gaulois ; puisque les Gaulois Cisalpins occupoient une grande partie de l'Italie, le long des rives du Pô, & qu'ils étoient assez voisins de Rome, où ils alloient & venoient, ainsi que tous les autres étrangers : outre qu'étant des Peuples très-vaillans, cela autorise davantage le choix que Cornelie en avoit fait.

NOMS DES PERSONNAGES, OU *ACTEURS* ET *ACTRICES.*

CORNELIE, Mere des Gracques.
OPIMIUS, Conſul Romain.

CAIUS GRACCHUS,	}	Tribuns du peuple.
LIVIUS DRUSUS,		

LICINIE, Fille d'Opimius.
PHILOCRATE, Confident de Gracchus.
MAXIME, Confident d'Opimius.
ALBIN, Confident de Druſus.
FULVIE, Confidente de Cornelie.
SABINE, Confidente de Licinie.
SOLDATS.

LA SCENE EST A ROME dans le Senat.

CORNELIE,

MERE DES GRACQUES,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER,

SCENE PREMIERE.

LICINIE, SABINE.

SABINE.

Quoi ! tandis que Gracchus vient nous offrir la paix,
Que nos cruels malheurs vont finir pour jamais,
Lorſque tout le Senat, que vôtre pere même
Attend avec tranſport ce Tribun qui vous aime,
Vous tremblez, dites-vous, de le voir en ces lieux,
Madame, & vous n'oſez vous montrer à ſes yeux.

LICINIE.

Heureuſe ! ſi toûjours j'avois ſçû m'en défendre.

SABINE.

Eh! quel eſt ce malheur que je ne puis comprendre ?

Auriez-vous découvert quelque lâche attentat.
Madame ? & faut-il craindre encor que le Senat,
Pendant que dans ces murs tout le peuple l'assiege,
Porte sur un Tribun une main sacrilege ?
Quoi ! d'un illustre sang toûjours plus alteré,
Veut-il joindre le frere au frere massacré ?
Et vôtre pere enfin malgré sa foi donnée,
Bien loin de vous unir par un saint hymenée,
Pourroit-il approuver cet horrible dessein,
Et vous mettre à tous deux un poignard dans le sein ?

LICINIE.

Non, je ne crains plus rien de la part de mon pere,
Sabine ; il m'a promis d'éteindre sa colere,
Et l'auteur de mes jours, quoiqu'ordonne le sort,
N'est pas assés cruel pour me donner la mort.
D'ailleurs Gracchus lui même oubliant ses outrages
Du peuple en sa faveur a brigué les suffrages,
Et mis entre ses mains ces haches, ces faisceaux,
Qu'on porte devant lui malgré tous ses Rivaux,
Ses bienfaits à sa haine ont imposé silence ;
Et ce seroit lui faire une mortelle offense
De penser qu'il voulût l'accabler aujourd'hui
Sous ce même pouvoir qu'il a reçû de lui.

SABINE.

Hé ! qui peut donc causer l'ennui qui vous dévore ?
Vôtre pere vous aime, & Gracchus vous adore.
Tout conspire à tarir la source de vos pleurs.
Vous seule voulez-vous vous former des malheurs ?

LICINIE.

Je le vois bien, Sabine, il faut ne te rien taire ;
C'est Gracchus que je crains, Gracchus me desespere.

SABINE

Lui ! Madame, auroit-il au mépris de sa foi . . .

LICINIE.

Non, son cœur jusqu'ici n'a brûlé que pour moi.
Cependant c'est lui seul qui me force à me plaindre.
Tout fidelle qu'il est, c'est lui qu'il me faut craindre;
Tu sçais bien que mon pere a droit d'être allarmé
Du vaste embrasement dans ces lieux allumé.
Peut il voir sans horreur ces miseres publiques ?
Sa famille arrachée à ses Dieux domestiques,
Cherchant sa sûreté dans ce sacré Palais,
Qui fut à nôtre sexe interdit pour jamais.
Ce peuple qui ne suit que sa fureur extrême :
Rome prête à perir enfin par Rome même.
A ce triste spectacle il se laisse attendrir,
Et voyant tant de maux, il cherche à les guerir.
Il n'a pû me cacher de si justes allarmes,
Et, pour porter Gracchus à mettre bas les armes,
Il rallume en mon cœur un amour sans espoir,
Que je sacrifiois aux loix de mon devoir.
Il fait plus pour Gracchus, ce qu'on croiroit à peine,
Aux intérêts de Rome il immole sa haine,
Et veut qu'un saint hymen nous unissant tous deux
Du peuple & du Senat forme les plus beaux nœuds.
D'un si grand changement l'agréable nouvelle
Aux desirs du Senat rend Gracchus moins rebelle.
Mais, lorsque je suis prête à lui donner la main,
De tous mes ennemis c'est le plus inhumain.

SABINE.

Il pourroit vous haïr, ô Ciel ! est-il possible ?

LICINIE.

Il va frapper mon cœur du coup le plus terrible.
Quand tout flate mes vœux, j'ai tout à redouter:

Et, si j'en crois les Dieux, que j'ai fait consulter,
Au plus affreux malheur je me vois condamnée.
Ecoute leur réponse, & plains ma destinée.

ORACLE.

Le flambeau de l'hymen en vain brille à tes yeux.
Ton Amant calmera la haine de ton pere.
Mais tremble pour un sang à Rome précieux :
Il sera répandu dans ces funestes lieux
Par une main qui t'est bien chere.
C'est ce que t'annoncent les Dieux.

SABINE.

Ciel !

LICINIE.

Ah ! tu vois à quel point mon sort est déplorable.
C'est donc là cet hymen à Rome favorable !
Par un sang précieux elle doit l'acheter.
C'est le sang de mon pere, il n'en faut point douter.
Mais d'un coup plus cruel je suis encor frapée.
Une main qui m'est chere en doit être trempée.
Helas ! puis-je à ces mots méconnoître Gracchus ?

SABINE.

Penetrez moins, Madame, un Oracle confus.
Les Dieux dans leurs secrets nous deffendent de lire,
Et ne disent rien moins que ce qu'ils semblent dire.

LICINIE.

Pour mon malheur, Sabine, ils s'expliquent trop bien.
Helas ! fut-il jamais un sort comme le mien ?
Quoi ! mon pere surmonte une haine implacable :
Et des maux que je crains Gracchus seul est coupable.
Non, encore une fois, je ne le verrai pas :
Je l'ai fait appeller, qu'on arrête ses pas.
Je ne veux point servir au dessein du perfide,

Et lui prêter ma main pour faire un parricide.
Mais il vient. Juste Ciel ! comment le recevoir?

ACTE PREMIER.

SCENE SECONDE

GRACCHUS, LICINIE, PHILOCRATE, SABINE.

GRACCHUS.

ENfin je puis jouïr du bonheur de vous voir,
Madame, & mon amour ne trouve plus d'obstacle.
Quels Dieux en ma faveur ont produit ce miracle ?
Que je leur dois d'encens! mais qu'est-ce que je voi.
Vos regards incertains n'osent tomber sur moi.
D'un accueil si glacé que faut-il que je pense?
Du beau feu dont je brûle est-ce la recompense?

LICINIE *à art.*

Grands Dieux! est-ce de lui que j'attens mes malheurs?

GRACCHUS.

Vous poussez des soupirs, vous me cachez vos pleurs.
Au nom de nôtre amour expliquez ce mystere.

LICINIE *à part.*

Que lui dirai-je helas ! adieu, voyez mon pere.
Ou plûtôt, s'il se peut, ne le voyez jamais.

ACTE PREMIER,

SCENE TROISIEME.

GRACCHUS, PHILOCRATE.

GRACCHUS.

Est ce ainſi qu'on me parle & d'hymen, & de paix ?
Eſt ce donc en fuyant, ingrate Licinie,
Que tu veux à Gracchus être à jamais unie ?
De ſon ſort & du mien qu'a-t-elle reſolu ?
Ne viens-je pas ici par ſon ordre abſolu ?
J'y vole. Quel accueil ! Quel etrange myſtere !
La fille toute en pleurs me renvoye à ſon pere :
Et pour ne me laiſſer qu'un affreux deſeſpoir,
Sa bouche au même inſtant me défend de le voir.
Que dois-je en préſumer ? qu'en crois tu, Philocrate ?

PHILOCRATE.

Seigneur, il ne faut pas ici que je vous flate.
Le danger eſt preſſant, & je n'en puis douter.
Quelque orage ſur vous eſt tout prêt d'éclater.
Sauvez-vous de ces lieux, s'il en eſt temps encore.
Fuyez cette beauté, que vôtre cœur adore.
Je veux qu'elle ait pour vous brulé juſqu'à ce jour,
Mais la nature enfin l'emporte ſur l'amour :
Son ordre pour vous perdre au Senat vous attire.
Son ſilence en a dit plus qu'il n'en falloit dire.

Fuyez, sortez d'ici : tous les momens sont chers.
Je n'y prévois pour vous qu'un funeste revers.

GRACCHUS.

Elle me tromperoit ! mais trompe-t-on de même ?
Est-ce en versant des pleurs qu'on trahit ce qu'on aime ?
Non, je dois mieux juger d'un cœur si genereux.
Cependant, je le vois, ces lieux sont dangereux.
Opimius me hait, le Senat veut ma perte,
Et Licinie en pleurs à mes yeux s'est offerte.
Le trouble de son cœur s'est assés expliqué.
Un ordre de sa bouche aussi-tôt révoqué,
Sa fuite, tout m'apprend qu'on en veut à ma vie.
D'un frere massacré j'entens le sang qui crie,
Et je suis dans ces murs, dans ce même Senat,
Qui s'est deshonoré par cet assassinat.

PHILOCRATE.

N'en doutez point, Seigneur, même sort vous menace.
Du Senat irrité n'attendez point de grace.
Dans cet auguste Corps la foi ne regne plus.
On y vient d'arrêter le fils de Fulvius.
Contre le droit des gens on l'arrache à son pere :
Et ce que l'on a fait on le peut encor faire.

GRACCHUS.

Juste Ciel ! à mon cœur quel reproche fais-tu ?
Poursuit, par tes conseils rappelle ma vertu.
Avec nos ennemis déja d'intelligence,
Du fils de Fulvius j'oubliois la vengeance.
C'est pour son interêt que le peuple en fureur
Porte jusqu'au Senat & la flamme & l'horreur.
Et moi prêt à trahir l'amitié qui nous lie,
Avec ses ennemis je me reconcilie.
D'un amour méprisé respectant le pouvoir,

Je suis sourd à la voix du sang & du devoir.
Ah que je soutiens mal la gloire de mon frere!
Ah que j'imite mal la vertu de ma mere !
Qu'elle auroit à rougir du trouble où tu me vois !
Lâche, puis je être Amant & fils tout à la fois ?
Ne soüillons pas un sang dont la source est si pure.
Immolons à mon tour l'amour à la nature.
Fuyons, puisqu'il le faut, mais fuyons en Romain,
Et sortons pour r'entrer les armes à la main.
Mais quoi ! sur un soupçon peut-être chimerique . . .
Non, avec le Consul il faut que je m'explique.
Sa fille m'aime encor, j'en dois croire ses pleurs.
Sçachons d'où vient sa crainte, & quels sont mes malheurs.
Demeurons, Philocrate.

PHILOCRATE.

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?
Défiez vous, Seigneur, de la fille & du pere.
Mais sur tout ménagez jusqu'aux moindres instans,
Pour peu que vous tardiez, il n'en sera plus temps.

GRACCHUS.

Je voudrois fuir en vain ; de nombreuses cohortes,
Sans doute, du Senat ont occupé les portes.
De nos fiers ennemis le soin m'est trop connu :
Et s'ils veulent me perdre ils m'auront prévenu.
Je doute cependant qu'ils osent l'entreprendre :
Je suis aimé du peuple, il sçaura me défendre :
Je ne m'expose ici que pour sa liberté.
Et Drusus me répond de sa fidelité

PHILOCRATE.

Mais, Seigneur, pardonnez ce soupçon à mon zele.
Drusus même, Drusus vous est il bien fidele ?

GRAC-

GRACCHUS.

Aux interêts du peuple attaché plus que moi,
Il ne me permet pas de douter de sa foi.

PHILOCRATE.

Gardez-vous d'en trop croire une apparence vaine.

GRACCHUS.

S'il vouloit me tromper il le pourroit sans peine,
Un grand cœur est sincere; il croid voir en autrui
Cette sincerité qu'il reconnoit en lui :
Et n'ose soupçonner la vertu d'artifice,
De peur de s'exposer à faire une injustice.

PHILOCRATE.

Peut-être que Drusus est sincere à son tour.
Mais le passé m'apprend à tout craindre en ce jour.
Un Tribun autrefois a trahi vôtre frere
Sous le voile trompeur d'une amitié sincere.
Drusus peut tendre un piege adroitement caché,
Aux interêts du peuple il paroit attaché,
Je veux croire, Seigneur, qu'il sert la Republique;
Mais je ne comprens point par quelle politique
Il a sçû ménager pendant son Tribunat,
Et la faveur du peuple, & celle du Senat.

GRACCHUS.

Ce succès, qui t'étonne, a droit de me surprendre :
Mais jusqu'à tes soupçons je ne veux pas descendre.
Je ne demande point d'être mieux éclairci.
Le peuple en est content, je le dois être aussi.
Il l'a fait son Tribun, & je le crois fidéle.
Mais il vient; quel dessein auprès de moi l'appelle?

Philocrate sort.

ACTE PREMIER,

SCENE QUATRIEME.

GRACCHUS, DRUSUS, ALBIN.

DRUSUS.

Votre absence, Seigneur, nous a tous allarmez.
J'ignore les projets que vous avez formez.
Mais enfin dans ces lieux vous avez tout à craindre.
Et de mon amitié vous auriez à vous plaindre,
Lorsque vous vous livrez aux plus terribles coups,
Si je ne partageois le peril avec vous.

GRACCHUS.

Vôtre amitié, Seigneur, me sera toûjours chere:
Mais ailleurs qu'au Senat vous étiez necessaire.
Le peuple est inconstant, vous le connoissez bien,
Il chancele aussi-tôt qu'il n'a plus de soutien.
C'est un vaisseau qui flote au gré de la tempête:
Un corps qui n'agit plus, dès qu'il n'a plus de tête.
Pour éteindre son zele il ne faut qu'un soupçon.

DRUSUS.

Seigneur, auprès de lui j'ai laissé vôtre nom;
Et ce nom peut suffire au zele qui l'enflâme.
Absent, comme present, Gracchus seul en est l'ame.
D'ailleurs de Fulvius vous connoissez la foi,
Et c'est lui qui commande & pour vous & pour moi.
Pour son seul interêt nous avons pris les armes.

GRACCHUS.

C'est assez, Fulvius dissipe mes allarmes,
Mais que veut Philocrate? ah! je lis dans ses yeux
Des malheurs.....

ACTE PREMIER,

SCENE CINQUIEME.

GRACCHUS, DRURSUS, PHILOCRATE, ALBIN.

PHILOCRATE.

Cornelie est entrée en ces lieux,
Seigneur,& de sa part j'ai couru vous l'apprendre.

GRACCHUS.

Cornelie en ces lieux, Dieux ! que viens-je d'entendre ?
Quoi ma mere au Senat. Que cherche t-elle ici ?
Seigneur, de ses desseins je veux être éclairci
Souffrez que me rendant où mon devoir m'appelle,
En fils respectueux je coure au devant d'elle.

ACTE PREMIER.

SCENE SIXIEME.

DRUSUS, ALBIN.

DRUSUS.

Cette nouvelle, Albin, à nos yeux l'a frapé :
Elle rompt le projet dont il est occupé.

ALBIN.

Il est vrai, trop de haine abime Cornelie.
Une si juste ardeur ne peut être affoiblie ;
Et le Senat en vain croit obtenir la paix.

La mere de Gracchus n'y souscrira jamais.
Mais par quels soins est-elle en ces lieux introduire ?
Des desseins de son fils qui peut l'avoir instruite ?

DRUSUS.

Moi-même.

ALBIN.

Vous, Seigneur ?

DRUSUS.

De fidelles avis
Ont porté jusqu'à moi les secrets de son fils.
Il aime Licinie, & nous est infidelle.
Peuple, parens, amis, il trahit tout pour elle.
On lui parle d'hymen, & c'est ce doux espoir
Qui lui fait oublier les loix de son devoir.

ALBIN.

Ce n'est que dans un cœur aussi grand que le vôtre
Que l'interêt du peuple est plus fort que tout autre.
Non, vous ne voulez pas le servir à demi,
Seigneur, & le Tribun l'emporte sur l'ami.

DRUSUS.

Que tu me connois mal ! quand tu tiens ce langage.
A traverser Gracchus un autre soin m'engage.
Apprens donc à quel point son bonheur m'est fatal.
Il aime Licinie, & je suis son Rival.

ALBIN.

Vous son Rival !

DRUSUS.

Albin, le secret de ma flamme
S'est toûjours avec soin renfermé dans mon ame :
Mais le sort qui m'attend m'impose une autre loi.
Si je n'éclate enfin, tout est perdu pour moi.
Quoi ! mon heureux Rival obtiendroit ce que j'aime !
Aux pieds de nos autels je le verrois moi même.
Elever son bonheur sur les débris du mien ?
Et pour le renverser je n'entreprendrois rien ?

J'irois livrer mon cœur au coup qu'on lui destine ?
Et je respecterois la main qui m'assassine !
Non, non, qu'à mon malheur son malheur soit égal :
Et puisqu'il faut perir, perisse mon Rival.

ALBIN.

Ah ! Seigneur, gardez-vous d'un éclat si funeste.
Il va dans vôtre chûte entraîner tout le reste.
Quel est vôtre dessein ? & pourquoi voulez vous
Sacrifier le peuple à vos transports jaloux ?
De vous & de Gracchus dépend sa destinée.
Faut-il que par vos mains Rome soit enchaînée ?
Vous êtes son appui ; mais par vos differens
Vous allez la livrer en proye à ses Tyrans.
Qu'est devenu, Seigneur, ce zele magnanime,
Qui même du Senat avoit forcé l'estime ?
Si Gracchus protegeoit nos tristes Citoyens,
Vos soins alloient plus loin mille fois que les siens.

DRUSUS.

Juge plus sainement du motif de mon zele.
J'ai feint de servir Rome, & n'ai rien fait pour elle.
Contre mon fier Rival j'ai toûjours conspiré.
Redouté du Senat, & du peuple adoré,
Il triomphoit, Albin, & par mes artifices
J'ai pris soin d'obscurcir l'éclat de ses services.
J'avois besoin du peuple, & pour me l'acquerir,
Sur les soins de Gracchus il falloit encherir.
Enfin pour l'abaisser j'ai tout mis en usage
Et je vai en ce jour couronner mon ouvrage.

ALBIN.

Vous vous perdrez tous deux en vous désunissant,
Seigneur, feignez toûjours.

DRUSUS.

Le mal est trop pressant.
Tous mes coups sont perdus, pour peu que je differe.
Eh ! qu'ai-je à menager, quand tout me desespere ?
Mon Rival se déclare avec bien plus d'éclat.
Tu sçais qu'Opimius lui doit le Consulat.

Un don si précieux termine leurs querelles,
Gracchus met en oubli l'outrage de Fregelles.
Que ne fait point l'amour? Mais ou je suis trompé,
Ou d'un coup imprévû le Tribun est frappé.
Oüi, j'ai vû dans ses yeux une douleur secrette.
Peut-être qu'un refus rend son ame inquiete.
Allons, n'oublions rien, profitons des momens.
Voyons Opimius, sçachons ses sentimens.
Offrons tout mon crédit pour prix de Licinie,
Et même, s'il le faut, servons la tyrannie
Je ne puis trop payer un bien si plein d'apas.

ALBIN.

Qu'allez vous faire ô Dieux!

DRUSUS.

Ne me replique pas.
Il s'agit de confondre un Rival qui me brave.
Que m'importe après tout que Rome soit esclave,
Si telle est de son sort l'irrévocable loi,
Qu'elle soit mise aux fers par Gracchus, ou par [illegible]
Non, du fatal amour qui tous deux nous anime,
Il faut lui disputer & le fruit, & le crime.
Je sacrifierai tout au succès de mes feux,
Et même une vertu qui fait des malheureux.
Enfin à mon Rival j'oppose Cornelie.
Mais avec le Senat s'il se réconcilie,
Ce n'est qu'au desespoir qu'il me faut recourir:
Et je veux en ce jour ou le perdre, ou perir.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND,

SCENE PREMIERE.

OPIMIUS, LICINIE, MAXIME.

OPIMIUS

LA mere de Gracchus en ces lieux doit se rendre.
Mais je veux vous parler avant que de l'entendre.
Ma fille, vous voyez dans quel pressant danger
Nous met un peuple entier qui nous ose assieger.
Gracchus en est le Chef. Ce peuple temeraire
Est tel sous ce Tribun qu'il étoit sous son frere.
Le fier Tiberius pendant son Tribunat
En mortel ennemi poursuivit le Senat.
Et vous n'ignorez pas qu'il en perdit la vie.
Par son frere aujourd'hui même route est suivie.
Je ne sçai si le Ciel lui garde un même sort,
Et si nous allons voir son triomphe, ou sa mort.
Pour le bien de l'Etat j'ai voulu me contraindre.
Dans ce funeste jour Rome avoit tout à craindre.
Gracchus la menaçoit du sort le plus affreux.
Je me suis abaissé jusqu'à flater ses vœux.
Il vient vous épouser, ou du moins il l'espere.
Mais vous, à cœur ouvert, parlez à vôtre pere.
Si l'ennemi commun doit être vôtre époux,
Ma fille, sans murmure y consentirez-vous ?

LICINIE.

Seigneur, tout vous répond de mon obéïssance.
Vous avez sur mon sort une entiere puissance.
Pour moi vos volontez sont de suprêmes loix.
Cependant si j'étois maîtresse de mon choix,

Je ne pourrois garder trop d'horreur pour un homme,
Qui seroit l'ennemi de mon pere & de Rome :
Et Gracchus paroîtroit comme un monstre à mes yeux,
S'il osoit s'y montrer sous ce nom odieux.
Mais je vois sans horreur le fils de Cornelie,
Puisqu'enfin avec lui je vous réconcilie.

OPIMIUS.

Moi ! cessez de le croire, & connoissez mon cœur,
Je n'aspire en ce jour qu'à me voir son vainqueur.

LICINIE.

Quoi ! Seigneur ?

OPIMIUS.

Il sçaura tantôt ce que je pense.
Cependant avec soin flatons son esperance.
Dissimulons....

LICINIE.

Helas !

OPIMIUS.

Etouffez ces soupirs,
Ma fille, & ne songez qu'à suivre mes desirs.
Je l'ordonne.

LICINIE.

Ah ! Seigneur, n'est-ce pas pour les suivre
Qu'aux plus cruels tourmens vôtre fille se livre ?
S'il falloit de Gracchus vous vanger aujourd'hui,
Pourquoi rallumiez-vous l'amour que j'eus pour lui ?
Je l'avois presque éteint ce feu, qui fait mon crime,
Puisque vous l'ordonnez, j'en serai la victime.
Au moins veuillent les Dieux ne s'en prendre qu'à moi,
Et vous mettre à couvert du coup que je prévois ;

ACTE SECOND,

SCENE SECONDE.

OPIMIUS, MAXIME.

OPIMIUS.

QUe m'annonce en tremblant la triste Licinie ?
Sans doute le Tribun attente sur ma vie.
Elle aura découvert à travers ses discours.
Quelque piege secret, qui menace mes jours.
Il faut le prévenir, & je suis prêt, Maxime ;
Même soin, même haine aujourd'hui nous anime.
Mais je n'ai qu'à fraper, mes coups seront certains.
La justice des Dieux le livre entre nos mains.

MAXIME.

Ah ! Seigneur, craignez tout d'un peuple qui l'adore.
Evitez sa fureur, vous le pouvez encore.
Rendez lui son Tribun ; mais plûtôt achevez
De dissiper les flots contre vous soulevez.
Le Tribun y consent. L'hymen de Licinie
Peut enfin rendre Rome à Rome réünie.
Si Gracchus contre vous s'arma jusqu'en ce jour,
Il a sacrifié sa haine à son amour ;
Vous n'en sçauriez douter : vous l'avez vû vous-même
Remettre entre vos mains l'autorité suprême.

OPIMIUS.

Jusqu'au suprême rang il m'a laissé monter,
Pour avoir plus de gloire à m'en précipiter.
En vain par ses presens il pense me surprendre.
Je sçai de ce Tribun ce que je dois attendre ;
Et le soin que j'ai pris d'allumer son courroux,

A rompu pour jamais tout commerce entre nous;
Toûjours à ses desseins il m'a trouvé contraire.
Il suivoit à grands pas les traces de son frere:
Et moi pour l'éloigner du même Tribunat,
Qui sous Tiberius fit trembler le Senat,
Je le chargeai lui seul du crime de Fregelles;
J'osai le dénoncer comme Chef des Rebelles.
Mais Rome n'aspiroit qu'à vivre sous ses loix;
Elle écouta Gracchus, & fut sourde à ma voix.
On le nomma Tribun, ce coup me fut sensible.
C'étoit à mes desseins un obstacle invincible.
Je ne veux point d'égal, encor moins de vainqueur.
Car enfin sans regret je puis t'ouvrir mon cœur,
Maxime, je sçai trop combien tu m'és fidelle.
Je cours à la grandeur où mon destin m'appelle.
Rome a jusqu'aujourd'hui sonmis tout l'Univers.
Il est temps qu'à son tour elle porte des fers.
Je brûle de la voir à moi seule asservie;
Et j'immolerai tout à cette noble envie.

MAXIME.

Hé bien! qu'attendez-vous? le chemin est ouvert.
Loin de vous traverser, Gracchus même vous sert.
Contentez ce Tribun: donnez lui vôtre fille;
Et la grandeur suprême entre en vôtre famille.
Pouvez-vous l'établir sur un plus ferme appui?
Le Senat est pour vous, tout le peuple est pour lui,
Rassemblez en vous deux l'une & l'autre puissance.
Et tout sera soumis à vôtre obéïssance.

OPIMIUS.

Je te l'ai déja dit, je ne veux point d'égal,
Et dans un gendre enfin je verrois un Rival.
Non, il vaut mieux le perdre; & je le puis sans peine.
Je te dirai bien plus, tout seconde ma haine.
Drusus vient de m'aprendre un important secret,
Il aime Licinie, & ne void qu'à regret,
Cet hymen prétendu, dont son Rival se flate.
Il entreprendra tout, si je veux qu'il éclate.

Je ménage avec soin ce nouveau Concurrent.
Il est aimé du peuple, & son credit est grand.
Leur parti divisé raffermira le nôtre ;
Et je veux, si je puis, les perdre l'un par l'autre.
Mais je vois Cornelie. Il faut feindre à ses yeux.

ACTE SECOND,

SCENE TROISIE'ME.

OPIMIUS, CORNELIE, MAXIME, FULVIE.

CORNELIE.

ON ne s'attendoit pas à me voir en ces lieux.
La fureur du Senat contre moi conjurée
N'a pris que trop de soin de m'en fermer l'entrée.
J'y vois de toutes parts des objets ennemis,
Des mains reintes du sang de mon illustre fils.
Mais, Consul, si ma vûë a droit de vous surprendre,
Que ne fait point sur moi ce que je viens d'apprendre ?
Gracchus, mon fils Gracchus ; prêt à tout oublier,
Ose avec le Senat se réconcilier.
Déja pour son hymen dans ces lieux tout s'apprête.
De quel œil dois-je voir cette odieuse fête ;
Mais non, on m'a trompé, & je connois trop bien
L'indomptable fierté du sang Cornelien,
Pour penser que Caius en ternisse la gloire
Jusques à s'allier. . . . . non, je ne le puis croire.
Un fils de Cornelie, un fils vraiment Romain,
N'a pû si lâchement disposer de sa main.

OPIMIUS.

Qu'a de honteux pour vous une chaîne si belle,
Qui va donner à Rome une face nouvelle ?
La main de Licinie est-elle à refuser,

Le sang d'Opimius est-il à mépriser,
Madame, & vôtre fils, que j'accepte pour gendre,
En montant jusqu'à moi, croit-il encor descendre?
Le croyez-vous vous-même, & l'éclat de mon rang
Dément-il à vos yeux l'orgüeil de vôtre sang?
Quand j'éleve Gracchus jusqu'à mon alliance,
Peut-être je me fais assez de violence.
Je sçai ce que je dois au sang Cornelien;
Mais l'interêt public m'est plus cher que le mien.

CORNELIE.

Si l'interêt public est ce qui vous anime,
J'approuve cet hymen, que j'ai pris pour un crime.
Gracchus sans mon aveu peut engager sa foi;
Et mon fils est à Rome encore plus qu'à moi.
Mais ne puis-je, Consul, avant toute autre chose
Apprendre quelles loix cet hymen vous impose?
Allez-vous du Senat abatre la fierté?
Le peuple sera-t-il remis en liberté?
Ne gemira-t-il plus dans un triste esclavage?
Des biens communs à tous fera-t-on le partage?
Vangera-t-on enfin Tiberius mon fils?
Achevez vôtre hymen, je l'accepte à ce prix.

OPIMIUS.

J'ai peine à revenir de ma surprise extrême.
Est-ce dans le Senat qu'on me parle de même,
Madame? vôtre fils sçaura mes sentimens.
Il suffit, qu'il soit prêt à mes commandemens.
Il faut bien, s'il prétend entrer dans ma famille,
Qu'il apprenne à quel prix je lui donne ma fille.

ACTE SECOND.

SCENE QUATRIEME.

CORNELIE, FULVIE

FULVIE.

L'Hymen, vous le voyez, n'eſt pas ſi reſolu,
Madame, le Conſul parle en Maître abſolu,
Vôtre ſang eſt trop fier pour ſouffrir qu'on le brave,
Et Gracchus rougiroit de flechir en eſclave.

CORNELIE.

Oui, je connois mon ſang, tout doit me raſſûrer.
Un fils comme le mien ne peut dégenerer.
Preſſé par ſon amour, il ſe peut qu'il s'oublie :
Mais je le reverrai digne de Cornelie.
Un cœur comme le ſien ne peut être abattu.
S'il a beaucoup d'amour, il a plus de vertu.
Le ſoin de ſon devoir rentrera dans ſon ame.
Je viens y rallumer une plus belle flamme.
Mais qu'il tarde à venir ! il ſçait que je l'attens.

FULVIE.

Pour vous voir ſans témoins, il veut prendre ſon temps,
Madame ; mais il vient.

CORNELIE.

Retire toi, Fulvie.

ACTE SECOND,

SCENE CINQUIE'ME.

CORNELIE, GRACCHUS.

GRACCHUS.

MAdame, à quel danger livrez vous vôtre vie ?
Le Senat animé d'un injuste courroux,
De mon frere & de moi peut se vanger sur vous.
Ni sexe ni vertu n'arrêteront sa rage :
Ha ! mettez vous de grace à couvert de l'orage ;
Je le vois sans effroi tout prêt à m'accabler,
Et ce n'est que pour vous que j'apprens à trembler.

CORNELIE.

Eh ! pensez-vous, mon fils, que la mort m'épouvante,
Et que dans le peril ma vertu se démente ?
Mais qu'ai-je à craindre ici ? les murs de ce Palais
Ne m'entretiennent plus que d'hymen & de paix.
Un mot de vôtre bouche a sçû calmer l'orage,
Et je viens en ces lieux joüir de vôtre ouvrage.

GRACCHUS.

Madame, je rougis d'avoir sans vôtre aveu
Pour sauver ma patrie éteint un si grand feu.
J'allois voir en ce jour Rome en cendres réduite.

CORNELIE.

Je ne puis qu'admirer cette sage conduite,
Qui vous fait prévenir un orage éclatant :
Mais le peuple, Gracchus, en sera-t-il content ?

Sur le point d'être heureux, & tout plein de vous-même,
Ne l'oublirez-vous point ce peuple qui vous aime ?
Verra-t'il sans gémir vôtre felicité,
Et sera-t-il au moins compris dans le Traité?

GRACCHUS.

Je me dois tout entier à la cause publique,
Madame ; à ce seul soin il faut que je m'applique,
Et Rome & mon amour en seroient satisfaits.
J'obtiendrai Licinie, elle obtiendra la paix.
Mais si le peuple enfin au gré de son caprice
Rejette cette paix, & veut que tout perisse ;
Il faut qu'à sa fureur je m'oppose aujourd'hui,
Et je dois le forcer d'être heureux malgré lui.

CORNELIE.

Le forcer d'être heureux, quel nouvel esclavage !
Quoi ! déja du Senat vous parlez le langage,
Tribun. Eh ! depuis quand tout ce peuple à vos yeux
N'est-il qu'un frenetique, & qu'un capricieux ?
Ah ! si vous le peignez d'une couleur si noire,
Du grand Tiberius que devient la memoire ?
Ce qu'il fit pour le peuple est donc un attentat.
Son zele n'aspiroit qu'à renverser l'Etat.
Il suivoit en aveugle une foule insolente.
Ah ! cruel, respectez son ombre encor sanglante.

GRACCHUS.

A ce frere si cher je ne fais point ce tort.
Mais plus je me rappelle & sa vie & sa mort,
Plus de ce peuple ingrat je connois l'injustice.
Madame permettez que je m'en garantisse.
Mon frere ne perit que pour son interêt.
Et ce peuple en fuyant prononça son arrêt
Autant que le Senat il lui devint contraire.

CORNELIE.

Et c'eſt où je t'attens. L'as-tu vangé ce frere ?
Ce Senat, que tu vas proteger aujourd'hui,
Tout fumant de ſon ſang t'eſt il plus cher que lui ?
Tu te fais de ſa mort une affreuſe peinture.
Eh ! ne le vois-tu pas privé de ſepulture,
Triſte jouët du Tibre errant au gré des flots,
Attendre de toi ſeul un éternel repos ;
Voudras-tu lui porter l'atteinte la plus vive ?
Te verra-t-il enfin ſourd à ſa voix plaintive,
Oubliant par quels bras il a perdu le jour,
Ecouter ſeulement la voix de ton amour ?
Lâche, ſui donc l'amour & renonce à la gloire,
Du ſang des Scipions va fletrir la memoire.
Ne te l'ai je donné, ce ſang ſi glorieux,
Que pour en voir l'éclat diſparoître à mes yeux ?
Dieux ! de qui je reçûs & l'un & l'autre frere,
N'étoit-ce pas aſſés que d'être une fois mere ?
Ha ! je m'applaudiſſois d'avoir porté deux fils,
Qui ſeroient quelque jour l'appui de leur pays.
Le prémier, je l'avouë, a rempli mon attente ;
A ſuivre ſon devoir ſon ame fut conſtante.
Le dernier juſqu'ici l'a ſuivi pas à pas.
Mais enfin juſqu'au bout il ne l'imite pas.
A peine eſt-il entré dans ſa noble carriere,
Que loin de la remplir, il regarde en arriere.
Aux ordres du Senat cet eſclave obeït.
L'un eſt mort pour le peuple, & l'autre le trahit.
Par quel ſenſible endroit faut-il que tu m'attaques ?
Me feras-tu rougir d'être mere des Gracques ?
Tu ſçais qu'à ce ſeul nom je bornai tous mes vœux.
Voudrois-tu, mon cher fils, me les rendre honteux ;
M'aurois tu condamnée à cette ignominie ?

GRACCHUS.

O devoir ! ô tendreſſe ! ô gloire ! ô Licinie !

CORNELIE.

Tu balances encor, fils indigne de moi?
Va, c'eſt trop ſoutenir le trouble où je te voi.
J'ai fait ce que j'ai pû contre un amour funeſte.
Peut-être tes remords acheveront le reſte.

ACTE SECOND,

SCENE SIXIEME.

GRACCHUS *ſeul.*

QUel reproche, grands Dieux, m'attire mon amour!
Ah! puis-je encor ſouffrir la lumiere du jour?
Eſt-ce ainſi que je ſuis les traces de mon frere?
Je prens, ſans y penſer un chemin tout contraire.
Ma mere par pitié m'en fait appercevoir.
Une femme m'apprend à ſuivre mon devoir.
C'en eſt fait, de mon cœur il faut que je te chaſſe,
Lâche amour, ma vertu redemande ſa place;
Elle parle, il ſuffit, je n'entens plus ta voix,
Et je briſe tes fers pour rentrer ſous ſes loix.
Fuyons... Ciel! Licinie auſſi tôt me rappelle.
Elle eſt digne de moi; mais ſuis-je digne d'elle?
Non, ſi de ma vertu l'amour étoit vainqueur,
Elle auroit à rougir de regner dans mon cœur.
Je lui dois un Amant au deſſus du vulgaire.
Soupirer pour la fille, & combattre le pere,
Etre Amant & Tribun, l'effort eſt plus qu'humain,
Mais un pareil effort eſt digne d'un Romain.
Rendons malgré l'amour, dont mon ame eſt remplie,
Un Romain à ſa gloire, un fils à Cornelie.

A peine je le puis mais enfin je le doi.
D'un peuple qui m'attend allons calmer l'effroi,
N'en déliberons plus, mon devoir le demande.
Sortons d'ici.

ACTE SECOND,

SCENE SEPTIEME.

GRACCHUS, MAXIME.

MAXIME.

Seigneur, Opimius vous mande.

GRACCHUS.

Depuis quand un Consul mande-t-il un Tribun ?
Ce droit entre nous deux pour le moins est commun.
Mais allez, prés de lui j'aurai soin de me rendre.
Je veux bien l'écouter, Maxime ; il peut m'attendre.

Fin du second Acte,



ACTE TROISIEME,

SCENE PREMIERE.

OPIMIUS, GRACCHUS, DRUSUS, Suite.

OPIMIUS.

QU'on se retire ; & vous, Tribuns, prenez vos places.
Instruite dés long temps à braver les disgraces,
Rome a vû jusqu'ici d'un visage assûré
Tout l'Univers entier contre elle conjuré.
Pour la prémiere fois elle commence à craindre.
Elle emprunte aujourd'hui ma bouche pour se plaindre.
Tout doit suivre ses loix ; mais tout n'est pas soumis,
Il lui reste à dompter de nouveaux ennemis :
Ne les cherchons pas loin, ils sont dans ses murailles,
Et ses propres enfans déchirent ses entrailles.
Vous le voyez, Tribuns, ce peuple audacieux,
Qui nous tient assiegez dans ces augustes lieux.
Il ose jusqu'à nous porter son insolence.
Rien n'arrête le cours de cette violence ;
Et, loin de le fraper d'une juste terreur,
Vous êtes les prémiers à flater sa fureur.
Mais quel fruit attend-il d'un projet si funeste ?
La bonté du Senat est tout ce qui lui reste.
Il daigne en sa faveur vous l'offrir par ma voix,

C'est à vous d'obeir à ses suprêmes loix.

GRACCHUS.

Seigneur, quelque respect que le Senat impose,
Il nous faut mettre Rome avant toute autre chose.
Elle nous fait des loix qu'on ne doit point trahir,
Et dés qu'elle a parlé, c'est à nous d'obeïr.
J'écoute le Senat, tant qu'il en est l'Oracle.
Mais à sa liberté dés qu'il veut mettre obstacle,
Je ne reconnois plus ses ordres absolus.
Je suis Romain, Tribun, & ne sçai rien de plus.
Romain, je n'ai des yeux que pour la Republique;
Tribun, au bien du peuple il faut que je m'applique.
Si contre vous, Seigneur, il ose conspirer,
Que n'avez-vous point fait, pour le desesperer?
Vous-même vous l'avez forcé d'être rebelle.
Qu'on lui rende justice, il deviendra fidelle.
Le Senat a ses drois, mais le peuple a les siens.
Croit-on impunément usurper tous ses biens?
Car enfin de nos maux c'est la source fatale.
A-t-on executé le testament d'Attale?
Ses Etats, ses thresors étoient communs à tous.
Cependant vous voyez qu'ils ne sont que pour vous.
Eh! de quoi sert que Rome étende ses frontieres;
Les lions & les ours au moins ont leurs tanieres;
Tandis que des Romains par tout si reverez
N'ont pas même chès eux des foyers assûrez.
Pourquoi les appeller les Maîtres de la terre?
Il est vrai qu'ils le sont par le droit de la guerre;
Mais leur triste valeur n'enrichit que les Grands,
Et parmi leurs égaux ils trouvent leurs Tyrans.
Seigneur, voilà de Rome une fidelle image.
Peut-être que Drusus en dira davantage.

DRUSUS.

Seigneur, j'aime le peuple, & l'ai toûjours fait voir.
Je suis Tribun : ce nom me prescrit mon devoir,
Rien ne peut me porter à trahir ma patrie.
Ma gloire jusque là ne sera pas fletrie.
Mais quand je reflechis sur le peril commun,
Je suis bien plus Romain que je ne suis Tribun.
Il s'agit aujourd'hui de sauver Rome entiere.
Je vois de ses enfans la troupe meurtriere,
Lever déja le bras pour lui percer le sein.
Comment autoriser ce barbare dessein ?
Je n'en ai que trop fait, la suite en est funeste.
Un juste repentir est tout ce qui m'en reste.
Plus le mal est flaté, plus il est dangereux,
Et le peuple se perd à force d'être heureux.
Demande-t-il un bien ? à peine il le possede,
Qu'il faut qu'au même instant un autre lui succede.
De desirs en desirs il court en furieux,
Rien ne remplit son cœur, & tout frape ses yeux,
Seigneur, voilà du peuple une fidelle image,
Et Gracchus, s'il l'osoit, en diroit davantage.

GRACCHUS.

Si je l'osois, ô Ciel ! & depuis quand Tribun,
Si pourtant ce grand nom encor nous est commun,
Depuis quand pensez-vous que Gracchus sçache feindre ?
A cette lâcheté qui pourroit me contraindre ?
Ah ! rougissez plûtôt de vos déguisemens,
Qui vous font démentir vos prémiers sentimens.

DRUSUS.

Je ne déguise point, c'est un art que j'ignore,
J'ai protegé le peuple, & le ferois encore,
Si sa fureur enfin n'alloit jusqu'à l'excés.
Mais je crains pour mon zele un funeste succés,
Rome a payé trop cher celui de vôtre frere,
Vous en voyez le fruit.

GRACCHUS.

Arrêtez, temeraire.
Gardez vous d'attaquer un nom si glorieux,
Et qui malgré l'envie est monté jusqu'aux cieux.
Mais, Seigneur, c'est à vous qu'il faut que je m'adresse;
Et puisqu'à nous trahir un Tribun s'intéresse,
Je défendrai moi seul l'honneur du Tribunat.
Contre lui, contre vous, contre tout le Senat.

OPIMIUS.

Suivez, suivez plûtôt l'exemple qu'on vous donne.
Mais sçachez à quel prix le Senat vous pardonne.
De nos malheurs communs Fulvius est l'auteur ?
Il a trempé ses mains dans le sang d'un Licteur.
Faut-il qu'un sacrilege impunément l'immole ?
A l'aspect du Senat, dans le saint Capitole,
Nous l'avons vû tomber presqu'aux pieds des autels,
Pendant un sacrifice offert aux Immortels ;
Et tandis qu'il tenoit entre ses mains sanglantes
Des agneaux égorgez les entrailles fumantes.
Nous avons à vanger les hommes & les Dieux,
Et nous perdrons plûtôt tous les seditieux :
Mais puisque Fulvius a formé la tempête,
Tribuns, pour la calmer il suffit de sa tête.

GRACCHUS.

Il suffit de sa tête, ô Ciel ! que dites vous ?
Quoi ! je pourrois livrer Fulvius à vos coups !
O Rome, qui jadis brillas de tant de gloire,
Es-tu la même encor ; Non, je ne le puis croire.
Il ne te reste rien de ton éclat passé,
Sous les loix d'un Senat, où tout est renversé.
Un Licteur méprisable autant que témeraire
Exige pour victime un homme Consulaire ;
Et tandis qu'un Tribun lâchement égorgé
N'a pas même un tombeau, bien loin d'être vangé,
Au sang le plus abject il faut rendre justice,
Et du sang le plus pur lui faire un sacrifice.

Je perirai moi même avant d'y conſentir.
Mais enfin de ces lieux il eſt temps de ſortir.
Et j'y trouve à la paix un obſtacle invincible.

OPIMIUS

Allez donc avancer vôtre perte infaillible.
Je ne vous retiens plus, Druſus; mais ſongez bien.
Que pour ſauver le peuple il n'eſt que ce moyen.
Hâtez vous de le mettre à couvert de la foudre.
C'eſt ce qu'entre vous deux je vous laiſſe reſoudre.

ACTE TROISIEME.

SCENE SECONDE

GRACCHUS, DRUSUS.

GRACCHUS.

LE Conſul ſe retire, allez, ſuivez ſes pas.
C'eſt là vôtre chemin, ne vous contraignez pas.
Pour moi, je vai trouver le peuple qui m'appelle,
Et dans tout ſon éclat lui montrer vôtre zele.

DRUSUS.

Ceſſant de le flater je le ſers mieux que vous.

GRACCHUS.

Ce ſera donc à lui de juger entre nous.

DRUSUS.

Vous en ferez ſans doute un Juge favorable;
Mais il ſeroit pour moi, s'il étoit équitable.

GRACCHUS.

Il eſt vrai, vos bontez ſe ſignalent pour lui.
Il n'a plus rien à craindre, ayant un tel appui.

DRUSUS.

Le succés montrera qui sçait mieux le défendre.

GRACCHUS.

Pour vous le faire voir, je vai tout entreprendre.
Adieu. Vôtre intérêt vous demande en ces lieux.
On n'y peut trop payer vos soins officieux.
Un Tribun suppliant est un illustre esclave.
Cependant entre nous craignez le sort d'Octave.
Drusus se souviendra qu'en dépit du Senat
Il se vid déposé du sacré Tribunat.

DRUSUS.

Comme le sort pour tous a le même caprice,
Gracchus se souviendra qu'aprés cette injustice
Octave sçût venger la perte de son rang,
Et que Tiberius le paya de son sang.
Dans un pareil dessein même sort vous menace;
Ou cessez de le suivre, ou craignez sa disgrace.

GRACCHUS.

Un grand cœur ne craint rien, quand il fait ce qu'il doit;
La vertu me conduit, le succés, quel qu'il soit,
Me couvrira de gloire, & vous d'ignominie.

DRUSUS.

Le temps justifira... Mais je vois Licinie.
Je sçai que vous l'aimez: peut-être ce grand cœur
Perdra de sa constance aux yeux de son vainqueur.
Je vous laisse.

ACTE TROISIEME,

SCENE TROISIEME.

GRACCHUS, LICINIE.

LICINIE.

AH ! Seigneur, que venez-vous de faire ?
Vous avez rallumé le courroux de mon pere,
Et la mort dans le sein, si je viens en ce lieu,
Ce n'est que pour vous dire un éternel adieu.
Nous ne nous verrons plus. . . .

GRACCHUS.

O Ciel, quel coup de foudre !

LICINIE.

Malgré tout nôtre amour il faut nous y resoudre.

GRACCHUS.

Le pourrez-vous ?

LICINIE.

Helas ! si le Ciel en courroux
Me laissoit à moi-même en m'arrachant à vous,
Contrainte de cacher une si belle flamme,
Au moins je la pourrois renfermer dans mon ame :
Mais mon pere a parlé, ses droits sont absolus,
Je ne suis plus à vous, & je suis à Drusus.

GRACCHUS.

Vous êtes à Drusus, Dieux ! que viens je d'entendre
Sa perfidie enfin ne sçauroit me surprendre.
Avec mes ennemis il a pû se lier,
Puisqu'un prix tel que vous peut tout faire oublier,
Auprés de tant d'appas il n'est rien d'invincible.

Mais cependant Drusus fut toûjours insensible.
Il ne connut jamais le pouvoir de vos yeux.
Pourquoi m'envîroit-il un bien si précieux ?
Est-ce l'ambition qui me le rend contraire ?

LICINIE.

Non, Seigneur, c'est l'amour, & si j'en crois mon pere,
Déja depuis long temps son cœur . . .

GRACCHUS.

Ah ! c'est assés ;
Je suis perdu, Madame, & vous me trahissez.

LICINIE.

Moi vous trahir, ingrat ! vous osez me le dire ?
Et, lorsque peu s'en faut qu'à vos yeux je n'expire,
Vous m'accablez encor d'un soupçon si cruel ?

GRACCHUS.

Plût aux Dieux que mon cœur fût le seul criminel,
Et qu'enfin vos bontez pour moi sans artifice
Me fissent condamner ce soupçon d'injustice !
Mais vous-même tantôt vous m'avez trop fait voir,
Que je n'avois pour vous qu'un amour sans espoir.
J'ai lû sur vôtre front les remords de vôtre ame.
Drusus vous adoroit, vous le sçaviez, Madame.
Falloit-il m'attirer dans ce Palais fatal,
Pour y faire à mes yeux triompher mon Rival ?

LICINIE.

N'appellez point remords la frayeur la plus tendre.
Un Oracle . . . Ah ! Seigneur, je n'ose vous l'apprendre
[illegible] malheurs vous sçaviez la moitié,
[illegible] qu'un objet de pitié.

[illegible]US

[illegible] de conf-

Qu'elle éclate aujourd'hui par vôtre resistance ;
Et, si vous prenez part aux rigueurs de mon sort,
Rejettez un hymen qui me donne la mort.

LICINIE.

Moi ! par un tel refus je trahirois ma gloire ?
Et qui me laveroit d'une tache si noire ?
Non, cessez de m'offrir cet indigne secours.
Je me dois toute entiere à l'auteur de mes jours.
Mais vous, qui jusque là voulez que je m'oublie,
N'êtes vous pas soumis aux loix de Cornelie ?
A peine elle a parlé qu'on vous void obeït.
Dois je moins à mon pere, & puis-je le trahir?
Que dis-je? Vôtre cœur est bien plus à vous-même ;
Rome veut nôtre hymen, vous m'aimez, je vous aime.
Mais Cornelie est seule écoutée en ce jour,
Et le respect en vous est plus fort que l'amour.

GRACCHUS.

Puisqu'il vous faut ici faire un aveu sincere,
Autant que je le dois je respecte ma mere.
Elle a vaincu mon cœur ; mais ce cœur s'est rendu
Bien moins aux droits du sang qu'à ceux de la vertu,
Oui, mon propre devoir m'a parlé par sa bouche.
J'en adore l'arrêt, c'est là ce qui me touche.
Un frere massacré, Rome prête à perir.
Voilà par quelles voix elle a sçû m'attendrir.
Vous dirai-je encor plus ! couvert d'ignominie
Il falloit renoncer au cœur de Licinie.
Le devoir, la vertu sont vos soins les plus doux,
Et qui peut les trahir est indigne de vous.
Mon respect, dites-vous, surmonte ma tendresse,
Rendez plus de justice au beau feu qui me presse.
Non, mon cœur n'a jamais aimé plus tendrement:
Je deviens ennemi sans cesser d'être Amant ;
Et cet amour si cher, que j'immole à ma gloire,
Ne fait que relever l'éclat de ma victoire.

LICINIE.

Hé ! quelle gloire, ingrat, vous appelle aujourd'hui ?
D'un peuple mutiné vous devenez l'appui.
Vôtre devoir vous parle. Eſt-ce ainſi que l'on nomme
La fureur qui combat pour Rome contre Rome ?
Du moins ſi vous alliez ſur les bords Africains
Dans un ſang odieux tremper vos nobles mains,
Je vous préparerois moi-même une couronne.
Mais helas ! ma conſtance en ce point m'abandonne.
Quels ſont les ennemis que vous allez chercher ;
Faut-il qu'à vôtre bras on puiſſe reprocher,
Que les malheurs de Rome ont été ſon ouvrage,
Qu'il a tout inondé de ſang & de carnage,
D'une aveugle fureur porté le coup mortel,
Confondu l'innocent avec le criminel ?
Ha ! Seigneur, je fremis à vous dire le reſte.
De vôtre frere, helas ! craignez le ſort funeſte.
Et s'il vous faut perir, ne m'ôtez pas l'eſpoir
De vous voir rendre au moins le ſuprême devoir.

GRACCHUS.

Me laiſſe qui voudra privé de ſepulture.
La gloire qui m'attend n'en ſera pas moins pure.
Mon nom dans tous les cœurs ſe fera des tombeaux,
Madame, & la vertu n'en a point de plus beaux.

LICINIE.

Vous allez donc vous perdre, & mes cris & mes larmes
Pour fléchir vôtre cœur ſont de trop foibles armes.

GRACCHUS.

Vous avez prononcé l'arrêt de mon trépas,
Quelque injuſte qu'il ſoit, je n'en murmure pas.
Pour un infortuné la vie eſt un ſupplice,
Et puiſque je vous perds, tout veut que je périſſe.
Moi, je vivrois, Madame, & vivrois condamné

A voir l'hymen fatal qui vous eſt deſtiné !
Pourriez-vous m'impoſer de loi plus rigoureuſe!
Non, la vie à ce prix eſt pour moi trop affreuſe,
Et la plus prompte mort eſt mon dernier recours.
Ne plus vivre pour vous, c'eſt mourir tous les jours.
Allons, c'eſt trop tenir ma fureur ſuſpendue.
Periſſons, mais perdons un Rival qui me tue.
Aprés cette victime il faut tout immoler.
Que le Tibre groſſi du ſang qui va couler
Porte un affreux tribut aux Manes de mon frere.
Que rien n'échape enfin à ma juſte colere.
Tremblez pour le Senat, tremblez pour nos Tyrans.
Tremblez pour vos amis, tremblez pour vos parens.
Aux cœurs deſeſperez tout devient legitime,
Et vôtre pere enfin dans l'horreur qui m'anime...

LICINIE *à part.*

Ha cruel !.. juſtes Cieux ! vous me l'avez prédit.

à Gracchus.

De grace raſſûrez mon eſprit interdit.
Je ne condamne plus vôtre juſte vengeance.
Mais épargnez au moins l'auteur de ma naiſſance,
Et ne me forcez pas moi même à le trahir,
Voyant ſon meurtrier, ſans pouvoir le haïr.

GRACCHUS.

Où ſuis-je, ah Dieu !

LICINIE.

J'entens vôtre cœur qui ſoupire :
Si vous m'aimez encor, n'oſez-vous me le dire ?
Mes efforts contre vous ſeroient-ils ſuperflus ?
Vous évitez mes yeux, ah ! ne les craignez plus.
On vient vous ſecourir, & je vois Cornelie,

ACTE TROISIEME.

SCENE QUATRIEME.

CORNELIE, GRACCHUS, LICINIE, FULVIE.

LICINIE.

NOn, n'apprehendez pas que vôtre fils s'oublie.
Il n'est pour mon malheur que trop digne de vous,
Madame; & j'en attens les plus funestes coups.

CORNELIE.

Que sa douleur me plait! que j'aime à voir sa crainte,
Ses pleurs, cette pâleur sur son visage peinte!
Tout me dit à la fois que mon fils m'est rendu,
Et que je te retrouve, aprés t'avoir perdu.
Connois-tu bien, mon fils, le prix de ta victoire?
Des mêmes yeux que moi vois-tu quelle est ta gloire?
Aprés ce grand effort rien ne doit t'arrêter,
Et vainqueur de l'amour tu peux tout surmonter.

GRACCHUS.

Quelle victoire, ô Dieux! quelle gloire cruelle!
A peine je suffis à ma douleur mortelle.
Et quand je fuis l'amour, loin d'en être vainqueur,
J'en emporte le trait au milieu de mon cœur.
O trop heureux Rival!

CORNELIE.

N'en dis pas davantage.
Je sçai tout, & je viens affermir ton courage.

On te trahit, mon fils, on ose t'outrager.
Eh bien ! il ne s'agit que d'oser te vanger.
Fais ceder ton amour à ta juste colere,
Immole d'un seul coup le Rival & le pere.

GRACCHUS.

Qu'entens-je, justes Dieux ! Que me proposez-vous ?
Je sçai que mon Rival doit tomber sous mes coups.
Mais, s'il me faut verser le sang de Licinie,
Le devoir qui l'ordonne a trop de tyrannie.
Pour un pere si cher j'ai vû son desespoir,
Et sa tête à la main j'oserois la revoir ?
Ah ! perisse plûtôt l'auteur de ses allarmes.
La vangeance à ce prix pour moi n'a point de charmes,
Madame, & je renonce au grand nom de Romain,
Si pour le meriter il faut être inhumain.

CORNELIE.

Puisque tu ne sçaurois triompher de ta flamme,
Je ne veux pas, mon fils, tyranniser ton ame,
Epargne Opimius ; il ne peut m'échaper.
Au refus de ton bras mille autres vont fraper.
J'ai pris soin d'en choisir, dont je dois tout attendre.
Ils mettront, s'il le faut, tout le Senat en cendre.
Tu connois les Gaulois, c'est un peuple indompté,
Qui pour suprême bien compte la liberté
Tu sçais qu'à sa valeur il n'est rien d'impossible,
Le Senat n'eut jamais d'ennemi plus terrible.
Je les ai sçû dans Rome introduire avec soin,
Pour te prêter leurs bras dans un pressant besoin.
Il en est temps enfin, & ma vangeance est prête,
Allons les rassembler, viens te mettre à leurs tête.
De quoi servent ici les momens que tu perds,
Ils ne font que de Rome appesantir les fers.

GRACCHUS.

Oui, c'eſt trop differer : courons à la vengeance.
La liberté de Rome emporte la balance,
Et comme ſes Tyrans il eſt temps d'éclater.

ACTE TROISIEME.

SCENE CINQUIEME.

CORNELIE, GRACCHUS, MAXIME, FULVIE, Soldats.

MAXIME.

PAr l'ordre du Senat je viens vous arrêter,
Seigneur.

GRACCHUS.

Quoi le Senat a tant de perfidie ?
Hé bien ! ſi vous l'oſez, traitres prenez ma vie.

Voulant ſe d fendre.

MAXIME *le déſarmant.*

Seigneur....

GRACCHUS.

Ah ! juſte Ciel !

CORNELIE.

O deſtin rigoureux !
Ferez-vous à jamais d'illuſtres malheureux ?
Mon fils...

GRACCHUS.

Adieu Madame, allez vanger mon frere.
Mais de grace épargnez Licinie & ſon pere.

ACTE TROISIEME,

SCENE SIXIEME.

CORNELIE, FULVIE.

CORNELIE.

AH ! perisse plûtôt cet ennemi cruel,
Qui nous ose à tous deux porter un coup mortel !
Quoi ! je l'épargnerois, quand sa fureur m'accable ?
J'aurois de la pitié pour un impitoyable ?
Non cherchons le, Fulvie, & de sa trahison,
En me rendant mon fils, qu'il me fasse raison;
Ou de sang & d'horreur Rome entiere remplie
Lui fera voir enfin ce que peut Cornelie.

Fin du troisieme Acte.





ACTE QUATRIE'ME,

SCENE PREMIERE.

DRUSUS, ALBIN.

DRUSUS.

OUi, tu me vois, Albin, toûjours plus malheureux.
En vain un doux espoir semble flater mes vœux,
En vain sur mon Rival j'obtiens la préference,
Si j'en triomphe, Albin, ce n'est qu'en apparence.
De l'objet que j'adore il possede le cœur.
Du fond de sa prison il me brave en vainqueur,
Et lorsque je le livre au Senat qui l'opprime,
Licinie avec soin le vange de mon crime.

ALBIN.

Seigneur, vous l'arrachez à l'amour de Gracchus.
Elle doit être à vous. Que voulez-vous de plus ?

DRUSUS.

Je sçai qu'elle obéït aux ordres de son pere.
Mais un si triste hymen a-t-il dequoi me plaire ?
Je la vois en victime entrainée à l'autel.
Est-ce ainsi qu'on se jure un amour éternel ?
Faut-il, si je l'obtiens, que sa douleur m'accuse
D'arracher un aveu que son cœur me refuse ?
Hé ! que sçai-je après tout, si je dois l'obtenir ?
Que sçai-je, si l'ingrate est seule à m'en punir ?
Albin, d'Opimius j'entrevois l'artifice.
Avant qu'avec sa fille un nœud sacré m'unisse,
Il veut que du Senat j'assure les destins.
Je ne puis être heureux qu'en domptant les mutins.

Mais qui me répondra de sa reconnoissance,
Si Rome par mes soins tombe sous sa puissance ?
Cependant mon amour est prêt de tout tenter.
Il faut perdre Gracchus, quoiqu'il puisse en couter.
S'il étoit mon vainqueur, Opimius lui-même
A mon Rival heureux livreroit ce que j'aime.
Sur le point de sa chûte il se voit aujourd'hui.
Un gendre aimé du peuple est un puissant appui.
N'en déliberons plus, que mon Rival perisse.
Son bonheur est pour moi le plus affreux supplice.
Si je perds Licinie, au moins faisons lui voir
Tout ce que peut l'amour reduit au desespoir.

ALBIN.

Moderez vos transports; Opimius s'avance.

ACTE QUATRIEME,

SCENE SECONDE.

OPIMIUS, DRURSUS, MAXIME, ALBIN.

OPIMIUS.

QUe tardez-vous, Tribun, à remplir ma vangeance ?
Allez, sans perdre tems, assembler vos amis,
Et presser le secours que vous m'avez promis.
Je suis prêt à mon tour de tenir ma promesse.

DRUSUS.

Oüi, Seigneur, vous verrez mon zele & ma tendresse.
Mes amis sont à vous; & mes vœux sont bornez
A meriter le prix que vous me destinez.

OPIMIUS.

Allez donc, & songez qu'une même victoire
Nous doit combler tous deux de bonheur & de gloire.

ACTE QUATRIEME

SCENE TROISIE'ME.

OPIMIUS, MAXIME.

OPIMIUS.

DE divers mouvemens je me sens agité,
Maxime. Le Tribun en vain est arrêté ;
En vain de son destin je me suis rendu maître.
Peut-être en un moment je cesserai de l'être.
Au seul bruit de ses fers le peuple furieux
Par de nouveaux efforts nous presse dans ces lieux.
Le rang, où je pretens, depend d'un seul caprice.
Si j'en vois la hauteur, j'en vois le précipice.
Et je puis devenir en ce jour si fameux
Le plus grand des mortels, ou le plus malheureux.

MAXIME.

Tout vous flate, Seigneur, rejettez ces allarmes.
Drusus à ses amis fera prendre les armes,
Et c'est pour meriter l'honneur de vôtre choix,
Qu'il veut mettre aujourd'hui les Romains sous vos loix.
Le suprême bonheur où vôtre main l'éleve,
L'hymen.....

OPIMIUS.

Hé! penses-tu que cet hymen s'acheve ?

MAXIME.

Quoi! Seigneur, Licinie ose-t-elle trahir...

OPIMIUS.

Non, ma fille à mes loix est prête d'obéïr.
Le respect, qu'elle doit aux droits de la nature,
De l'amour dans son cœur étouffe le murmure.
Mais je compte pour rien & promesses & sermens.
La seule ambition regle mes sentimens.
J'ai promis à Drusus de l'accepter pour gendre

Flaté

Flaté d'un tel espoir il va tout entreprendre.
Et c'est l'unique but où j'avois aspiré.
Cependant mon esprit n'est pas tranquille encore,
Gracchus me hait, Maxime, & le peuple l'adore.
Ce n'est qu'en triomphant d'un si grand ennemi.
Que dans le premier rang je puis être affermi.
Le Senat veut sa mort, je brûle d'y souscrire.
Mais je la crains bien plus que je ne la desire.
Et l'orage éclatant, que j'attire sur moi,
Tient mes coups suspendus, & me glace d'effroi.
Si je me vange enfin, je suis perdu Maxime.
Tu le vois.

MAXIME.

Vôtre effroi, Seigneur, est legitime.
Et, si Gracchus perit, je ne vous répend pas
Que le peuple sur vous ne vange son trépas.
Ah ! si pour ce Tribun surmontant vôtre haine,
Vous l'attachiez à vous d'une éternelle chaine.

OPIMIUS.

Non, n'attens point d'hymen, cesse de m'en parler.
Cependant pour le perdre il faut dissimuler.
A l'aspect de sa mort son inflexible mere
Aux desirs du Senat enfin peut satisfaire,
Sacrifier le peuple au salut de son fils,
Et nous mettre à couvert de tous nos ennemis :
Mais, si la voix du sang ne peut rien sur son ame,
De Gracchus à son tour je veux flater la flâme,
Et lui promettre tout pour ne lui rien tenir.
Quand il en sera tems, je sçaurai le punir
A l'espoir d'un hymen s'il se laisse surprendre,
Il trahira le peuple ardent à le défendre ;
Et ce peuple indigné d'un pareil changement
Le livrera lui-même à mon ressentiment.
De l'hymen prétendu, qui le rend infidéle,
Drusus déja dans Rome a semé la nouvelle.
C'est par sa chûte enfin que je dois m'élever.
Mais voici Cornelie, il est tems d'achever.

ACTE QUATRIEME.

SCENE QUATRIEME.

CORNELIE, OPIMIUS, FULVIE, MAXIME.

CORNELIE.

Cornelie en ces lieux est-elle prisonniere ?

OPIMIUS.

Non, vous avez ici liberté toute entiere.
Le Senat y consent, & son respect pour vous...

CORNELIE.

Laissons là des respects, dont je vous quitte tous.
Le Senat à mon fils fait-il la même grace ?

OPIMIUS.

Vôtre fils contre nous arme la populace :
Et dans ce grand peril du succès incertains,
Nous l'avons arreté comme Chef des mutins.

CORNELIE.

Arrêter d'un Tribun la personne sacrée !
Ah ! je ne vois que trop que sa perte est jurée.
En vain vous me cachez vos projets odieux.
Tout ce qu'ils ont d'horreur se presente à mes yeux.
Je n'attens du Senat, dont la fureur m'accable,
Que les sanglans effets de sa haine implacable ;
Et quand je me rappelle un affreux souvenir,
Le passé m'aprend trop à craindre l'avenir.

OPIMIUS.

Les arrêts du Senat dictez par la justice
Mettent les innocens à couvert du supplice.

CORNELIE.

Quel crime avoit donc fait Tiberius mon fils !

OPIMIUS.

Le ſort qu'il éprouva peut vous l'avoir appris,
Madame ; il uſurpoit la puiſſance ſupréme,
Et ſon audace alloit juſques au diadème.

CORNELIE.

Toûjours la calomnie a noirci la vertu.
On veut que pour regner mon fils ait combattu.
La liberté de Rome étoit ſon ſeul ouvrage ;
Mais, quand il faut le perdre, on l'appelle eſclavage.
Avez-vous oublié qu'il eſt ſorti d'un ſang,
Qui s'éleve au-deſſus du plus ſuperbe rang,
Que du throne autrefois mon ame peu charmée
Refuſa hautement celui de Ptolomée ?
Et mon fils eût aimé la honte d'être Roi ?
Auroit-il donc reçû cet exemple de moi ?
Dites, dites plûtôt, que l'ardeur de ſon zele
A vanger ſon païs le rendit trop fidéle ;
Et que s'il balança la puiſſance des Grands,
Ce fut pour arracher le peuple à ſes Tyrans.
Pour le même deſſein ſon frere a pris les armes,
C'eſt là tout ce qui fait vos mortelles allarmes.
Sans lui vôtre pouvoir ſeroit mieux affermi,
Et protecteur du peuple, il eſt vôtre ennemi.

OPIMIUS.

Non, ce n'eſt pas ainſi que le Senat le nomme.
Quel qu'il ſoit à vos yeux, c'eſt l'ennemi de Rome.
On ne peut la ſauver qu'il n'en coute du ſang.
Et puiſque vôtre fils aſpire au premier rang,
Madame, vous voyez quel ſang il faut répandre.

CORNELIE.

Juſtes Dieux ! le Senat oſeroit l'entreprendre !
Vous pourriez condamner un Tribun à la mort !
Par quel titre êtes-vous arbitre de ſon ſort ?
Mais je pretens en vain l'arracher au ſupplice,
Si dans ſes interêts il n'a que la juſtice.
Dès long-tems parmi vous elle ne regne plus :
Et le crime tout ſeul a des droits abſolus.

Mais sçachez qu'immolant & l'un & l'autre frere,
Le Senat n'a rien fait, s'il épargne la mere.
J'avoüerai pour mes fils ceux d'entre les Romains,
Qui pour briser nos fers me prêteront leurs mains.
Oüi, Rome, tes enfans doivent être les nôtres.
Si l'on m'en ôte deux, tu peux m'en donner d'autres.
Mais si tu dois flechir sous une injuste loi,
Du moins ta liberté ne mourra qu'avec moi.

OPIMIUS.

Ainsi pour vous vanger vous voulez, inhumaine,
Du peuple contre nous éterniser la haine.
Hé bien ! nous préviendrons de si coupables soins :
Mais si Gracchus perit, vous ne pourrez au moins
Condamner du Senat la rigueur équitable,
Puisqu'il doit un exemple aux mutins redoutable.

CORNELIE.

Il peut tout attenter sous un Chef tel que toi,
Barbare, cependant tremble, fremis d'effroi.
Mon fils t'a fait Consul, & c'est là tout son crime.
Lui-même il t'a donné ce pouvoir qui l'opprime :
Mais sçache que les Dieux en nous faisant monter
Se reservent le droit de nous précipiter.
S'ils laissent quelque tems regner la tyrannie,
Ils se lassent enfin de la voir impunie.
Tôt ou tard de leurs mains la foudre doit partir.
Ils suspendent leurs coups pour les appesantir :
Et l'on doit adorer leurs loix impenetrables,
Quand les plus innocens sont les plus miserables.
Tu te flattes sans doute, & bien loin de trembler,
Tu méprises ces Dieux trop lents à t'acabler.
Détrompe toi, le coup est déja sur ta tête,
Rien ne peut détourner l'éclat de la tempête.
Tu l'entens, & le peuple en assiegeant ces lieux
Se charge de remplir la vengeance des Dieux,
Mon fils succombera sous le poids de ta haine.
Mais dans sa chûte enfin je m'attens qu'il t'entraine.
La foi n'est pas éteinte encor dans tous les cœurs :

Et s'il a des Bourreaux, il aura des vengeurs.

OPIMIUS.

Je ne puis trop punir dans ma juste colere
La revolte du fils & l'orgüeil de la mere.
Cependant je veux bien suspendre mon courroux.
Oüi, les jours de Gracchus vont dépendre de vous.
Mais il faut que le peuple au Senat obéïsse,
Si vous voulez sauver vôtre fils du supplice.
Je mets entre vos mains; & sa vie & sa mort.
Je vai vous l'envoyer, ordonnez de son sort.

ACTE QUATRIEME,

SCENE CINQUIEME.

CONELIE, FULVIE,

CORNELIE.

QU'ai-je entendu, grands Dieux ! mon fils perdra la vie.
La rage du Senat n'est donc pas assouvie.
C'est peu d'avoir versé la moitié de mon sang,
De tout ce qui m'en reste il épuise mon flanc.

FULVIE.

Madame, un peu trop tôt vôtre douleur éclate.
Vous avez vers le peuple envoyé Philocrate,
Fulvius, les Romains, & sur tout vos Gaulois,
Pour défendre Gracchus periront mille fois.

CORNELIE.

Il est vrai, de mon fils tout prendra la défense,
S'il meurt, je ne crains pas qu'il meure sans vangeance.
Mais, quand pour le vanger je fais ce que je dois,
En est il moins perdu pour le peuple & pour moi ?
Du Senat jusqu'ici j'ai bravé la colere.
Fulvie, un seul moment souffre que je sois mere ;

De mes vives douleurs tes yeux ſeuls ſont témoins ;
Mais pour les bien cacher je ne les ſens pas moins.
Mais plûtôt mes ſoupirs, que je force au ſilence,
N'en ont pour m'accabler que plus de violence.
Sortez donc mes ſoupirs, ſortez en liberté,
Ne me reſervez pas à quelque indignité.
Achevez vôtre cours ; & toi ma juſte haine,
Fais qu'aux yeux de mon fils je ſois toute Romaine :
A mes cruels malheurs meſure tes efforts.
Il vient. Pour l'éprouver cachons lui mes tranſports.

ACTE QUATRIEME,

SCENE SIXIEME.

CORNELIE, GRACCHUS, FULVIE.

GRACCHUS.

Quel favorable ſort contre toute apparence,
Quand j'attens le trépas, me rend vôtre préſence,
Madame, à mes Tyrans dois-je un ſi grand bonheur ?
Ont-ils pû juſque là démentir leur fureur ?

CORNELIE.

Ils font bien plus encor, le Senat te pardonne.
Et je viens t'annoncer la grace qu'il te donne.
Oüi, mon fils, c'eſt à moi que ce ſoin eſt commis :
Mais tu ne peux calmer nos communs ennemis,
Qu'en leur ſacrifiant & le peuple & ton frere.
C'eſt à toi de choiſir, c'eſt à moi de me taire.

GRACCHUS.

Ai-je bien entendu ! Ciel que me dites-vous !

Quoi ! j'irois à ce prix desarmer leur courroux ?
Madame, je verrois d'un œil d'indifference
Ce peuple dans les fers, ce frere sans vengeance ;
Vous même de quel œil verriez-vous désormais
Un fi's qui souscriroit à cette indigne paix ?

CORNELIE.

Je ne pourrois le voir sans fremir de son crime,
S'il s'agissoit ici de toute autre victime.
Mais enfin je suis mere, & prête à voir ta mort,
Ma gloire a beau parler, le sang est le plus fort.

GRACCHUS.

Vous m'en dites assez pour me faire comprendre,
Dans ce choix important quel parti je dois prendre,
Je vois quelle foiblesse a surpris vôtre cœur.
La seule voix du sang vous parle en ma faveur.
Mais, si je sacrifie & le peuple & mon frere,
Chacun me verra-t-il avec des yeux de mere ?
Non, ma gloire aujourd'hui m'impose une autre loi ;
C'est ma mort qu'elle ordonne.

CORNELIE.

O fils digne de moi !
Vien, reste glorieux d'une immortelle race,
Pour la derniere fois que ta mere t'embrasse.
Je respire à la fin, j'en rends graces aux Dieux.
Mon fi's se montre tel qu'il doit être à mes yeux.
Je t'avoüerai, Gracchus, que je tremblois pour Rome,
De voir dans unRomain les foiblesses d'un homme.
Dans un si grand peril il faut un grand effort,
Pour soutenir si bien l'approche de la mort.
Ah ! si de ton trépas l'épouvantable image
Avoit un seul moment étonné ton courage ;
Si contre cet écüeil ta gloire eût échoué,
Cornelie aussi-tôt t'auroit désavoué,
Mais, puisque rien ne peut ébranler ta constance,
Cours à la mort, & moi je vole à ta vengeance.

ACTE QUATRIEME,

SCENE SEPTIEME.

GRACCHUS *seul.*

EN vain, tristes momens, qui terminez mon sort,
Dans toute son horreur vous me montrez la mort.
Je remporte sur elle une entiere victoire.
Je me couvre en mourant d'une immortelle gloire.
Implacable Senat, je brave tes fureurs.
Je triomphe de toi, je puis vivre, & je meurs.
Toi, qui vois mon trépas, chere ombre de mon frere,
Le soin de ta vengeance est remis à ma mere.
Elle sçût nous former pour un même destin;
Il faut, puisque ton sang m'en trace le chemin,
Que sur un même autel par un prompt sacrifice
Ta moitié la plus chere à toi se réünisse.
Je vai remplir mon sort....Mais que vois je, grands Dieux!
C'est Licinie en pleurs, qui se montre à mes yeux.
O Rome! ô Cornelie! ô Manes de mon frere!
Ciel! toute ma constance ici m'est necessaire.

ACTE QUATRIEME.

SCENE HUITIEME.

GRACCHUS, LICINIE.

GRACCHUS.

VEnez-vous en ces lieux m'annoncer le trépas,
Madame, ou m'exposer à de nouveaux combats?

D'un malheureux Amant que prétendent vos larmes ?

LICINIE.

Mes larmes contre vous seront de foibles armes.
Je ne le vois que trop, vous en serez vainqueur.
Cornelie a pris soin d'endurcir vôtre cœur ;
Et puisqu'en ce peril elle vous abandonne,
Ni la mort, ni l'amour, n'ont rien qui vous étonne.
Oüi, je perdrai ces pleurs dont vous vous offensez.
Mais vous voyant perir puis-je en repandre assez ?
Puis je trop vivement sentir l'horreur extrême
De ne pouvoir, ingrat, vous sauver de vous-même?
En vain je vous dirois que mon pere consent
A sauver tout le peuple en nous réünissant,
Qu'enfin à nôtre amour son cœur n'est plus contraire.
Mon hymen autrefois avoit droit de vous plaire.
Mais c'est perdre le tems en discours superflus,
Que vous offrir un bien qui ne vous touche plus.

GRACCHUS.

Madame, à mon amour rendez plus de justice.
Vous ne me dites rien, dont mon cœur ne gemisse,
Je perds en vous perdant le plus cher de mes biens.
Je ressens tout ensemble & vos maux & les miens.
L'hymen que vous m'offrez me montre assez de charmes,
Pour n'avoir pas besoin du secours de vos larmes.
Le don de vôtre foi feroit tout mon bonheur :
Mais il me couvriroit d'un mortel deshonneur.
Car enfin voulez-vous que le Senat publie,
Que le trepas étonne un fils de Cornelie,
Que j'accepte la paix, mais que ma lâcheté
M'arrache malgré moi cet indigne traité ?
Cette paix qu'on demande est un bien où j'aspire,
Qu'on ouvre ma prison, & je vai y souscrire.
Oui, Madame, & l'on peut s'en reposer sur moi.
Je n'imposerai point de rigoureuse loi.
Je ne demande pas que le Senat me craigne,
Je prétens seulement que la justice y regne,

Que le peuple opprimé rentre enfin dans ses droits,
Et qu'il soit aujourd'hui tel qu'il fut autrefois.
LICINIE.
Vous m'aimez ; à ces mots puis-je le reconnoître ?
Vous êtes prisonnier, & vous parlez en Maître.
C'est tout ce que l'amour obtient de vôtre cœur.
Que feriez vous de plus si vous étiez vainqueur ?
Hélas ! je vous fais bien un plus grand sacrifice,
Quand je viens dérober vôtre tête au supplice.
Mais pourquoi me former un affreux avenir ?
J'éprouve assez de maux pour n'en point prévenir.
GRACCHUS.
Quoi ! Madame ..
LICINIE.
Il suffit, vous êtes inflexible.
Et vôtre cœur pour moi n'a point d'endroit sensible,
Mes malheurs, mon amour, rien ne peut vous toucher.
Mais non, il n'est plus tems de vous le reprocher.
Quel que soit vôtre sort, je n'en aurai point d'autre,
Et vous verrez mon sang couler avant le vôtre.
GRACCHUS.
Ciel !
LICINIE.
Tu fremis, cruel ! & tu me fais mourir.
Quoi ! je te fais trembler, & ne puis t'attendrir !
Dieux ! il voit sans horreur la mort qu'il me prépare.
La vertu de sa mere en a fait un barbare.
Hé bien ! cruel, poursui, acheve, qu'attens-tu ?
Par un crime éclatant couronne ta vertu.
Ne me refuse pas un trépas favorable.
GRACCHUS.
Helas !
LICINIE.
Quoi ! la pitié te rend inexorable.
Si tu n'as point de fer pour servir ta fureur,
Attens encor un peu, je mourrai de douleur.

GRACCHUS.

Ah Dieux! dans quel état ma constance est reduite?
Il vuat mieux de ses pleurs me sauver par la fuite.

ACTE QUATRIEME,

SCENE NEUVIE'ME.

LICINIE *seule.*

IL me quitte. Ah cruel ! rien n'arrête tes pas :
Entre la mort & moi tu ne balances pas.
Il me fuit pour courir à sa perte certaine.
Que vai-je devenir ? Dieux ! qui voyez ma peine,
Helas ! par quel chemin sortir de tant de maux ?
Croyant les voir finir, j'en trouve de nouveaux.
Mon pere, mon Amant, enfin tout m'assassine :
L'Oracle me confond, & plus je l'examine,
Plus je doute quel sang doit être répandu.
Peut-être jusqu'ici l'ai-je mal entendu.
Mon malheur doit partir d'une main qui m'est chere.
Amour, est-ce l'Amant, nature, est-ce le Pere,
Qui doit fraper mon cœur de ce coup inhumain ?
L'Oracle m'en menace, & me cachant la main,
Me la laisse entrevoir, mais sans qu'il me la nomme ;
Et l'un & l'autre sang est précieux à Rome.
Cependant Gracchus touche à son dernier moment,
Gracchus prêt à perir m'occupe uniquement.
Mon pere vient. O vous qui voyez mes allarmes,
Dieux, faites que son cœur soit sensible à mes larmes ?

ACTE QUATRIEME,

SCENE DIXIEME.

OPIMIUS, LICINIE.

OPIMIUS.

EH bien ! Gracchus enfin veut-il vivre ou mourir ?

LICINIE.

Seigneur, par tous mes pleurs je n'ai pû l'attendrir,
Il veut perir ; sa mort sur vous sera vangée.
Hélas, dans quelle horreur me verrois-je plongée !
Epargnez vôtre sang en épargnant le sien.
Rendez Gracchus au peuple, & je ne crains plus rien.

OPIMIUS.

Hé bien ! puisqu'il le faut, je suis prêt à le rendre,
Mais tel que je le veux, & tel qu'on doit l'attendre,
Et je vois bien qu'il faut, pour changer nos destins,
Faire voler sa tête au milieu des mutins.

LICINIE.

Ah ! Seigneur, songez-vous à quel excès de rage
Se portera le peuple après un tel outrage ?
Vous voyez ce qu'il ose en son pressant danger.
Que n'osera-t-il pas enfin pour le vanger ?

OPIMIUS.

Et si Gracchus échape à ce peril extrême,
Que n'osera-t-il pas pour se vanger lui même ?
Tu pleures ! est-ce là ce que j'attens de toi ?
Mon sang, mon propre sang, s'arme aussi contre moi.
Si d'un heureux succès ta demande est suivie.
Tu me donnes la mort en lui sauvant la vie.

Le soin de le vanger te seroit il commis ?
Les Dieux jusqu'à ce point me sont-ils ennemis ?
Toi même de Gracchus secondant sa colere
Conduiras-tu sa main jusqu'au cœur de ton pere ?

LICINIE *à part.*

Je fremis..... Non, les Dieux l'ordonneroient en vain.
Le coup est trop cruel pour partir de sa main.

ACTE QUATRIEME,

SCENE ONZIEME.

OPIMIUS, LICINIE, MAXIME, SABINE.

MAXIME.

Tout est perdu, Seigneur, fuyez sans plus attendre.
Vos Soldats plus long-tems ne sçauroient vous défendre :
Et le peuple bientôt maître de ce Palais
Vous reduira peut-être à n'en sortir jamais.

OPIMIUS.

Qu'entens je ! ah justes Dieux, quel peril m'environne !
Hé bien ! il faut perir, puisque le Ciel l'ordonne ;
Mais donnons aux vainqueurs le destin des vaincus,
Et commençons d'abord par immoler Gracchus.

LICINIE.

Commencez donc, Seigneur, par m'immoler moi-même,
Hâtez vous de le perdre, en perdant ce qu'il aime.

OPIMIUS.

O Ciel !

LICINIE.

Par ces genoux que je tiens embrassez,
Qu'il vive, ou que je meure.

OPIMIUS.

Ah que vous me pressez!

LICINIE.

Quoi faut-il qu'à vos pieds vôtre fille gemisse,
Sans pouvoir obtenir ni grace, ni supplice?

OPIMIUS.

Laissez moi.

MAXIME.

Ha! Seigneur, vous devez l'écouter.
Sur les jours de Gracchus vous allez attenter.
Quel temps choisissez-vous? il faut en prendre un autre,
Et que sa tête ici réponde de la vôtre.

OPIMIUS.

Hé bien! Maxime, allons faire un dernier effort,
Et revenons vainqueurs pour lui donner la mort.

Fin du quatrième Acte.





ACTE CINQUIE'ME,

SCENE PREMIERE.

LICINIE, SABINE.

LICINIE.

QUe deviens-je, Sabine, en ce peril extréme ?
Sur le bord du tombeau je vois tout ce que j'aime.
J'entens de toutes parts d'épouvantables cris.
Les vainqueurs, les vaincus, tout confond mes esprits.
Du plus affreux projet Rome entiere occupée,
Ne porte point de coups dont je ne sois frappée :
Et pour comble de maux, quoiqu'ordonne le sort,
Ou mon pere succombe, ou mon Amant est mort.
O toi ! cruel auteur de l'effroi qui me glace,
Ciel, ne m'exauce pas, quelques vœux que je fasse !

SABINE.

D'un esprit plus tranquille attendez vos destins.
Si l'auteur de vos jours triomphe des mutins,
Les Dieux par une route aux mortels inconnuë
Peuvent rendre le calme à vôtre ame éperduë ;
Et si dans vôtre Amant il trouve son vainqueur,
Il doit calmer sa haine, ou l'Oracle est menteur.

LICINIE.

Il doit calmer sa haine ! acheve donc le reste,
Et ne me cache pas l'endroit le plus funeste.
Si l'Oracle dit vrai, Gracchus doit l'immoler.
C'est lui qui répandra ce sang qui doit couler.

SABINE.

Pourquoi l'accusez-vous ?

LICINIE.

Pour accomplir l'Oracle,
Je le sçai bien, Sabine, il faut plus d'un miracle;
Et je ne comprens pas par quel étrange sort
On peut calmer mon pere, & lui donner la mort.
Non, rien ne me rassûre, & tout me desespere;
Je crains pour mon Amant, je tremble pour mon pere;
Cependant je vai perdre en ce jour malheureux.
Mon pere, ou mon Amant, & peut-être tous deux.
Ha! plûtôt, justes Dieux, prenez moi pour victime,
Et donnez moi la mort pour m'épargner un crime:
Qu'un heureux châtiment m'affranchisse en ce jour
Du remords de trahir la nature, ou l'amour.
Epuisez donc sur moi toute vôtre colere.
Je puis vous tenir lieu de l'Amant & du pere;
Et puisqu'à l'un des deux vous devez le trepas,
Vos coups en me frapant ne le manqueront pas.
Mais qu'est-ce que je vois? Gracchus....

ACTE CINQUIEME,

SCENE SECONDE.

GRACCHUS, LICINIE, PHILOCRATE, SABINE.

GRACCHUS.

JE viens, Madame,
Offrir mes premiers soins à l'objet de ma flamme.
Il s'agit de pourvoir à vôtre sûreté.

C'est le fruit le plus doux qui suit ma liberté.
Je commande en ces lieux, vous n'y devez rien craindre.
En vain mon triste cœur a sujet de se plaindre;
Je sens en vous voyant expirer mon courroux,
Et je dois me vanger d'un autre que de vous.

LICINIE.

Quoi! mon pere... Ha! Seigneur, que prétendez-vous faire?

GRACCHUS.

Non, je respecte encor les jours de vôtre pere,
C'est contre mon Rival que j'arme tous mes coups.
Vous ne le verrez point devenir vôtre époux.
Non, Madame, & bientôt à vous-même renduë....

LICINIE.

Ha Seigneur! rassûrez une fille éperduë.
Helas! où courez vous?

GRACCHUS.

Me vanger, ou perir.

LICINIE.

De grace, par mes pleurs laissez vous attendrir,
Gracchus, &, s'il se peut, demeurez.

GRACCHUS.

Quoi! Madame...

LICINIE.

Je frissonne d'horreur à vous ouvrir mon ame.
Mais enfin vôtre main, si vous ne vous rendez,
Versera plus de sang que vous n'en demandez.
Les Dieux....

GRACCHUS.

Hé bien!

LICINIE.

Mon pere..

GRACCHUS.

Achevez.

LICINIE.

Je m'égare.
Mais c'est trop lui cacher cet Oracle barbare.
Seigneur, sur nos destins j'ai consulté les Dieux.

On doit répandre un sang à Rome précieux,
Et le coup doit partir d'une main qui m'est chere,
Vous reverrai-je helas ! teint du sang de mon pere ?

GRACCHUS.

Moi, Madame ! ha ! plûtôt je verserai le mien.
Croyez en cet Oracle, & ne craignez plus rien.

LICINIE.

Je sçai quel est pour moi l'amour qui vous anime :
Mais un destin fatal souvent nous porte au crime.

GRACCHUS.

Non, malgré leur pouvoir, dont ils sont si jaloux,
Les Dieux ne nous font pas coupables malgré nous.
Mais, Madame, il est tems enfin que je vous laisse.
J'ai besoin de courage, & non pas de foiblesse.
Rendons ce que je dois au peuple qui m'attend.

LICINIE.

Je tremble, je crains tout de ce peuple inconstant.
Ha ! Seigneur.

GRACCHUS.

Vous pleurez ? O sort rempli de charmes!
C'est peu de tout mon sang pour une de vos larmes.
Par le plus noble effort je cours les meriter.
Vôtre pere vivra, je puis en attester
Ces Dieux, ces mêmes Dieux, qui vous glacent de crainte.
Non, jamais de son sang ma main ne sera teinte,
Ma foi vous en répond.

LICINIE.

Allez donc, & songez,
Qu'entre mon pere & vous mes vœux sont partagez.

ACTE CINQUIEME,

SCENE TROISIE'ME.

LICINIE, SABINE.

SABINE.

RAssûrez vous, Madame, & commencez de croire,
Que l'amour sur la haine obtiendra la victoire.
Oüi, vous pouvez des Dieux défier le courroux :
L'Amour qui vous protege est le plus grand de tous.
Après ce que je vois, j'en attens un miracle,
Il se sert de Gracchus pour démentir l'Oracle.
Et vôtre pere enfin conservé par ses soins
Permettra que vos cœurs à jamais soient réjoints.

LICINIE.

Ha ! pourquoi me flater contre toute apparence ?
Un noir pressentiment détruit mon esperance.
Non, en vain j'attens tout de l'amour de Gracchus.
Si j'en crois mes frayeurs, je ne le verrai plus ;
Il va perir. Tu vois quel desespoir l'anime.
D'un amour malheureux il sera la victime.
Rien ne peut l'arracher aux rigueurs de son sort.
Et qui cherche à mourir trouve bientôt la mort.
Pour l'auteur de mes jours il a vû mes allarmes.
Au prix de tout son sang il veut tarir mes larmes.
Il m'aime, & cependant quel fruit de son amour ?
Moi-méme je conspire à lui ravir le jour.
Oüi, c'est moi qui le livre à son malheur extrême,
Et pour sauver mon pere il se perdra lui-même.
Mais Maxime revient. Que vois je dans ses yeux ?
Juste Ciel ! je fremis.

ACTE CINQUIEME,

SCENE QUATRIEME.

LICINIE, MAXIME, SABINE.

MAXIME.

Sauvez vous de ces lieux,
Madame, & du vainqueur prevenez la furie.
Il pourroit jusqu'à vous porter sa barbarie.
Le Senat est vaincu ; Gracchus par ses Gaulois
A mis tous les Romains sous ses superbes loix.
Ne perdons point de tems.

LICINIE.

Qu'est devenu mon pere ?
Vous ne m'en parlez point.

MAXIME.

Que ne puis je le taire ?
Mais, puisqu'il faut parler, vôtre pere n'est plus.

LICINIE.

Il est mort !

MAXIME.

Il est mort de la main de Gracchus.

LICINIE.

Quoi ! Gracchus..... Ses sermens n'étoient donc qu'artifice ?
Se peut il que l'ingrat jusque là me trahisse ?

MAXIME.

Je n'en ai que trop vû, non je ne puis douter
Du funeste projet qu'il vient d'executer.
O Ciel ! dans quelle horreur Rome est ensevelie !
Le peuple furieux conduit par Cornelie,
Vangeur de son Tribun, & vainqueur du Senat,
Destinoit à sa rage un dernier attentat.
Vôtre pere entouré d'une troupe barbare

Regarde ſans frayeur la mort qu'on lui prépare.
Et dans ſon deſeſpoir mettant tout ſon ſecours,
Il ſonge à vendre cher ſa défaite & ſes jours.
Gracchus vient. O Romains ! a-t-il dit, qu'on s'arrête,
D'un mortel ennemi je demande la tête,
Et d'un coup ſi fameux l'honneur n'eſt dû qu'à moi.
A peine a-t il parlé qu'on reſpecte ſa foi ;
On lui fait jour, il vole à cet objet funeſte,
La foule qui le ſuit me dérobe le reſte,
Et ne me permet pas, pour comble à mon ennui,
De joindre vôtre pere, & mourir avec lui.
Mais je perdrai le jour pour vous marquer mon zele,
Et c'eſt l'unique ſoin qui près de vous m'appelle.

LICINIE.

Hé bien ! Dieux ennemis, êtes-vous ſatisfaits ?
Ce jour vient d'éclairer le plus noir des forfaits.
Mon pere ne vit plus, une main inhumaine....
Mais cependant Gracchus devoit calmer ſa haine.
Falloit il m'envier dans un mal ſi preſſant
Juſques à la douceur de le croire innocent ?
Vangez, vangez au moins l'auteur de ma naiſſance ;
Et ſon ſang & mes pleurs vous demandent vengeance.
Ciel ! tu vois de quel coup on vient de me fraper.
Peux-tu ſouffrir ce crime, à moins que d'y tremper ?
Eclate, il en eſt tems : tonne, c'eſt trop attendre.
Mais pourquoi lui remettre un ſoin que je dois prendre ;
Allons, Maxime, allons, & vangeons en ce jour
Par ce coups redoublez & le ſang & l'amour.
Ouvrons nous un chemin juſqu'au cœur du perfide.
Je ne puis aſſez tôt punir ſon parricide,
Mais ſi le Ciel l'arrache à de ſi juſtes coups,
Que par un nouveau crime il arme ſon courroux,
Qu'il verſe tout le ſang d'une triſte famille,
Que ſur le corps du pere il égorge la fille.

Mais qu'est-ce que je vois? mon pere dans ces lieux;
Juste Ciel! dois-je en croire au rapoort de mes yeux?

ACTE CINQUIÈME,

SCENE CINQUIEME.

OPIMIUS, LICINIE, MAXIME, SABINE.

OPIMIUS.

MA fille, il n'est plus tems de repandre des larmes,
Et mon heureux retour doit calmer tes allarmes.

MAXIME.

Dieux puissans!

LICINIE

O mon pere! est ce vous que je voi?
Quel favorable sort a pû vous rendre à moi?
Le sujet de mes pleurs étoit trop legitime.
Helas! j'avois appris votre mort de Maxime.
De quel étonnement mon esprit est frapé?
Et comment à Gracchus êtes-vous échapé?

OPIMIUS.

Ha! ma fille, sans lui tu n'aurois plus de pere.
Et tu ne dois mes jours qu'à cette main si chere.

LICINIE.

O Ciel!

OPIMIUS.

J'ai vû Gracchus s'avancer contre moi.
Mes amis dispersez en ont fremi d'effroi.
Je l'attens animé d'une fureur extrême.
Et je leve le bras pour le perdre lui même.
Arrêtez, m'a-t il dit, & suspendez vos coups:
Ne versez pas un sang qui va couler pour vous.
Il dit, & m'animant d'une voix noble & fiere,

Entre le peuple & moi son corps sert de barriere.
C'en est fait. Je me rens, ma fille, & ce vainqueur,
Ainsi que du Senat, triomphe de mon cœur.
Je ne m'oppose plus au penchant de ton ame.
Non, tu ne peux brûler d'une plus belle flamme.
D'un si parfait Amant j'approuve tous les vœux.
Je ne l'attens ici que pour le rendre heureux.
Et je veux à jamais qu'un nœud sacré vous lie.
N'en doutez point ...

SABINE.

Seigneur, j'apperçois Cornelie.

ACTE CINQUIEME,

SCENE SIXIEME.

CORNELIE, OPIMIUS, LICINIE, MAXIME, SABINE, FULVIE.

CORNELIE.

Hé bien! Opimius, êtes-vous satisfait?
Haïssez-vous mon fils après ce qu'il a fait?

OPIMIUS.

Moi, le haïr, Madame! hé le puis-je sans crime?
Je l'ai connu trop tard ce fils si magnanime,
Et j'atteste les Dieux qu'un hymen...

CORNELIE.

Arrêtez.
Vous outragez ces Dieux, quand vous les attestez,
Si ce que vous jurez n'est en vôtre puissance.
Vous me parlez d'hymen parlez moi de vangeance.
Du premier de mes fils vous sçavez les destins,
Il faut pour l'appaiser punir ses assassins.
Le peuple par mes soins est sorti d'esclavage,
Le reste vous regarde, achevez mon ouvrage.
Vangez Tiberius, c'est à quoi je m'attens.

OPIMIUS.

Oubliez un malheur.

CORNELIE.

Qui moi que je l'oublie !
Consul, connoissez mieux le cœur de Cornelie.
Je punirois Gracchus, s'il l'oublioit jamais.
S'il n'en coute du sang, point d'hymen, point de paix.

OPIMIUS.

Ce fils digne de vous pourra flechir vôtre ame,
Pour le bien des Romains, je l'espere, Madame.

CORNELIE.

Ce fils, à qui l'amour a pû faire la loi,
Me laisse trop douter s'il est digne de moi.
Il prefere, l'ingrat, vôtre fille à sa mere.
Il oublie à la fois ses amis & son frere.
Il vient de vous sauver par une trahison,
Et je l'attens ici pour en tirer raison :
Car je ne doute pas que sa lâche tendresse
Bientôt ne le ramene aux pieds de sa Maîtresse.
Il verra ce que c'est. . . . Mais qu'il tarde à venir ;
Loin de vous, loin de moi qui peut le retenir ?
Quel trouble me saisit ? Ciel ! quel funeste augure ?
Dans le fonds de mon cœur je ne sçai quoi murmure
Il vous a secouru, le peuple en a fremi,
Et qui sauve un Tyran, est Tyran à demi.
Ha que je crains pour lui quelque revers étrange !
Je tremble que le Ciel malgré moi ne me vange,
Et qu'il ne soit puni par de trop justes coups,
D'avoir osé se mettre entre les Dieux & vous.

OPIMIUS.

Esperez mieux, Madame,& d'une ame adoucie....
On vient, & de son sort vous serez éclaircie.
Mais quel funeste objet !

ACTE

ACTE CINQUIEME,

SCENE SEPTIEME.

CORNELIE, GRACCHUS, OPIMIUS, LICINIE, MAXIME, PHILOCRATE, SABINE, FULVIE.

CORNELIE.

Dieux ! qu'eſt-ce que je voi ?
C'eſt mon fils expirant.

LICINIE.

Sabine, ſoutien moi.

CORNELIE.

Quoi ! mon fils je te perds ; mais quelle main perfide. . . .

GRACCHUS.

C'eſt la mienne. Aux Romains j'épargne un parricide.
J'ai deteſté le jour qu'ils vouloient me ravir.
Les cruels de mon ſang brûloient de s'aſſouvir.
Ma main a prévenu cette barbare envie.

à Opimius.

Pour vous avoir ſauvé, Seigneur, je perds la vie.
Le peuple, dont Druſus animoit la fureur,
A cru voir ſon Tyran dans ſon liberateur.
Entre mille ennemis j'ai choiſi ma victime.
Le ſang de mon Rival vient d'expier ſon crime.
Son trepas des Romains redoubloit le courroux.
Ils alloient le vanger ; j'ai prévenu leurs coups.
Les Gaulois juſqu'ici m'ont ouvert un paſſage,
Et c'eſt pour m'épargner un plus cruel outrage.
Je connois les Romains. . . Dieux ! ne me vangez pas.

Tout trahi que je suis, j'aime encor ces ingrats.
à Cornelie.
Ils sont assez punis. Je meurs. Adieu, ma mere.
Sans remords aux enfers je vais joindre mon frere.
à Licinie.
Madame, j'ai rempli les menaces des Dieux,
Vous le voyez ce sang à Rome précieux,
Et puisqu'avant ma mort j'ai sauvé vôtre pere,
La main qui l'a versé vous doit être bien chere.
Je ne meritois pas de vivre vôtre époux :
Mais je suis trop heureux enfin, je meurs pour vous.

LICINIE.

Il expire, ô douleur !

OPIMIUS.

O destin déplorable !

CORNELIE.

O mon fils ? ô Romains ! ô perte irréparable !

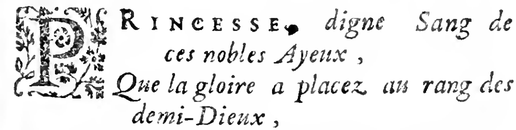
FIN.

TOMYRIS,

TRAGEDIE.

A

SON ALTESSE
SERENISSIME
MADAME
LA DUCHESSE
DU MAINE.



PRINCESSE, *digne Sang de ces nobles Ayeux,*
Que la gloire a placez au rang des demi-Dieux,
Reçoi l'humble tribut d'une Muse timide.
Du sort de mes pareils c'est Ton goût qui décide.
D'un accüeil favorable honore TOMYRIS:

Un ſeul de Tes regards en fera tout le prix.
Je n'ai pû lui choiſir de retraite plus ſûre,
Pour la mettre à couvert des traits de la cenſure.
Hé ! n'eſt-ce pas chez Toi qu'on voit de toutes parts,
Comme en un lieu d'azyle, accourir les beaux Arts ?
Fugitifs, effrayez des horreurs de la guerre,
Ils ſemblent ſe bannir du reſte de la terre ;
Et les neuf doctes Sœurs, par l'aveu d'Apollon,
Du beau ſejour de SCEAUX *font leur ſacré vallon.*
C'eſt là qu'avec plaiſir on Te voit ſur la Scene
Imiter tour à tour Talie & Melpomene.
Quelles graces alors, que d'attraits à la fois
Prête aux plus foibles Vers la douceur de Ta voix !
Mais puis-je m'arrêter (& ſans m'en faire un crime)
A ce qui n'eſt qu'un jeu de Ton eſprit ſublime,
Lorſqu'un ſi vaſte champ s'ouvre devant mes pas ?
Que ne puis-je y courir ! Que n'y verrois-je pas ?
Quels ſecrets à mes yeux dérobe la Nature,
Dont Tu n'oſes percer la nuit la plus obſcure ?
Quel abîme profond s'offre à l'eſprit humain,
Dont Tu ne Te ſois pas applani le chemin ?
Mais quels ſont les projets où ma Muſe s'égare ?

Quoi ! je vai dans les airs me perdre avec Icare ?
J'oserois te chanter ! Que j'en suis encor loin !
Non, ce n'est pas à moi qu'appartient un tel soin.
Heureuse, si je puis, pour le prix de mes veilles,
Occuper un moment Tes yeux & Tes oreilles !
Mais plus heureuse encor, (je n'ose m'en flater)
Si Tu cheris mes Vers jusqu'à les reciter !
Quel seroit mon destin ! Une gloire si belle
D'une nouvelle ardeur animeroit mon zele.
Tous mes Vers à ton Nom consacrez désormais
Seroient trop assûrez de ne vieillir jamais.

NOMS DES PERSONNAGES, OU *ACTEURS* ET *ACTRICES.*

TOMYRIS, Reine des Maſſagetes.

CYRUS, Roi de Perſe.

ARYANTE, Roi des Iſſedons.

MANDANE, Princeſſe des Medes.

ARTABASE, Ambaſſadeur de Cyrus.

ARIPITHE, Capitaine des Gardes de Tomyris.

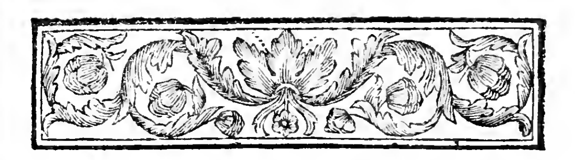
ORONTE, General des Iſſedons.

GELONIDE, Confidente de Tomyris.

CLEONE, Confidente de Mandane.

GARDES.

LA SCENE EST EN SCYTHIE dans la Tente de Tomyris.



TOMYRIS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TOMYRIS, ARIPITHE, GELONIDE.

TOMYRIS.

OUI, malgré les transports que ma douleur m'inspire,
Apprenons quelles loix Cyrus veut nous prescrire,
C'est son Ambassadeur qui demande à me voir.
Je veux bien l'écouter; allez le recevoir,
Aripithe, & qu'il soit introduit dans ma tente.

ACTE PREMIER,

SCENE SECONDE

TOMYRIS, GELONIDE.

GELONIDE.

DAigne le juste Ciel répondre à mon attente !
Puisse le fier Vainqueur nous accorder la paix!

TOMYRIS.

Ne me fais pas rougir par d'indignes souhaits.
Cyrus est mon Vainqueur. De ses sanglantes rives
L'Araze a vû partir mes troupes fugitives ;
Et de mes ennemis ce camp environné
Ne laisse aucun espoir au Scythe consterné.
Mais en vain je prévois ma perte inévitable ,
Le cœur de Tomyris est toûjours indomptable.

GELONIDE.

Ah ,Madame ! ce cœur , fut-il encor plus fier ,
Peut-il de vos Etats voir le ravage entier ?
Mais au moins partagez nos mortelles allarmes ;
Ecoutez nos soupirs , voyez avec nos larmes
Tant de sang, qui pour vous en ces lieux a coulé.

TOMYRIS.

Acheve , & parle moi de mon fils immolé.
Ranime mon courroux par ces honneurs funebres
Que je viens de lui rendre au milieu des tenebres.
Montre moi ce bucher , dont la noire vapeur
Elevoit jusqu'au ciel mes vœux & ma douleur
Ce tombeau , cette cendre, & cette urne funeste
De Spargapise , helas ! c'est tout ce qui me reste.
O mon fils !

GELONIDE.

Ah ! Madame , il n'y faut plus songer.

TOMYRIS.

Dis plûtôt que je dois perir , ou le vanger.

Cyrus nous fait trembler : mais qu'il tremble lui-même ;
Je tiens en mon pouvoir la Princesse qu'il aime ;
Et lorsqu'il se promet de triompher de moi,
Je me trouve en état de lui faire la loi.

GELONIDE.

Ah ! plûtôt de ces lieux qu'il parte avec Mandane,
Qu'il repasse l'Araxe & revoye Ecbatane.
Prevenez nôtre perte, & calmez son courroux.
Nous avons trop gemi sous le poids de ses coups.
Le seul nom de Cyrus est l'effroi de la terre :
Qu'il porte loin d'ici le flambeau de la guerre.

TOMYRIS.

Quels que soient les malheurs que tu me fais prévoir,
Je ne me répens pas d'avoir fait mon devoir.
Peut-être je me suis attiré cet orage :
Mais tu sçais que Cyrus me donnoit de l'ombrage.
A l'hymen de Mandane il élevoit ses vœux.
Cet hymen m'allarma. D'indissolubles nœuds
Unissoient contre moi Cyrus & Cyaxare.
Des Medes, tu le sçais, l'Araxe nous separe.
Que n'auroient-ils point fait soutenus des Persans,
Ces voisins qui sans eux n'étoient que trop puissans?
Toûjours la liberté fut chere aux Massagetes.
Non, pour porter des fers nos mains ne sont point faites :
Gelonide ; & je crus qu'il falloit prévenir
Un malheur que mes yeux lisoient dans l'avenir.
Tout me favorisoit. Frapé de jalousie
Cresus contre Cyrus armoit toute l'Asie.
Je prens ce temps heureux, j'assemble des vaisseaux ;
Spargapise est chargé de traverser les flots :
Il s'embarque, & suivi d'une nombreuse escorte,
Mouille devant Sinope, où l'Euxin le transporte.
Des douceurs du repos Cyaxare enyvré,
A ce revers du sort n'étoit point préparé.
Denué de Soldats, que peut-il entreprendre ?

Il songe à se sauver, ne pouvant se défendre.
Il fuit, il abandonne, agité de frayeur,
La Princesse sa fille au pouvoir du Vainqueur.
Ainsi de tant d'Etats l'orgüeilleuse Heritiere
Au milieu de sa Cour devint ma prisonniere ;
Et conduite en ces lieux par les soins de mon fils,
Le destin de l'Asie en mes mains fut remis.
Les armes à la main, Cyrus nous la demande ;
Mais il en fremira, s'il faut que je la rende.

GELONIDE.

Vous pourriez....

TOMYRIS.

Il suffit ; & bientôt tu vas voir
Ce que peut Tomyris réduite au desespoir.
La seule ambition n'est pas ce qui m'anime :
Cyrus m'ose outrager ; mais je tiens ma victime.
Je t'en atteste ici, Flambeau de l'Univers,
La mort, la seule mort pourra briser ses fers.

ACTE PREMIER,

SCENE TROISIEME.

TOMRYRIS, GELONIDE, ARIPITHE.

ARIPITHE.

MAdame, de Cyrus l'Ambassadeur s'avance.

TOMYRIS.

Qu'il entre.

ACTE PREMIER,

SCENE QUATRIEME.

TOMYRIS, GELONIDE, ARTABASE, Suite.

ARTABASE.

LE Vainqueur pressé par sa clemence,
Aux droits de sa victoire est prêt à renoncer,
Madame, c'est à vous enfin à prononcer
Du sort de vos Sujets l'arrê irrévocable.
Vous sçavez à quel point Cyrus est redoutable.
Cependant, quand son bras peut vous perdre à jamais,
Il en suspend les coups pour vous offrir la paix.
Rendez sans differer Mandane à Cyaxare.
Le crime est pardonné, pourvû qu'on le repare.

TOMYRIS.

Que parlez-vous de crime? Et de quel front, Seigneur,
Pouvez-vous me vanter les bontez d'un Vainqueur,
Qu'on a vû jusqu'ici de sang insatiable,
Par d'éclatans forfaits se rendre mémorable?
Quoi! ne peut-il souffrir Mandane entre nos mains?
Lui qui bravant les loix des Dieux & des humains,
Sur de pompeux debris vient d'élever son trône:
N'a-t-il pas mis aux fers Sardis & Babylone?
Et semant en tous lieux l'épouvante & l'horreur,
Jusqu'aux murs de Memphis étendu sa fureur?
Dans quel coin de l'Asie est-il encor des Princes,
Dont il n'ait par le fer ravagé les provinces?
Il traîne après son char vingt captifs couronnez.
Qui lui donne ce droit sur ces infortunez?

Cependant il se plaint, il accuse, il condamne;
C'est un crime, dit-il, que retenir Mandane:
Tandis qu'il foule aux pieds tant de Rois abbattus,
Et qu'il met ses fureurs au nombre des vertus.
Pour obtenir de moi la Princesse qu'il aime,
Aux trônes usurpez qu'il renonce lui-même;
Que par un noble exemple il ose m'exciter,
Et je verrai, Seigneur, si je dois l'imiter.

ARTABASE.

Je suis surpris, Madame, & je ne puis m'en taire.
Vous blâmez un Heros que l'Univers revere.
Cependant ses vertus, malgré vos soins jaloux,
Ont fait assez de bruit pour venir jusqu'à vous.
Mais il en faut ici rapeller la memoire,
Puisque l'on me réduit à défendre sa gloire.
Vous sçavez de Cyrus quels furent les Ayeux:
Il les voit remonter jusqu'au Maître des Dieux.
Il fit trembler les Rois, même avant que de naître.
L'Asie en fremissant le reconnut pour Maître,
Et pour nous annoncer sa future grandeur,
Le Dieu qui nous éclaire en perdit sa splendeur.
Je ne vous parle point des fureurs d'Astyage,
Qui pour trancher ses jours choisit la main d'Arpage.
Cyrus fut garenti de cette affreuse loi,
Et par le soin des Dieux il vécut, il fut Roi.
Ce Roi, dont la naissance avoit troublé le monde,
Se bornoit à regner dans une paix profonde;
Lorsque des Lydiens le Maître ambitieux
Se chargea d'accomplir les volontez des Dieux.
Cresus fut le premier à nous faire la guerre;
Son trône par Cyrus d'abord fut mis par terre;
Le fils de Nitocris partageant sa fureur,
Bientôt dans Babylone eut part à son malheur.
De ces deux Rois unis tel fut le sort funeste.
Ils tomberent; leur chûte entraîna tout le reste:
Et Cyrus signalant la douceur de ses loix,
Fit autant de Sujets, que l'Asie eut de Rois.
D'un sort commun à tous j'excepte Cyaxare.

Mais

Mais à quitter le sceptre enfin il se prépare.
De son pere Astyage il condamne l'erreur,
Et donne à ses Etats Cyrus pour successeur.
Charmé de ses exploits il voit sans jalousie
Qu'il merite lui seul l'Empire de l'Asie.
Il cede, il reconnoît que les Dieux tout-puissans
Le veulent transporter des Medes aux Persans:
Et content de regner encor dans sa famille,
Il destine à Cyrus & son thrône & sa fille.
Enfin avec les Dieux tout semble consentir.

TOMYRIS.

Et moi seule aujourd'hui je veux les démentir.
Cyrus aspire en vain au trône d'Ecbatane,
S'il ne doit y monter qu'en épousant Mandane.
Si je laissois unir deux Empires si grands,
Bientôt dans mes voisins je verrois mes Tyrans.
Je suis libre, & plûtôt que me voir asservie,
Je perdrai, s'il le faut, & le thrône & la vie.

ARTABASE.

Cyrus, de ses exploits prêt à borner le cours,
Vous laisse vôtre sceptre, & respecte vos jours.
Il vous offre la paix; acceptez la, Madame.
N'attirez plus sur vous & le fer & la flamme.
Pour avoir de mon Roi négligé les avis,
Il vous en a couté le sang de vôtre fils.

TOMYRIS.

Et contre ce cruel c'est là ce qui m'anime.

ARTABASE.

Des rigueurs du destin lui faites-vous un crime?
Vôtre fils n'est pas mort de la main de Cyrus.
Le voyant expiré, que pouvoit-il de plus?
Pour permettre à vos pleurs d'en arroser la cendre,
Dans un pompeux cercüeil il vient de vous le rendre.

TOMYRIS.

Vains honneurs! faux respects; Ah! je dois l'en punir,
Ma fureur plus long-tems ne peut se contenir;

Et Cyrus a pris soin de la rendre implacable.
En vain au monde entier son nom est redoutable;
En vain sous sa puissance il pense m'accabler;
S'il ne quitte ces lieux, c'est à lui de trembler.
Fier des sanglans effets de sa valeur cruelle,
Il me brave, il insulte à ma douleur mortelle.
Le barbare! il me rend mon fils dans un cercüeil.
Qu'il s'éloigne; ou bientôt, pour punir son orgüeil,
Dans le même cercüeil je lui rendrai Mandane.
S'il balance, elle est morte, & lui seul la condamne.

ARTABASE.

Dieux! qu'entens je? Ah! craignez le courroux de Cyrus.

TOMYRIS.

Portez lui ma réponse, & ne repliquez plus.

ACTE PREMIER,

SCENE CINQUIEME.

TOMYRIS, GELONIDE,

GELONIDE.

QU'avez-vous fait, Madame? O Ciel! quelles tempêtes
Cette horrible ménace assemble sur nos têtes!

TOMYRIS.

Hé! crois-tu que Cyrus, par un funeste effort,
De Mandane aujourd'hui veuille avancer la mort?
Non; pour sauver ses jours il mettra bas les armes,
Et bientôt son départ va calmer tes allarmes.

GELONIDE.

Laisser Mandane aux fers, ou lui ravir le jour;

Quel arrêt pour Cyrus ! quel ſort pour ſon amour !

TOMYRIS.

Tu le plains ! juſtes Dieux ! je ſuis bien plus à plaindre.

GELONIDE.

Il ne tiendroit qu'à vous de n'avoir rien à craindre.

TOMYRIS.

Helas !

GELONIDE.

Juſqu'aujourd'hui la fiere ambition
Fut de vôtre grand cœur l'unique paſſion ;
Et la perte d'un fils n'eſt pas irréparable.
Aryante vous reſte.

TOMYRIS.

Et c'eſt ce qui m'accable.
Le jeune Spargapiſe à mes ordres ſoumis ,
Ne me montra jamais qu'un Sujet dans un fils.
Aryante plus fier n'eſt pour moi qu'un rebelle ;
Son frere mort lui donne une fierté nouvelle.
En vain des Iſſedons je l'ai déclaré Roi ,
Il n'eſt pas ſatisfait , s'il ne regne ſur moi.

GELONIDE

C'eſt pour vous ſecourir qu'il eſt venu, Madame.

TOMYRIS.

Je perce mieux que toi les ſecrets de ſon ame.
Il a beau ſe cacher ; j'entrevois tous les jours
A quel prix il me prête un importun ſecours.
Il adore Mandane , il s'oppoſe à ma haine.

GELONIDE.

Je le vois : vous craignez qu'il ne la faſſe Reine ,
Et qu'un jour Cyaxare appuyant ſon deſſein ,
Ne vous faſſe tomber le ſceptre de la main.

TOMYRIS.

Non , d'un ſi vain projet je ne m'allarme guere.
Plût aux Dieux qu'à mon fils déſormais moins contraire
Mandane conſentît à le voir ſon époux !
J'aurois bien plus d'eſpoir , & bien moins de courroux,

Cyrus seroit trahi ; je serois trop vangée.
Mais enfin trop avant je me suis engagée ;
Il est tems que mon cœur se montre tout entier.
Gelonide, ce cœur qui te paroît si fier,
Quand il poursuit Cyrus, crois-tu qu'il le haïsse ?

GELONIDE.

Quoi ! Madame. . . .

TOMYRIS.

L'amour fait mon plus grand supplice.

GELONIDE.

Dieux ! que m'apprenez-vous ? Quoi, Cyrus auroit pû
Vous inspirer. . . .

TOMYRIS.

Helas ! tu sçais que je l'ai vû.
Pour l'aimer, Gelonide, en faut-il davantage ?
D'un seul de ses regards ma flamme fut l'ouvrage.
Tu te souviens du jour où ce fier Conquerant
Sur ces bords malheureux parut comme un torrent.
Il me fit demander un moment d'entrevûë.
J'y consentis ; mon ame en est encore émuë.
Mon cœur à ce Heros en esclave soumis,
N'osa plus le compter entre ses ennemis.
Il demanda Mandane : & tu peux bien comprendre,
Si je fus jamais moins en état de la rendre.
Tu sçais quel fut le fruit d'un si long entretien.
Cyrus demandoit trop, & je n'accordai rien.
La nuit nous separa : mais l'amour qui m'enflâme
Avoit gravé ses traits dans le fond de mon ame.
J'en perdis le repos ; que te dirai-je enfin ?
On offrit à Cyrus ma couronne & ma main.
De maximes d'Etat je couvris ma foiblesse,
Et mon ambition parla pour ma tendresse.
Quel en fut le succès ? Cyrus, l'ingrat Cyrus,
Pour prix de mes bontez m'accabla d'un refus.

GELONIDE.

Ah ! rappellez ici la fierté de vôtre ame.
Il faut punir Cyrus, mais par l'oubli, Madame.

TOMYRIS.

Hé puis-je l'oublier ? Crois tu que mon amour,
Comme il s'est allumé, s'éteigne dans un jour ?
Que tu le connois mal ! Mais connois-je moi-même,
Dans ce que j'entreprens, si je hais, ou si j'aime ?
Sçai-je bien si je dois aux transports de mon cœur
Donner le nom d'amour, ou le nom de fureur ?
Helas ! en éloignant Cyrus de ma Rivale,
J'exerce une vangeance à mon amour fatale.
Mon cœur en gemira. Je le sçai, je le voi.
Mais ma Rivale au moins gemira comme moi.
Ma peine partagée en sera moins affreuse.
Je ferai mon bonheur de la voir malheureuse.
Du depart de Cyrus voilà ce que j'attens.
Mais qu'il parte aujourd'hui : demain il n'est plus tems.
Ma fureur souffre trop à se voir suspenduë.
Qu'il se hâte, l'ingrat, ou Mandane est perduë.

GELONIDE.

Ah ! Madame, craignez que le Roi vôtre fils...
Vous sçavez qu'à vos loix son cœur est peu soumis.
Que ne fera-t-il point pour sauver ce qu'il aime ?

TOMYRIS.

S'il ose l'entreprendre, il est perdu lui-même.
Mais il vient, & je dois me contraindre à ses yeux.

ACTE PREMIER,

SCENE SIXIEME.

TOMYRIS, ARYANTE, ORONTE, GELONIDE.

ARYANTE.

Quelles sont les horreurs qu'on m'apprête en ces lieux,
Madame ? si j'en crois ce qu'on vient de me dire,
A me donner la mort vôtre vengeance aspire :
Car j'adore Mandane, & c'est vous dire assez
Qu'il faut d'un même fer que nos cœurs soient percez.

TOMYRIS.

Hé ! qui vous fait aimer ma mortelle ennemie ?
Dois-je étouffer ma haine au gré de vôtre envie ?
Et ne pourrai-je enfin vanger la mort d'un fils,
Qu'autant que par son frere il me sera permis ?
Pour vous avoir fait Roi, ne serai-je plus Reine ?
Prince, defaites-vous d'une fierté si vaine,
Songez que de ma main vôtre sceptre est un don :
Je veux regner ici ; regnez dans Issedon.

ARYANTE.

Ainsi donc, je ne dois qu'aux bontez d'une mere
Un sceptre qui me fut destiné par un pere,
Madame ? Ce depôt, que vous m'avez rendu,
Etoit donc vôtre bien, & ne m'étoit pas dû ?
Un fils plus fier que moi vous répondroit peut-être,
Que même dans ces lieux il peut parler en Maître,
Et qu'autrefois son pere ayant nommé deux Rois,
D'un frere qui n'est plus lui transmit tous les droits.

Non, regnez, j'y consens ; & chez les Massagetes
Jusqu'au dernier soupir soyez ce que vous êtes.
Mais ne me forcez pas par une injuste loi,
A cesser d'être fils, pour n'être plus que Roi ;
Et ne menacez plus les jours de ma Princesse,
Lorsqu'à la proteger tant d'amour m'interesse.

TOMYRIS.

Je devrois n'écouter que mon ressentiment :
Mais je pardonne au fils les fautes de l'Amant.
Sçachez que vous n'avez que graces à me rendre ;
Que j'ai plus fait pour vous que vous n'osiez prétendre :
Et que si le succès répond à mes desseins,
Mandane pour toûjours demeure entre vos mains.
Adieu ; mais désormais par plus d'obéïssance
Montrez ce que sur vous peut la reconnoissance.

ACTE PREMIER,

SCENE SEPTIEME.

ARYANTE, ORONTE.

ARYANTE.

ORonte, qu'en crois-tu ? Tu l'entens, tu le voïs.
Son orgüeil se dément pour la premiere fois,
Dois-je être en sûreté pour moi, pour ce que j'aime ?

ORONTE.

Je l'avoüerai, Seigneur, ma surprise est extrême,
Et je connoîtrois mal le cœur de Tomyris,
Si d'un tel changement je n'étois pas surpris.

ARYANTE.

Je le connois trop bien pour m'y laisser surprendre,
Je sçai de ses bontez ce que je dois attendre,

Non, ma ſuperbe mere a beau diſſimuler :
Plus elle me raſſûre, & plus je dois trembler.
N'ai-je pas vû cent fois ſon cœur de ſang avide,
Ne prendre en ſes projets que ſa fureur pour guide,
Et ſacrifiant tout à ſes moindres ſoupçons,
Tracer à ſes enfans de ſanglantes leçons ?
Je fremis des horreurs que mon eſprit raſſemble.
Mais ſi je dois trembler, qu'à ſon tour elle tremble.
Du ſang de Tomyris j'ai déja la fierté.
Si je vai quelque jour juſqu'à ſa cruauté,
Juſqu'à ſuivre ſes pas ſi jamais je m'égare,
Je ſerai digne fils d'une mere barbare.

ORONTE

Ne précipitez rien, Seigneur, & gardez vous
D'attirer ſur vous-même un funeſte courroux.

ARYANTE.

Ah ! qu'il tombe ſur moi ce courroux ſi terrible,
Sans fraper de mon cœur l'endroit le plus ſenſible.
Je ſçai que je devrois, aimant ſans être aimé,
A défendre Mandane être moins animé.
Je te dirai bien plus ; je vois que ſi j'éclate,
Pour mon heureux Rival je ſauverai l'ingrate.
Mais enfin je l'adore, & quel que ſoit mon ſort,
Je ne puis conſentir qu'on lui donne la mort :
Et ſi le coup partoit de la main de ma mere,
Plus loin que je ne veux j'étendrois ma colere ;
Mon cœur au deſeſpoir n'examineroit rien.
Mon pouvoir en ces lieux ne cede pas au ſien.
Ses Sujets, qu'un beau zele en ma faveur enflâme,
Ne vivent qu'à regret ſous les loix d'une femme.
Ils font ſonder mon cœur par de ſecrettes voix.
Si je les en avoüe, ils ſoutiendront mes droits.
D'ailleurs, mes Maſſagetes pleins d'une noble envie
Pour me rendre mon rang perdront cent fois la vie ;
Et Tomyris enfin, malgré tout ſon orgüeil,
En ſoulevant les flots peut trouver un écüeil.
Elle n'a pas beſoin que ma fureur s'irrite,
Et je ne ſens que trop... Mais que veut Aripithe ?

ACTE PREMIER,

SCENE HUITIEME.

Aryante, Oronte, Aripithe.

ARIPITE.

Ah ! Seigneur, accourez. Nos Scythes éperdus
N'osent plus souteni les efforts de Cyrus.

ARYANTE.

Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ?

ARIPITHE.

Cyrus est dans nos tentes.

ARYANTE.

Dans nos tentes, ô Ciel !

ARIPITHE.

Ses armes éclatantes
Au milieu des Persans le montrent à nos yeux ;
Mais ses terribles coups nous l'annencent bien mieux.

ARYANTE.

Vien, Oronte, sui moi, hâtons nous, le temps presse,
Allons à mon Rival disputer ma Princesse.

Fin du prmeier Acte.



ACTE SECOND,

SCENE PREMIERE.

ARYANTE, ORONTE.

ARYANTE.

NOn, ne condamne pas un ſi juſte courroux....
Mais en vain Tomyris a ſuſpendu mes coups :
Je ſçaurai de mon frere achever la vangeance,
Puiſque ſon meurtrier eſt en nôtre puiſſance.

ORONTE.

Contentez vous Seigneur, d'avoir mis dans les fers
Un Roi qui menaçoit d'y mettre l'Univers,
Et joüiſſez en paix du fruit d'une victoire,
Qui doit vous élever au comble de la gloire.

ARYANTE.

J'ai vaincu mon Rival ; mais s'il ne perd le jour,
J'ai tout fait pour ma gloire, & rien pour mon amour.
Tu connois ſa valeur : plus elle eſt éclatante,
Plus à ma ſûreté ſa mort eſt importante.
Oui, je dois l'immoler, puiſqu'enfin je le puis,
Et je le crains encor, tout Vainqueur que je ſuis.
Tu l'as vû comme moi. Quel courage intrepide !
Combien de jours tranchez par ſon fer homicide !
Tout tomboit ſous les coups qui partoient de ſa main,
Ils étoient au-deſſus de tout l'effort humain.
Je ne puis ſans frayeur m'en retracer l'image.
A travers mille horreurs ſe frayant un paſſage,
Terrible, & tout couvert de pouſſiere & de ſang,
Ce Guerrier furieux voloit de rang en rang.

Par tout devant ses pas marchoit la mort horrible ;
Les siens étoient vaincus, lui toûjours invincible ;
Et si mes Issedons ne l'avoient arrêté,
C'en étoit fait, Mandane étoit en liberté.
Dieux ! par combien d'exploits leur foi s'est signalée !
La valeur de Cyrus par le nombre accablée,
N'a pû le garentir du plus affreux revers.
Mais c'étoit peu pour moi de lui donner des fers,
J'en voulois à sa vie, Oronte ; & sans ma mere,
J'appaisois par sa mort les Manes de mon frere.
Tomyris l'a sauvé de mon premier transport,
Elle m'a défendu de lui donner la mort.
Quel est donc l'interêt qu'elle prend à sa vie ?
Croit-elle sa fureur foiblement assouvie,
Si l'ennemi cruel que sa haine poursuit,
Descend par un seul coup dans l'éternelle nuit ?
Veut-elle, pour repondre à l'horreur qui l'anime,
Au milieu des tourmens immolant sa victime,
Arroser de son sang le tombeau de son fils ?

ORONTE.

Non, elle est moins cruelle ; & s'il m'étoit permis,
Seigneur, de penetrer dans le cœur d'une Reine,
Peut-être j'y verrois plus d'amour que de haine.

ARYANTE.

Que dis-tu ? Quoi ! ma mere aimeroit mon Rival ?

ORONTE.

Oui, Seigneur.

ARYANTE.

Cet amour lui deviendra fatal.
Mais dois-je ajoûter foi. . . .

ORONTE.

Vous avez vû vous-même,
Et son empressement, & sa frayeur extrême ;
Quand le fer à la main prêt d'immoler Cyrus,
Vous n'aviez qu'à fraper pour ne le craindre plus.
Arrête, a-t-elle dit, garde toi de poursuivre ;
Ou toi-même avec lui tu vas cesser de vivre.
Seigneur, à son amour ce mot est échapé.

ARIANTE.

Hé ! moi j'ai pu l'entendre, & je n'ai pas frapé !
Ah ! j'ouvre enfin les yeux. Par un rapport sincere
On m'avoit informé des projets de ma mere :
Elle offroit, disoit-on, & son sceptre & le mien,
Pour s'unir à Cyrus d'un éternel lien.
Je rejettois ce bruit, Hé ! le moyen de croire
Qu'une Reine à ce point pût oublier sa gloire ?
Il faut donc que Cyrus par tout soit mon Rival.
Ah ! Ciel.... Des deux côtez l'attentat est égal.
Qu'il cherche à m'enlever mon sceptre, ou ma Princesse,
Ma main l'en punira;tout le veut, tout m'en presse.
Oui, de tous ses desseins j'arréterai le cours,
Dùt ma mere en fureur s'armer contre mes jours.

ORONTE.

Contre des jours plus chers craignez qu'elle ne s'arme.
Tremblez pour la Princesse.

ARYANTE.

Ah ! c'est ce qui m'allarme.
Si j'étois sans amour, je serois sans frayeur;
Et de mon ennemi prêt à percer le cœur,
Jusque dans sa prison j'irois malgré la Reine,
Eteindre dans son sang mon implacable haine.

ORONTE.

Cachez donc avec soin ce dangereux courroux.
Montrez à Tomyris à suspendre ses coups.
Sa main prête à fraper consultera la vôtre,
Et pour l'objet aimé vous craindrez l'un & l'autre.

ARYANTE.

Dieux ! il me faudra donc trembler à tous momens?
Mais je vois Tomyris : cachons nos sentimens.

ACTE SECOND,

SCENE SECONDE.

TOMYRIS, ARYANTE, ORONTE.

TOMYRIS.

Du destin de Cyrus qui vous a fait l'arbitre ?
De grace, expliquez vous. Dites moi par quel titre,
Au mépris de mon rang, de mon autorité,
Sur sa vie, à mes yeux, vous avez attenté ?

ARYANTE.

Hé ! sur quoi fondez-vous cette injuste colere ?
Cyrus nous a privez, vous d'un fils, moi d'un frere;
Et lorsqu'entre mes mains le Ciel remet son sort,
Il ne m'est pas permis de lui donner la mort ?
Spargapise erre encor sur le rivage sombre.
Cyrus sacrifié doit appaiser son ombre
Puisqu'un même intérêt nous en fait une loi,
Qu'importe qui l'immole, ou de vous, ou de moi ?

TOMYRIS.

Vous parlez d'immoler ! . . . O Ciel ! qu'osez-vous dire ?
Songez vous de Cyrus combien vaste est l'Empire?
Combien de Rois unis fondroient sur nos Etats ?
Combien de bras enfin vangeroient son trepas ?
Que dis je ? De Cyrus la redoutable armée
Par sa seule prison est assez animée ;
Et si quelques Persans ont peri par nos coups,
Il n'en reste que trop pour nous immoler tous.
Prêts de voir éclater de nouvelles tempêtes,
Gardons entre nos mains de quoi sauver nos têtes.

ARYANTE.

C'est à moi d'approuver vos ordres souverains.

Cependant, si j'osois dire ce que je crains....

TOMYRIS.

Parlez, je le permets; expliquez vôtre crainte.

ARYANTE.

Oui, puisqu'il m'est permis de parler sans contrainte,
Je crains que ce captif un jour par vôtre choix
Ne soit assez puissant pour m'imposer des loix.
Vous avez sur un fils des droits que je respecte:
Mais de mon ennemi la grandeur m'est suspecte;
Et si de vos secrets je suis bien informé,
Je ne puis sur ce point être assez allarmé.

TOMYRIS.

Vous êtes bien servi. Mais ceux qui me trahissent,
Pour lire ces secrets dont ils vous éclaircissent,
Jusqu'au fond de mon cœur ont-ils porté les yeux?
Cyrus, vous le sçavez, est un ambitieux.
Si l'hymen l'unissoit un jour avec Mandane,
Rien ne balanceroit la puissance Persane:
Et s'il faut qu'à mon tour je ne vous cache rien,
Pour rompre cet hymen j'ai proposé le mien.
Mais avez-vous pensé qu'une honteuse chaîne
Dût m'unir pour jamais à l'objet de ma haine?
J'ai voulu désunir Cyaxare & Cyrus,
Traverser leurs projets, les rompre, & rien de plus.

ARYANTE

Madame, pardonnez, si mon ame seduite....

TOMYRIS.

Je devrois vous punir d'éclairer ma conduite.
Mais en vain à mes loix vous êtes peu soumis?
Je ne puis m'oublier que vous êtes mon fils.
Oui, malgré vos froideurs, je sens que je vous aime
Et je veux vous forcer à le sentir vous-même.
Je ne vois qu'à regret que l'interêt du rang
Etouffe en vôtre cœur les tendresses du sang.
Mes desseins, quels qu'ils soient, vous donnent de l'ombrage.
Hé bien! il faut vous mettre au-dessus de l'orage.
Tant que vous me craindrez, vous ne m'aimerez pas,

Et les bienfaits suspects ne font que des ingrats.
Pour bannir les soupçons, dont vôtre ame est remplie,
Je veux qu'avec Mandane un nœud sacré vous lie.

ARYANTE.

Avec Mandane ! ô Ciel ! de quoi me flatez-vous ?

TOMYRIS.

Oui, je vous le promets, vous serez son époux.
Voyez quelle sera pour lors vôtre puissance !
Combien d'Etats soumis à vôtre obéïssance !

ARYANTE.

Croyez-vous que Mandane approuve.....

TOMYRIS.

Vaine erreur !
Aspirez à son trône, & non pas à son cœur.
De Cyrus à ce prix je veux mettre la tête.
Elle l'aime, il suffit ; & si sa main n'est prête,
Bien loin de condamner vôtre ressentiment,
Je me joins avec vous pour perdre son Amant.
Allez. (*aux Gardes*) Auprès de moi, Gardes, que Cyrus vienne.
Sur-tout que sans temoins ici je l'entretienne.

ACTE SECOND,

SCENE TROISIE'ME.

TOMYRIS *seule.*

Je vai donc le revoir ce funeste Vainqueur !
Quels troubles, justes Dieux ! s'élevent dans mon cœur ?
Est-ce haine ? est-ce amour ? ou tous les deux ensemble ?
Je desire, je crains, je soupire, je tremble.
C'est ce même Cyrus qui vient de m'offenser.
Je veux l'entretenir ; mais par où commencer ?

Montrerai-je à ses yeux la honte de ma flâme ?
Soutiendrai-je si mal la fierté de mon ame ?
Non, c'est trop t'abaisser, superbe Tomyris ;
Songe que pour ton cœur c'est assez d'un mépris.
Par ses premiers refus tu n'es que trop punie.
D'un outrage nouveau prévien l'ignominie.
L'inflexible Cyrus ajouteroit enfin
Le refus de ton cœur au refus de ta main.
C'est à toi, mon courroux, c'est à toi de paroître.
Eclate, & de mon cœur rens toi l'unique maître.
Que Cyrus immolé... Que dis-je ! Quel transport !
Quoi ! moi-même à Cyrus je donnerois la mort !
Ah ! ne vaut-il pas mieux que Mandane perisse ?
Est-il pour mon ingrat de plus cruel supplice ?
Mais on vient ; c'est lui-même. Endurci toi, mon cœur.
Tu ne peux le punir avec trop de rigueur.

ACTE SECOND,

SCENE QUATRIEME.

TOMYRIS, CYRUS.

CYRUS.

POurquoi m'appelle-t-on ! Fiere de ma défaite,
N'en goutez-vous encor qu'une joie imparfaite?
Pour rendre vôtre gloire égale à mes revers,
Dois-je offrir à vos yeux la honte de mes fers?
Ou plûtôt pensez-vous qu'un lâche effroi me glace,
Et me jette à vos pieds pour vous demander grace?
D'un triomphe si vain cessez de vous flater.
Dans l'abîme, où le sort m'a sçû precipiter,
Je garde assez d'orgüeil pour braver son caprice :
Il vient de me trahir : telle est son injustice.
Mais dûsse je m'attendre au plus affreux trepas,
Je repons que mon cœur ne me trahira pas.

Mes jours sont en vos mains, disposez en, Madame.

TOMYRIS.

Seigneur, n'irritez pas les transports de mon ame.
Par un nouvel orgüeil cessez de m'outrager ;
C'est déja trop pour moi que d'un fils à vanger ;
C'est à vous de calmer la fureur qui m'anime.
Vous sçavez que son sang demande une victime.
Je ne vous parle plus de l'offre de ma foi ;
La main de mon captif n'est pas digne de moi.
Non, Prince ; & vous voyez par quel revers étrange
De vos premiers refus la fortune me vange.
Mais comme elle pourroit à mon tour m'abaisser,
A l'hymen de Mandane il vous faut renoncer.

CYRUS.

A l'hymen de Mandane !

TOMYRIS.

Hé ! pouvez-vous prétendre
Qu'après avoir vaincu je veüille vous la rendre,
Moi qui l'ai fierement refusée à vos vœux,
Quand le sort du combat étoit encor douteux ?
Je vous l'ai déja dit, nous fuyons l'esclavage.
Des voisins trop puissans nous donnent de l'ombrage.
Nous regardons l'hymen, dont on vous a flaté,
Comme l'écüeil fatal de nôtre liberté.
Non, ne l'esperez point. Ce n'est pas tout encore :
Mandane est dans mes fers ; Aryante l'adore ;
C'est en les unissant que je veux désormais
Assûrer à mon Peuple une constante paix.
Oui, que mon fils l'épouse ; & la guerre est finie.

CYRUS.

Qu'il l'épouse ! Ah ! plûtôt qu'il m'arrache la vie !

TOMYRIS.

Sans moi déja sa main vous eût ravi le jour :
Il avoit à vanger son frere & son amour ;
Et sa bouche en ces lieux vient de me faire un crime
D'avoir à sa fureur dérobé sa victime.
Il s'abuse, & je veux qu'il avoüe aujourd'hui,
Que lorsqu'il faut punir je frape mieux que lui.

Je laisse à d'autres cœurs la vengeance ordinaire.
Non, vôtre sang versé n'eût pû me satisfaire.
Un cœur comme le mien sçait par un digne effort,
Inventer des tourmens plus cruels que la mort.
L'ambition vous guide, & l'amour vous enflâme.
Ah! par ces deux endroits je veux fraper vôtre ame,
Et vous livrer en proye au tourment sans égal
De voir sceptre & Maîtresse au pouvoir d'un Rival.

CYRUS.

Ce Rival n'aime point, ou je ne dois pas craindre
Qu'en adorant Mandane il ose la contraindre.
Mais, Madame, je veux qu'oubliant son devoir,
Il exerce sur elle un injuste pouvoir;
Quels que soient ses projets, croit-il que Cyaxare
Souffre que de son trône un étranger s'empare?
Si son cœur pour mes feux se déclare aujourd'hui,
Je ne le dois qu'au sang qui m'unit avec lui:
Ou plûtôt, si j'aspire au trône d'Ecbatane,
Je fonde tous mes droits sur le cœur de Mandane.
Il est inébranlable, & j'ose me flater,
Qu'aucun Rival sur moi ne pourra l'emporter.

TOMYRIS.

L'approche de la mort est assez effroyable,
Pour faire chanceler ce cœur inébranlable.

CYRUS.

Grands Dieux!

TOMYRIS.

A m'obéïr il faut la preparer,
Seigneur, ou vous resoudre à la voir expirer.
A lui percer le sein trop de fureur m'anime;
Elle mourroit, vous dis-je.

CYRUS.

Hé! quel est donc son crime?

TOMYRIS.

Quoi! pour ses interêts je viens de perdre un fils;
Et vous me demandez quel crime elle a commis?
Ne me contraignez pas d'en dire davantage,
Et s'il m'échape un mot, craignez tout de ma rage.

CYRUS.

Inhumaine, éclatez; je l'attens sans effroi:

Mais épargnez Mandane, & ne perdez que moi.

TOMYRIS

Non ; & de l'immoler ma main impatiente.....
Pour la derniere fois, qu'elle épouse Aryante.
Je vai vous l'envoyer. N'oubliez pas, Seigneur,
Que je vous ai chargé d'y preparer son cœur.

CYRUS.

Juste Ciel !

TOMYRIS.

Je conçois quel est vôtre supplice.
Mais je vous fais peut-être un plus grand sacrifice,
Au point que je la hais, ce n'est pas sans effort
Que je puis me priver du plaisir de sa mort.
Enfin vous l'allez voir, lui parler, & l'entendre ;
Et j'en ai dit assez pour vous faire comprendre,
Que du sort de ses jours vous allez decider ;
Qu'il importe sur-tout de la persuader.
N'oubliez aucun soin, s'il le faut, auprès d'elle,
Prenez les noms honteux d'ingrat & d'infidelle,
Adieu ; pour la sauver menagez les instans,
Et le fer à la main songez que je l'attens.

ACTE SECOND,

SCENE CINQUIEME.

CYRUS *seul.*

FRappé, saisi d'horreur à cet arrêt terrible,
A tout autre revers je demeure insensible ;
Et j'ai presque oublié qu'apres tous mes exploits
Je viens d'être vaincu pour la premiere fois.
Grands Dieux ! qu'auprès de vous les Puissances mortelles
Doivent se preparer à de chûtes cruelles,
J'ai fait voler mon nom aux plus lointains climats;
J'ai fait trembler les Rois, j'ai détruit leurs Etats;

Rien n'a pû s'oppoſer aux deſirs de mon ame ;
Et je me trouve enfin vaincu par une femme.
Mais ce n'eſt rien encor. Cette femme en fureur,
Après m'avoir vaincu, m'inſpire la terreur.
Ma fermeté s'étonne, & ma raiſon s'égare.
Que venois-je chercher dans ce climat barbare ?
O toi, qu'on veut priver de la clarté du jour,
Et qui n'as d'autre crime ici que mon amour !
Ne viens-je de ſi loin faire éclater mon zele
Que pour te dire enfin Je ſuis un infidéle ?
Cependant il le faut, j'en ai reçû l'arrêt.
Pour te donner la mort le fer eſt déja prêt.
Mais on vient. Juſtes Dieux ! c'eſt Mandane elle-même.
Peut-on plus triſtement revoir ce que l'on aime ?

ACTE SECOND,

SCENE SIXIEME.

CYRUS, MANDANE, CLEONE.

MANDANE.

IL eſt donc vrai, Seigneur, vous êtes en ces lieux ?

CYRUS

Oui, c'eſt Cyrus captif, qui ſe montre à vos yeux,
Madame ; & le deſtin jadis ſi favorable
Du plus heureux des Rois fait le plus miſerable.

MANDANE.

Après cette rigueur qu'il exerce ſur vous,
Je ne puis murmurer de reſſentir ſes coups.
Cyrus chargé de fers doit ſoulager mes chaînes ;
Cyrus infortuné doit adoucir mes peines.

CYRUS.

Madame, du deſtin contre nous irrité
Vous ne connoiſſez pas toute la cruauté.

MANDANE.

Non ſes plus rudes coups ont beau fraper mon ame;
Vous pouvez ſeul ...

CYRUS.

Helas ! hé que puis-je, Madame ?

MANDANE.

M'aimer ; & c'eſt aſſez pour combler mes deſirs.
Renouvellons l'ardeur de nos premiers ſoupirs.
Rappellons cette foi ſi ſaintement jurée :
Cet amour dont le tems reſpecte la durée ;
Cet hymen qui devoit à jamais nous unir.
Quel maux n'adoucit point un ſi cher ſouvenir ?
Mais quoi ! vous vous troublez. Vous gardez le ſilence.
Vous détournez les yeux.

CYRUS *à part.*

Dieux ! quelle violence !

MANDANE.

Ah! que vous m'allarmez! expliquez vous, Seigneur;
Vôtre cœur n'a-t-il plus pour moi la même ardeur?

CYRUS.

Ah ! Madame....

MANDANE.

Parlez. Mon ame impatiente
Ne peut plus ſoutenir....

CYRUS.

Epouſez Aryante.

MANDANE.

Que j'épouſe Aryante ! Ah cruel ! eſt-ce vous
Qui devez m'inſpirer le choix d'un autre époux ?

CYRUS.

Je ſçai qu'à mon hymen vous êtes deſtinée :
Mais que ſert cette foi que vous m'avez donnée,
Si mon cœur.....

MANDANE.

Achevez

CYRUS.

Reprenez vôtre foi
Je ne merite pas que vous bruliez pour moi.

Otez moi vôtre amour, donnez moi vôtre haine.
Je suis.... MANDANE.
Poursuivez.
CYRUS.
Ciel!... Gardes, qu'on me remene.

ACTE SECOND,

SCENE SEPTIEME.

MANDANE, CLEONE.

MANDANE

QUe deviens-je, Cleone? & quel sort est le mien?
Que m'a-t-on annoncé Quel funeste entretien!
Cyrus, dont j'attendois ici ma délivrance,
Cyrus, dans mes malheurs ma derniere esperance,
Cyrus, que j'implorois dans mon funeste sort,
Ce Cyrus vient enfin pour me donner la mort.
En faveur d'un Rival tu vois ce qu'il m'inspire.
Helas! en me quittant qu'a-t-il voulu me dire?
Il est.... Ah! le cruel n'a parlé qu'à demi.
Du coup qu'il me portoit sans doute il a fremi.
Mais de cet entretien tout ce que je rappelle,
Ne m'annonce que trop qu'il est un infidelle.

CLEONE.

Madame, pardonnez. Sur un simple soupçon
Vous accusez trop tôt Cyrus de trahison.
Non, d'un crime si noir son cœur n'est point capable.

MANDANE.

Hé tu veux l'excuser! il n'est que trop coupable.
N'as-tu pas vû oi-même avec quelle froideur
Il a reçû l'aveu de ma constante ardeur?
Quel trouble il a fait voir! quel désordre, Cleone!
Non, je n'en puis douter, le cruel m'abandonne;
Et plus barbare encor pour moi que Tomyris,

Il veut... Mais quel ſoupçon vient frapper mes eſprits ?
Si j'en crois Aryante ; au perfide que j'aime
La Reine offre ſa main avec ſon diadême.
Auroit-il accepté.... Puis-je en douter, grands Dieux !
Cyrus n'eſt pas Amant, il eſt ambitieux.
Si du fond de l'Aſie il vient briſer mes chaînes,
Mon trône eſt le ſeul prix qu'il propoſe à ſes peines.
Cet eſpoir le flattoit ; le ſort l'a démenti,
Et dans ce grand revers il a pris ſon parti.
L'ingrat ne m'aime plus.

CLEONE.

Dites plûtôt, Madame,
Qu'il ne brûla jamais d'une plus belle flâme ;
Qu'étouffant un amour qui vous ſeroit fatal,
Son cœur pour vous ſauver vous cede à ſon Rival.
Captif, il eſt contraint de ceder à l'orage :
Il ſçait de Tomyris tout ce que peut la rage.
Il prévoit les malheurs qui vont tomber ſur vous.

MANDANE.

Que ne m'épargnoit-il le plus cruel de tous !
Croit-il donc que l'exil, la priſon, la mort même
Approche du malheur de perdre ce qu'on aime ?
Que de tout autre ſort mon cœur ſoit allarmé ;
Helas ! s'il le peut croire, il n'a jamais aimé.
Mais tu prétens en vain me rendre l'eſperance ;
Je n'ai vû dans ſes yeux que de l'indifference.
L'ingrat pour Tomyris garde tout ſon amour.
Ma Rivale triomphe ; & peut-être en ce jour.....
Non, ne le ſouffrons pas. Vien, qu'on cherche Aryante.
S'il m'aime, qu'il me ſerve au gré de mon attente.
Ah ! s'il oſe arracher Cyrus à Tomyris,
Il peut tout eſperer ; ma main eſt à ce prix.

Fin du ſecond Acte.



ACTE TROISIEME,

SCENE PREMIERE.

ARYANTE, ORONTE.

ORONTE.

OUi, Seigneur, Tomyris m'a chargé de vous dire,
Qu'à combler tous vos vœux Cyrus même conſpire.
Pour arracher Mandane aux plus funeſtes coups,
Feignant d'être infidelle, il a parlé pour vous.
La Princeſſe allarmée, interdite, incertaine,
Pour mieux être éclaircie a demandé la Reine.
Et vous rendrez bientôt graces à Tomyris
De tout ce que pour vous ſes ſoins ont entrepris.

ARYANTE.

Ce que tu dis, Oronte, a-t-il quelque apparence?
Et dois-je ſur ta foi reprendre l'eſperance ?
Quoi ? je pourrois..... helas ! que j'aime à me tromper !
Si le deſtin me rit, c'eſt pour mieux me frapper.
Du bien qu'il me promet, l'agréable menſonge
Sans doute en un moment s'enfuira comme un ſonge.
Et mon heureux Rival,....ah ! j'en fremis d'horreur.
Mon eſpoir en mourant ranime ma fureur.
Fortune, de tes coups c'eſt ici le plus rude.
J'avois fait de mes maux une longue habitude;
Mais, ſi près d'un bonheur où je n'oſois penſer,

Malheur

Malheur à mon Rival, s'il m'y faut renoncer.
Mais on vient....

ACTE TROISIEME,

SCENE SECONDE

Aryanthe, Aripithe.
Oronte.

ARIPITHE.

En ces lieux Cyrus prêt à se rendre,
Vous demande, Seigneur, un moment pour l'entendre,
Et la Reine consent...

ARYANTE.

Aripithe, il suffit.

Aripithe se retire.

Qu'il vienne. Justes Dieux ! quel trouble me saisit!
Le seul nom de Cyrus rallume ma vangeance;
Et comment sans horreur soutenir sa presence ?

ACTE TROISIEME,

SCENE TROISIEME.

Cyrus, Aryante, Oronte.

CYRUS.

Vous triomphez, Seigneur, de tenir sous vos loix
Un Roi qui commandoit aux plus superbes Rois,
Avant que les destins vous donnant la victoire

L'euſſent précipité du faîte de la gloire.
Mais quoique ce triomphe ait pour vous d'éclatant,
La Fortune ennemie, en me précipitant,
Vous en offre un nouveau, que vous n'oſiez attendre;
Qui, juſqu'à vous prier elle me fait deſcendre.
Malgré tout mon orgeüil je m'y trouve réduit,
Et c'eſt le ſeul deſſein qui vers vous me conduit.
Vous ſçavez pour quels jours je vous demande grace:
D'une Reine en fureur vous ſçavez la menace,
Mandane doit perir, ou vous voir ſon époux;
Il faut qu'elle choiſiſſe entre la mort & vous.
Je prévois ſes refus, j'en prévois la vengeance;
Et c'eſt à vous, Seigneur, à prendre ſa défenſe;
Car je ne penſe pas qu'à lui donner la mort
Avec ſes ennemis ſon Amant ſoit d'accord:
Et quand de ſon trepas l'épouvantable image
Lui feroit accepter un hymen qui l'outrage;
Ce bien eût-il pour vous mille fois plus d'attraits,
J'oſe m'en aſſûrer, vous ne voudrez jamais,
Qu'une grande Princeſſe en ſecret vous accuſe
D'arracher une main que ſon cœur vous refuſe.

ARYANTE.

Et ſur quoi croyez-vous, qu'en acceptant ma foi
Sans l'aveu de ſon cœur ſa main ſe donne à moi?
Le trône que j'occupe eſt-il indigne d'elle?
Mon amour ne peut-il en faire une infidelle?
Et tout ce que j'ai fait pour lui ſauver le jour,
Seroit-il trop payé par un tendre retour?

CYRUS.

Quoi Mandane pourroit.... Non, je ne le puis croire;
Pour trahir ſes ſermens elle [illegible] ſa gloire;
Et [illegible] de ſon cœur je [illegible] peu jaloux,
S'il étoit oublié [illegible] vous.

ARYANTE.

A [illegible] vous [illegible] vous-même?

Quoi ? tout chargé de fers.... Dieux quel orgueil extrême !
Vaincu, jusqu'au mépris vous portez vôtre cœur ;
Que feriez-vous de plus si vous étiez Vainqueur ?

CYRUS.

Si le destin sur vous m'eût donné la victoire,
Mon cœur à s'abaisser eût mis toute sa gloire.
N'en doutez point, Seigneur ; des Rois tels que Cyrus
Ne sont jamais plus fiers que lorsqu'ils sont vaincus.

ARYANTE.

Mais sçavez-vous, Seigneur, qu'une fierté si vaine
A quelque éclat enfin pourroit porter ma haine,
Et qu'il est dangereux d'irriter mon courroux ?

CYRUS.

Oui tout mon sort dépend de la Reine & de vous.
Mais ce même destin, qui vous en fait l'arbitre,
Ne peut-il pas sur vous me donner même titre ?
Quels Rois, quels Conquerans se sont jamais flatez
D'avoir fixé le cours de leurs prosperitez ?
Tant que l'astre du jour roule encor sur nos têtes,
Nôtre bonheur chancelle, ainsi que nos conquêtes :
Tout nôtre sort dépend du dernier de nos jours ;
Et vous n'ignorez pas, que sans un prompt secours
Un Roi, qui du destin défioit le caprice,
Expiroit à mes yeux dans un honteux supplice.
Mais n'allez pas chercher des exemples si loin,
Cyrus peut aujourd'hui vous épargner ce soin.
Plus je fus élevé, plus ma chûte est terrible ;
Et mon dernier malheur sert de preuve infaillible,
Que le sort me gardoit ses plus perfides coups,
Puisqu'il m'abaisse assez pour me soumettre à vous.

ARYANTE.

Ah ! c'en est trop enfin, & ce sanglant outrage.....
Mais à vous épargner trop d'interêt m'engage ;
Et si mon bras differe à vanger vos mépris,
Rendez grace aux bontez qu'a pour vous Tomyris,
Elle attache à vos jours les jours de la Princesse.

CYRUS.

Ah ! Seigneur, à ce nom toute ma fierté cesse.
Si vous ne la sauvez, Mandane va perir,
Et c'est à vous enfin que je dois recourir.
Vous me devez, Seigneur, quelque reconnoissance
D'avoir sçû condamner mon amour au silence
Oui, pour porter Mandane à vous donner la main,
J'ai pris soin d'étouffer mes soupirs dans mon sein.
Voilà ce que j'ai fait pour vous, contre moi-même.
Et que ne fait-on pas pour sauver ce qu'on aime !
Un poignard dans son sang alloit être trempé ;
Un mot, un seul regard, un soupir échapé
Eût été de sa mort l'arrêt irrévocable :
Pour vous la conserver j'ai feint d'être coupable.
Il ne tient pas à moi qu'elle ne soit à vous.
Mais si de Tomyris bravant tout le courroux,
Elle aime mieux la mort qu'un funeste hymenée.
Songez que vous l'aimez, qu'elle est infortunée,
Et que dans le peril qui menace ses jours,
Ce n'est plus que de vous qu'elle attend du secours.
Mais je dois vous quitter, Seigneur, je vois la Reine.

ACTE TROISIEME,

SCENE QUATRIEME.

TOMYRIS, CYRUS, ARYANTE, ORONTE.

TOMYRIS *arrêtant Cyrus.*

NOn, ne me fuyez pas, ne craignez plus ma haine.
Nos differens, Seigneur, vont finir pour jamais ;
Et Mandane consent à nous donner la paix,

CYRUS.

Qu'entens-je !

TOMYRIS.

Avec mon fils elle doit être unie,
Et c'est par cet hymen que la guerre est finie.

CYRUS.

Et Mandane y consent ?

TOMYRIS.

Elle en fait son bonheur.

CYRUS.

Dieux ! de quel nouveau trait me percez-vous le cœur ?

à Tomyris

Barbare, triomphez, livrez vous à la joïe,
Joüissez des tourmens où mon ame est en proïe.
Moi-même j'ai porté Mandane à me trahir,
Pour trop l'aimer, helas ! je m'en suis fait haïr :
Plus que je ne voulois je l'ai persuadée,
Et par moi vôtre rage est si bien secondée,
Que d'un affreux hymen, qui m'ouvre le tombeau,
J'ai de ma propre main allumé le flambeau.
Achevez vôtre ouvrage ; après ce coup funeste,
Je demande la mort, c'est tout ce qui me reste :
Mon Rival est heureux, ne me condamnez pas
Au supplice de voir Mandane entre ses bras.
Et pour vous, & pour lui, ma mort est necessaire ;
Oui, Madame; & sur tout gardez qu'on la differe.
Un moment peut changer vôtre sort & le mien,
Je vous laisse y penser ; mais consultez vous bien;
Et si vôtre fureur rit de mon impuissance,
Craignez cent mille bras armez pour ma vangeance.

ACTE TROISIEME,

SCENE CINQUIEME.

TOMYRIS, ARYANTE.

ARYANTE.

VOus l'entendez, Madame ; & nôtre sûreté
Nous fait de son trepas une necessité.
Pour arrêter ces bras, dont la vangeance est prête,
Au milieu de son camp faisons porter sa tête ;
Dès qu'il ne sera plus, tous ces Peuples soumis,
Loin d'être ses vangeurs, seront ses ennemis,
Et de leurs fers brisez viendront nous rendre graces,
Plûtôt que d'accomplir ses superbes menaces.
Ne differez donc pas.

TOMYRIS.

Détrompez vous, Seigneur,
Craignez tout des efforts d'une premiere ardeur.
Tous ces Peuples soumis sont faits à l'esclavage ;
Et de la liberté quand nous perdons l'usage,
Le tems seul dans nos cœurs en reveille l'amour.
Non, non, ce n'est point là l'ouvrage d'un seul jour.
Cyrus à son courage égalant sa prudence.
Prend soin sur ses bienfaits de fonder sa puissance.
Moi-même, je l'ai vû de vingt Rois entouré :
Quel respect ! quel amour ! il en est adoré.
Je ne rens qu'à regret ce tribut à sa gloire.
Mais on adorera jusques à sa memoire ;
Et s'il perd par nos mains la lumiere des cieux,
Mille fleuves de sang inonderont ces lieux.
Je vous l'ai déja dit ; les Persans pleins de rage
Bientôt de sa prison viendront vanger l'outrage.

Malgré tous mes captifs, qu'ils offrent pour Cyrus,
Ils n'ont pû de ma part obtenir qu'un refus.
Pour prevenir les maux, où le Ciel nous condamne,
Il faut sans differer vous unir à Mandane.
Je l'ai laissée en proye à ses soupçons jaloux,
Elle veut un moment s'expliquer avec vous ;
Sans doute par Cyrus se croyant outragée,
Sa derniere esperance est de se voir vangée.
Si sa bouche pour vous se declare une fois,
Cyrus, tout fier qu'il est, respectera son choix ;
Ou plûtôt pour jamais renonçant à sa flâme,
A la seule grandeur il livrera son ame.

ARYANTE.

Non, ne nous flatons pas de le voir en ce jour,
Pour se rendre à sa gloire, oublier son amour.
Pour Mandane un tel sort ne fut jamais à craindre,
Elle allume des feux que rien ne peut éteindre :
Et l'ingrate à mon cœur ne l'a que trop appris,
Puisque je l'aime encor aprés tous ses mépris.

TOMYRIS.

Hé bien ! de ses mépris punissez l'insolence,
Et dans un prompt hymen cherchez en la vangeance.

ARYANTE.

Ah ! s'il faut me vanger, c'est plûtôt d'un Rival,
Qui seul de mon bonheur est l'obstacle fatal :
Tant qu'il verra le jour, point d'hymen à prétendre.
Pour en briser les nœuds il peut tout entreprendre ;
Fier même dans les fers, si jamais il en sort,
Il sacrifiera tout à son jaloux transport ;
Il faut le perdre enfin, ou ma perte est certaine.

TOMYRIS.

Vous parlez en Rival, je dois agir en Reine.
Si ce fameux captif perissoit aujourd'hui,

Tout mon Peuple auſſitôt periroit après lui.
Cependant je vois trop que pour vous ſatisfaire
En vain je veux agir moins en Reine qu'en mere :
Il eſt tems de me rendre au bien de mes Sujets,
Je ne puis les ſauver qu'en acceptant la paix.
Mais ſongez à quel prix Cyrus me la propoſe :
De tous nos differens il faut ôter la cauſe,
Il faut remettre enfin Mandane en liberté ;
Vôtre cœur ſur ce point s'eſt-il bien conſulté ?
Et peut-il ſans fremir perdre tout ce qu'il aime ?

ARYANTE.

Dieux ! à me reſoudre ?

TOMYRIS.

A vous vaincre vous même,
A ſervir un Rival, à couronner ſes feux,
A mourir, puiſqu'enfin vous n'oſez être heureux.
J'avois pour vôtre amour ſignalé ma prudence,
Il ne vous en coutoit qu'un peu de violence.
Vous n avez pas voulu. Soupirez, gemiſſez ;
Venez voir d'un Rival les feux recompenſez :
Mais n'accuſez que vous d'un hymen ſi funeſte.

ARYANTE.

Moi, je pourrois former des nœuds que je deteſte !
C'en eſt fait, je me rens. Le bonheur d'un Rival
Eſt de tous les malheurs pour moi le plus fatal.
Oui, ſans plus differer, achevons nôtre ouvrage,
Pour devenir heureux mettons tout en uſage ;
Et vous ne ceſſez point d'exercer vos bontez,
Madame.

TOMYRIS.

J'en ai plus que vous ne meritez.
Mandane par mon ordre à vos yeux va paroître ;
Confirmez les ſoupçons qu'en ſon cœur j'ai fait naître,
Etalez de Cyrus l'outrage ſans égal,
Le mépris d'une main qu'il cede à ſon Rival.
Sur tout, faites ſentir à ſon ame jalouſe,
Qu'il m'aime ; & s'il le faut, dites lui qu'il m'épouſe.

Déja dans sa prison j'ai fait semer ce bruit.
Répondez à des soins dont vous aurez le fruit.
Mais je la vois venir, je vous laisse.

ACTE TROISIEME,

SCENE SIXIEME.

ARYANTE, MANDANE, Gardes.

ARYANTE.

AH! Madame,
Dois-je en croire aux transports que je sens dans mon ame?
Et lorsque dans ces lieux on vous ose outrager,
Serois-je assez heureux pour pouvoir vous vanger?

MANDANE.

Oui, Seigneur, on me fait une mortelle offense,
Et je veux vous charger du soin de ma vangeance.
Jusque dans ma prison un bruit injurieux
M'annonce que Cyrus va regner en ces lieux;
L'ingrat pour Tomyris me quitte & me dédaigne;
Mais vous-même, Seigneur, souffrirez-vous qu'il regne?
Verrez-vous un Rival malgré vous s'établir
Dans un rang, que vous seul avez droit de remplir?

ARYANTE.

Helas! que j'oublierois aisément cette audace,
S'il ne me disputoit que cette seule place!
Mais mon destin, Madame, aura bien plus d'horreur,
S'il occupe à la fois mon thrône, & vôtre cœur.

MANDANE.

Mon cœur! Et vous pouvez me tenir ce langage?

Non, il n'aura jamais ce ſuperbe avantage.
Je ne vous cache point que l'Auteur de mes jours
N'ait fait naître pour lui mes premieres amours ;
Et que par mille exploits éblouïſſant mon ame,
Cyrus juſqu'aujourd'hui n'ait accru cette flâme.
Mais que je l'aime encore après ſa lacheté !
Non, mon cœur n'eſt point fait pour cette indignité.
Je ne vois plus en lui que l'objet de ma haine.

ARYANTE.

Ah ! Dieux ! que n'eſt-il vrai ! ſa mort ſeroit certaine ;
Et ſon ſang. . . . .

MANDANE.

Arrêtez, moderez ce tranſport,
Ce ſeroit l'épargner que lui donner la mort.
Qu'il vive dans vos fers, que pour prix de ſon crime
D'un éternel remords ſon cœur ſoit la victime.

ARYANTE.

Et vous le haïſſez !

MANDANE.

Si je le hais ! grands Dieux !
A-t-il rien oublié pour ſe rendre odieux ?
Mais, Seigneur, je le vois ; en vain de ma vengeance
Mon cœur ſur vôtre amour a fondé l'eſperance,
Et j'ai trop préſumé de mes foibles appas,
Quand j'ai cru. . . .

ARYANTE.

Juſte Ciel ! je ne vous aime pas !
Ah ! depuis le moment que mon ame éperduë
A pris dans vos beaux yeux cet amour qui me tuë,
Vos rigueurs, vos mépris, le bonheur d'un Rival,
Ont ils éteint l'ardeur d'un poiſon ſi fatal ?
Pour vous mettre à couvert des fureurs de ma mere,
Prête à vanger ſur vous tout le ſang de mon frere,
N'ai-je pas dévoüé ma tête à ſon courroux ?
Hélas ! combien de fois ai-je tremblé pour vous ?

MANDANE.

Hé bien ! si vous m'aimez, osez tout entreprendre,
Pour mettre vôtre amour en droit de tout prétendre ;
Si ma main est pour vous un assez digne prix,
Arrachez à Cyrus celle de Tomyris.

ARYANTE.

Dieux ! que m'ordonnez-vous ?

MANDANE.

Vous balancez !

ARYANTE.

Cruelle !
S'il ne faut que mourir pour vous prouver mon zele,
Parlez, mon sang est prêt, il brûle de sortir ;
Mais d'un affreux trépas qui peut vous garentir ?
Et que n'osera point une Reine barbare,
Si contre elle aujourd'hui pour vous je me déclare ?
Ne précipitons rien, il est d'autres secours,
Je puis briser vos fers sans exposer vos jours.
Pour les mieux assûrer, differons nos vangeances,
Jusqu'en vôtre prison j'ai des intelligences.
Oui, Madame, & bientôt tout me sera permis,
Si le succès répond au soin de mes amis.
Assuré de vos jours je n'aurai plus d'allarmes,
Pour soutenir mes droits j'aurai recours aux armes.
Et vous verrez Cyrus contraint à renoncer
Au vain espoir d'un trône, où je dois vous placer.

MANDANE.

Quel supplice pour lui ! Je goute par avance
Le plaisir que mon cœur attend de ma vangeance.
Il y manque un seul point, c'est qu'il en soit instruit.
S'il pouvoit l'ignorer, j'en perdrois tout le fruit.
Quel triomphe pour moi, si l'ingrat qui m'outrage
Peut sçavoir que sa chûte est mon unique ouvrage !

Qu'il l'aprenne, Seigneur, Avant de le punir.
Pour la derniere fois je veux l'entretenir,
Et dans cet entretien lui montrer tant de haine.
Que cherchant qui le perd il me trouve sans peine.

ARYANTE.

Vous voulez, dites-vous ! . . . . Non, ne le voyez pas.

MANDANE.

Que craignez vous ?

ARYANTE.

Je crains vos dangereux appas.
Je ne connois que trop que tout leur est possible;
Cyrus même autrefois n'y fut que trop sensible:
Et si ses premiers feux alloient se rallumer,
Vous l'aimeriez encor. . . .

MANDANE.

Moi, je pourrois l'aimer !
Que vous connoissez mal la fierté de mon ame !
Qu'il vienne; & mon courroux à vos yeux. . . .

ARYANTE.

Non, Madame,
Je n'y puis consentir. Pour punir un ingrat,
Le plus profond silence est plus sûr que l'éclat

MANDANE.

Vous ne voulez donc pas répondre à mon envie?

ARYANTE.

Ce funeste plaisir vous couteroit la vie.
Tout m'allarme, Madame; & je crains en ce jour
La haine de ma mere, autant que vôtre amour.

MANDANE.

Non, ces vaines raisons n'ont rien qui m'éblouïsse,
Et je vois vos refus malgré vôtre artifice.
Mais enfin je vous viens d'expliquer mes souhaits;
Si je ne vois Cyrus, ne me voyez jamais.

ACTE

ACTE TROISIEME,

SCENE SEPTIEME.

ARYANTE *seul.*

QUel coup de foudre; ô Ciel ! détruit mon esperance !
D'un bonheur trop charmant, ô trop vaine apparence !
O revers imprévû qui confond mes esprits !
Allons sur ce malheur consulter Tomyris.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE QUATRIEME,

SCENE PREMIERE.

TOMYRIS, GELONIDE, ARYANTE.

TOMYRIS.

Non, ne permettons pas leur fatale entrevuë ;
La Princesse à jamais pour vous seroit perduë.
En vain à vôtre hymen j'aurois sçû la porter,
Un éclaircissement feroit tout avorter.
Cyrus triompheroit ; il est tems qu'il perisse.
Reposez vous sur moi du soin de son supplice.
Mais les Persans pourroient empêcher son trepas ;
Allez à leur fureur opposer vôtre bras.

ARYANTE.

Ah ! de tous les Persans perdons le plus terrible.
Assuré de sa mort je vai être invincible.

TOMYRIS.

Allez combattre & vaincre, & j'atteste les Dieux,
Que vous ne verrez plus de Rival en ces lieux.

ARYANTE.

Mais....

TOMYRIS.

Ah ! ne repliquez plus ; hâtez vous, le temps presse.

ARIANTE.

Oui, Madame, j'y cours. (*à part*) Songeons à
ma Princesse.

ACTE QUATRIEME,

SÇENE SECONDE.

TOMYRIS, GELONIDE.

GELONIDE.

Vous allez donc, Madame, immoler vôtre Amant ?

TOMYRIS.

Du cœur de Tomyris juge plus sainement.
C'est d'un sang odieux que ma main sera teinte.
Pour éloigner mon fils j'ai recours à la feinte.
Enfin je ne vois plus d'obstacle à ma fureur,
Et ma Rivale ici n'a plus de protecteur.

GELONIDE.

Mais, Mandane au tombeau, qu'esperez-vous, Madame ?

TOMYRIS.

Je te l'ai déja dit ; les transports de mon ame
Tiennent de la fureur autant que de l'amour.
L'un & l'autre en Tyrans y regnent tour à tour ;
Et s'il faut t'avouër lequel des deux l'emporte,
Je sens que la fureur est enfin la plus forte.
L'amour a beau parler, je ne l'écoute plus,
Et je ne repons pas que j'épargne Cyrus.
Commençons toutefois par immoler Mandane ;
Au destin qui l'attend c'est lui qui la condamne.
Tu vois par l'entretien qu'elle ose demander,
Si l'ingrat a pris soin de la persuader.
Je veux bien cependant, avant qu'elle perisse,
Garder pour son trepas quelque ombre de justice.
Elle trompe Aryante ; & loin de m'obéïr,
Avec elle Cyrus conspire à me trahir.
Il faut qu'ils soient tous deux convaincus de leur crime,

Et pour lors ma fureur choisira sa victime.
Mandane & son Amant en ces lieux vont venir ;
Sans temoins, par mon ordre, ils vont s'entretenir:
C'est où je les attens. Qu'ils viennent, Gelonide,
De leur sort & du mien cet entretien décide.
Mandane l'a voulu ; j'y consens à mon tour.
Mais, ô plaisir funeste ! elle en perdra le jour.
On ouvre, je la vois ; dissimulons encore.

ACTE QUATRIEME,

SCENE TROISIE'ME.

TOMYRIS, MANDANE, GELONIDE.

TOMYRIS.

JE cede aux volontez d'un fils qui vous adore,
Madame, & je veux bien risquer en sa faveur
Tout le droit que Cyrus m'a donné sur son cœur.
Je ne me flate point : je sçai que ma conquête
Peut encor m'échaper, si ma main ne l'arrête ;
Et mon hymen peut-être auroit dû prevenir
L'entretien que mon fils vous a fait obtenir.
Vous allez voir Cyrus Si vous l'aimez, Madame,
Par des reproches vains n'accablez point son ame,
Il n'est que trop puni de vous manquer de foi,
Il perd bien plus en vous qu'il ne retrouve en moi.
Sur-tout, gardez vous bien d'ajoûter à la plainte
Le soin de rallumer une esperance éteinte.
Je le connois, je sçai qu'il est ambitieux,
Que la seule grandeur peut éblouïr ses yeux,
Et qu'il vous donneroit toute la preference,
Si mon trône & le vôtre entroient en concurrence:
Mais songez qu'il perdroit & le vôtre & le mien,
Et que pour l'aggrandir vous ne pouvez plus rien.

MANDANE

Ah ! de grace, quittez ces injustes allarmes.

Madame. Hé ! pensez vous qu'au défaut d'autres charmes
Je daigne avoir recours à l'éclat des grandeurs,
Pour éblouïr les yeux & captiver les cœurs ?
Cyrus, je le confesse, autrefois sçût me plaire.
J'avois crû qu'il m'aimoit : cette erreur me fut chere :
Mais mon cœur aussitôt libre que détrompé,
Est enfin tout entier de sa gloire occupé.
Oui, Madame, Cyrus peut croire que je l'aime.
Il faut de son erreur le détromper lui même ;
Que sur tout par ma bouche il en soit éclairci ;
Et c'est dans ce dessein que je l'attens ici.

TOMYRIS.

Ou je suis fort trompée, ou j'entrevois, Madame,
A travers ce dépit quelque reste de flâme.
L'objet qui la causa pourroit la rallumer.
Non, ne le voyez point.

MANDANE.

C'est trop vous allarmer.
Pour rappeller à moi l'ingrat qui m'abandonne,
Je ne puis, comme vous, donner une couronne.

TOMYRIS.

Vous pourriez lui donner un malheureux amour,
Qui peut être à tous deux vous couteroit le jour.
Craignez une vangeance, où ma gloire m'engage ;
Songez que je suis Reine, & sensible à l'outrage ;
Qu'enfin.... Mais Cyrus vient.

ACTE QUATRIEME,

SCENE QUATRIEME.

THOMYRIS, CYRUS, MANDANE, GELONIDE.

CYRUS.

QU'exigez-vous de moi ?
Faut-il redire encor que j'ai trahi ma foi ?
Pourquoi redemander un aveu qui me blesse ?
N'avez-vous pas déja celui de la Princesse ?

TOMYRIS.

Elle a voulu, Seigneur, s'expliquer avec vous ;
Et mon fils y consent, loin d'en être jaloux.
Achevez d'étouffer une funeste guerre.
Vous sçavez de quel sang j'ai vû rougir la terre.
Je veux bien l'oublier ; songeons, à nous unir :
Mon fils est à l'autel, hâtez-vous d'y venir.

à Mandane.

Vous ne pouvez trop tôt répondre à sa tendresse.

à Cyrus.

Vous, Seigneur, vous sçavez quelle est vôtre promesse.

ACTE QUATRIEME,

SCENE CINQUIEME.

CYRUS, MANDANE.

CYRUS.

VOus allez donc combler les desirs de son fils ?
MANDANE.
Je tiendrai, comme vous, tout ce que j'ai promis.
CYRUS.
Je l'ai voulu, Madame, & je ne puis m'en plaindre
Mais puisqu'il m'est permis de ne me plus contraindre ;
Mon cœur, je l'avouërai, se flatoit en secret,
Qu'on me perdroit du moins avec quelque regret.
MANDANE.
Hé ! surquoi fondiez-vous cette vaine esperance ?
Devois-je être fidéle après vôtre inconstance ?
En me sacrifiant vous étiez-vous flaté
Du barbare plaisir de vous voir regreté ?
Ah ! vous joüiriez trop de vôtre sacrifice ;
Et moi, je traiterois avec trop d'injustice
L'ardeur d'un tendre Amant, ou plûtôt d'un époux,
Qui d'un cœur sans partage est plus digne que vous.
CYRUS.
O Ciel ! il est donc vrai ? Vôtre cœur infidéle
Brule pour mon Rival d'une flâme nouvelle.
Mais que dis-je, nouvelle ? Un si parfait amour
N'est pas dans vôtre cœur formé depuis un jour :
Et tantôt mon Rival...... Dieux ! je n'osois le croire.
Hé ! pouvois-je penser, sans blesser vôtre gloire,

Que tandis que Cyrus au seul bruit de vos fers
Abandonnoit pour vous cent triomphes divers,
Et dans un vaste champ ouvert à ses conquêtes
Negligeoit de cüeillir des palmes toutes prêtes.
Pour venir en ces lieux vous consacrer ses jours,
Vôtre cœur lui gardât de perfides amours ?

MANDANE

Hé de quoi m'a servi l'ardeur de vôtre zele ?
N'avois-je pas assez de ma douleur mortelle ?
Falloit-il redoubler l'horreur de ma prison
Par l'horreur du parjure & de la trahison ?
Que ne me laissiez-vous dans un long esclavage ?
J'aurois pû me flater que vôtre grand courage
Gardoit pour le dernier de ses fameux exploits
L'honneur de m'arracher à de barbares loix :
Ou du moins vôtre cœur m'auroit permis de croire,
Qu'il n'oublioit l'amour que pour suivre la gloire.
Mais, hélas ! vous venez, vous volez en ces lieux;
Pourquoi ? Pour étaler vos mépris à mes yeux ;
Et vous portez si loin vôtre injustice extrême,
Qu'aux mains d'un autre époux vous me livrez vous-même.

CYRUS.

Cruelle ! il falloit donc vous conduire à l'autel,
Et vous laisser tomber sous un couteau mortel ?
D'une Reine en fureur vous étiez la victime.
J'ai voulu vous sauver : voilà quel est mon crime.
Oui, reduit à vous voir, par un arrêt fatal,
Dans les bras de la mort, ou dans ceux d'un Rival,
Je n'ai point balancé. Vous sçavez tout le reste.
Chargé de proposer un hymen si funeste,
Quel tourment ! de moi-même il m'a fallu garder.
Il m'importoit sur tout de vous persuader.
Je l'ai fait. Vous allez épouser Aryante,
Et moi je vai mourir. Regnez, vivez contente.
Mais pour sauver vos jours quand je cours au trépas,
Si vous ne me plaignez, ne me condamnez pas,

MANDANE.

Qu'ai-je entendu ? grands Dieux ! que je suis criminelle !
Quoi ! j'ai pû soupçonner l'Amant le plus fidéle,
Tandis qu'il s'immoloit pour me prouver sa foi !
Ah, Seigneur ! si jamais vous brulâtes pour moi,
Et si vous connoissez l'amour & sa puissance,
Pardonnez une erreur qui lui doit sa naissance.
Vous sçavez qu'un cœur tendre est toûjours allarmé ;
Et j'aurois moins failli, si j'avois moins aimé.
J'avouërai, s'il le faut, que je n'ai pas dû croire,
Qu'un Heros jusqu'ici couvert de tant de gloire
En eût terni l'éclat par une trahison :
Mais pouvois-je vous perdre, & garder ma raison?

CYRUS.

Ah ! c'en est trop, Madame ; Aryante lui-même
Ne peut qu'être jaloux de mon bonheur extrême.
Allez à ce Rival engager vôtre foi.
Je triomphe de lui ; vôtre cœur est à moi.

MANDANE.

Moi ! je pourrois souffrir qu'une fatale chaîne
Me livrât pour jamais à l'objet de ma haine !
Mais vous-même, Seigneur, pourriez-vous le souffrir ?
Il m'attend à l'autel ? j'y vai, mais pour mourir.

CYRUS.

Pour mourir ! justes Dieux ? quel funeste langage !

MANDANE.

Heureuse, si mon sang peut expier l'outrage,
Dont j'ai voulu flétrir l'amour le plus parfait !
Puis-je trop en répandre ?

CYRUS.

Helas ! qu'ai-je donc fait?
Cruel ! n'ai-je pas dû, sans rompre le silence,
Vous laisser de mon cœur soupçonner la constance?
De vôtre hymen mon crime allumoit le flambeau;
Et vous sortez d'erreur pour descendre au tombeau.

Ah ! s'il faut à ce prix recouvrer vôtre estime ,
Reprenez vôtre erreur , & rendez moi mon crime.

MANDANE.

Hé quoi ! vous avez crû que j'allois à l'autel ,
De tous mes ennemis cherchant le plus cruel ,
Des caprices du sort victime infortunée ,
Lui donner une main qui vous fut destinée ?
Détrompez vous Seigneur. Par un noble transport,
Aux pieds de Tomyris j'allois chercher la mort.
J'allois à ses fureurs m'offrir en sacrifice.
Ne vous plaignez donc plus , quand je cours au supplice ,
De me donner la mort en m'ôtant mon erreur :
Loin de me la donner , vous m'en ôtez l'horreur.
Oui, Seigneur , je sentois une horreur sans égale
De voir en expirant triompher ma Rivale.
Je n'en mourrai pas moins . mais mon sort est trop beau ,
D'emporter avec moi vôtre cœur au tombeau.

CYRUS.

Quoi ! vous allez mourir , & vous croyez , cruelle ,
N'emporter que mon cœur dans la nuit éternelle ?
Non , ne l'esperez pas. Pour vous y devancer ,
Je porte à Tomyris tout mon sang à verser.

MANDANE.

O Ciel ! où courez-vous ? Non , Seigneur. ...

ACTE QUATRIEME,

SCENE SIXIEME.

TOMYRIS, CYRUS, MANDANE.

MANDANE *à Tomyris.*

AH ! Madame,
Un affreux desespoir s'empare de son ame.
Il prétend s'accuser : mais ne l'en croyez pas.
Pour me sauver la vie il cherche le trepas.

TOMYRIS.

Dieux ! qu'est-ce que j'entens.

MANDANE.

C'est moi qui suis coupable.
Il a beau me prier, je suis inexorable.
Ah ! si vous aviez vû quels efforts il a faits
Pour servir vôtre fils au gré de vos souhaits....
Non, il ne pouvoit mieux vous tenir sa promesse.

CYRUS *à Tomyris.*

Apprenez à la fois mon crime & ma foiblesse,
Madame. C'est moi seul que vous devez punir.
Mandane à vôtre fils étoit prête à s'unir.
Du bonheur d'un Rival les funestes approches
M'ont, malgré ma promesse, arraché des reproches.
Vous en voyez l'effet ; vangez vous, perdez moi.
C'est à mon seul trepas à dégager sa foi.

TOMYRIS.

Oui, je me vengerai de vôtre perfidie.
Hola ! Gardes à moi. Tremblez, fiere ennemie,
Il en est tems. Reglez l'arrêt de vôtre sort.
Choisissez de mon fils, enfin, ou de la mort.

MANDANE.

Qu'on me donne la mort.

TOMYRIS.

Oui, ta perte est certaine.
Qu'au sortir de ces lieux on l'immole à ma haine.

CYRUS.

Arrêtez, inhumains.

TOMYRIS.

Gardes, obeïssez.

ACTE QUATRIEME,

SCENE SEPTIEME.

CYRUS, TOMYRIS.

CYRUS.

Reine barbare! Et vous, Dieux qui me trahissez!
Etes-vous comme moi captifs & sans puissance,
Quand vous voyez le crime accabler l'innocence?
Qu'attendez vous? Frappez, vangez moi, vangez vous.
Faites tomber la foudre au défaut de mes coups.
Mais, helas! ils sont sourds; & l'objet de ma flâme
Peut-être en ce moment.... J'en fremis.... Ah! Madame,
De grace revoquez un si terrible arrêt.
Qu'exigez-vous de moi? Commandez, je suis prêt.
Mes Persans, s'il le faut, renonçant à leur gloire,
Vont par un prompt départ vous ceder la victoire.
Rendez leur ma Princesse, & redoublez mes fers.

TOMYRIS.

Tu penses la sauver, & c'est toi qui la pers.
L'ardeur de ton amour ranime ma vangeance.
Mais enfin c'en est fait; Aripithe s'avance.

ACTE

ACTE QUATRIEME,

SCENE HUITIEME.

TOMYRIS, CYRUS, ARIPITHE.

ARIPITHE.

Ah ! Madame, Aryante....!

TOMYRIS.

Hé bien ! expliquez vous.

ARIPITHE.

Il vient de dérober la victime à nos coups.

CYRUS.

Dieux puissans !

TOMYRIS.

Et pour prix de cette audace extrême,
Deviez-vous balancer à l'immoler lui-même ?

ARIPITHE.

J'aurois pû le punir dans mes premiers transports :
Mais il a triomphé malgré tous mes efforts.
Mandane au fer vangeur déja livroit sa tête ;
Le coup alloit tomber, un cri perçant l'arrête ;
Et soudain vôtre fils écartant mes Soldats,
Vole, joint la Princesse, & l'arrache au trepas.
Par mes soins, mais en vain, ma troupe rassemblée,
En bravant le peril pour vous s'est signalée ;
J'ai vû par le succès son zele démenti,
Et d'un fils revolté tout a pris le parti.
De vôtre prisonniere enfin il est le Maître.

TOMYRIS.

A ma juste fureur qu'on immole ce Traitre;
Mais il pourroit plus loin porter sa trahison.

à Aripithe.

Allez, & remettez Cyrus dans sa prison.

à Cyrus.

Toi, ne croi pas Mandane à couvert de ma rage.

CYRUS.

Dieux, qui l'avez sauvée, achevez vôtre ouvrage.

ACTE QUATRIEME,

SCENE NEUVIEME.

TOMYRIS, GELONIDE.

TOMYRIS.

NOn, ne t'en flate pas. Mais sans plus differer
Des mains de ce Rebelle allons la retirer.

GELONIDE.

Madame, le voici.

ACTE QUATRIEME,

SCENE DIXIEME.

TOMYRIS, ARYANTE, GELONIDE.

TOMYRIS.

QUelle est donc vôtre audace ?
Déja sur mes Sujets regnez-vous en ma place?
Rendez moi ma captive ; ou bientôt ma fureur
Va, pour vous l'arracher, remplir ces lieux d'horreur.

ARYANTE.

Hé puis-je à plus d'horreur me preparer encore ;
Sur le bord du tombeau j'ai vû ce que j'adore.
O mere impitoyable. ô fils infortuné !
C'est donc là cet hymen qui m'étoit destiné ?

Quoi! vos bontez pour moi n'ont été qu'une feinte,
Pour porter à mon cœur la plus cruelle atteinte ?
Ah ! c'en est trop enfin ; & ces perfides coups
Etouffent tout l'amour qui me restoit pour vous.

TOMYRIS.

Hé ! que m'importe, ingrat, ton amour, ou ta haine?
Ne cherche plus en moi qu'une mere inhumaine.
Va tu n'és plus mon fils. Sans toi, sans ton secours,
Un fer de ma Rivale auroit tranché les jours.
De ma Rivale : ô Ciel ! qu'ai je dit ; quelle honte :
Quoi : je puis avouër que l'amour me surmonte ?
Il fut toûjours secret, ce malheureux amour :
Tu le forces, cruel, à se montrer au jour.
Mais je vai te punir, en perdant ta Princesse,
De m'avoir arraché l'aveu de ma foiblesse.

ARYANTE.

Vous voulez donc la perdre ? Hé bien! je vois enfin
Qu'il faut l'abandonner à son triste destin.
Hé ! pourquoi la défendre? & qu'est-ce que j'espere?
Cet odieux Rival, que son cœur me prefere,
De toutes mes bontez profiteroit un jour :
Mais, Madame, du moins servons nous tour à tour :
Et puisqu'il faut fraper, frapons d'intelligence.
Oui, servez ma fureur, je sers vôtre vangeance.
Dans nos justes transports ne nous traversons plus.
Je vous livre Mandane, immolez moi Cyrus.

TOMYRIS.

Sçais-tu bien, Aryante, à quoi ton cœur s'engage?
Tu crois que mon amour est plus fort que ma rage.
Tu t'abuses. Je vai par un dernier effort
Offrir à mon ingrat ou mon sceptre, ou la mort
Mais malgré mes bontez s'il veut que je l'immole,
Je viens te demander l'effet de ta parole.

ARYANTE.

Vous pourriez immoler l'objet de vôtre amour ;
Grand Dieux ! de quelle mere ai je reçû le jour !
Jugeant de vôtre ardeur par celle qui m'anime,
J'ai crû que fremissant au nom de la victime,
Vous sauveriez Mandane en faveur de Cyrus,

Mais puisque tous mes soins enfin sont superflus,
Sçachez que c'est en vain que Mandane inhumaine
Autant que j'ai d'amour veut m'inspirer de haine;
Qu'un seul de ses regards suffit pour m'attendrir,
Et que si par vos coups je la voyois perir,
Que sçai-je? ma fureur.... Toute autre que ma mere
Me payeroit de son sang une tête si chere.

TOMYRIS.

Il faut donc t'apprendre à marcher sur mes pas.
Oui, je veux, en livrant ce que j'aime au trepas,
T'aprendre à te vanger d'une beauté cruelle.
Mais si le lâche amour, dont tu brules pour elle,
A mes ressentimens s'obstine à l'arracher,
Dans le fonds de ton cœur ma main l'ira chercher.

ACTE QUATRIEME,

SCENE ONZIEME.

APYANTE seul.

QUel exemple barbare! Hé je pourrois le suivre!
Ah! plûtôt par ta main que je cesse de vivre.
Vien, mere impitoyable, au gré de ta fureur
Arracher à ton fils & Mandane, & le cœur.
Mais suis-je encor ton fils, lorsque de sang avide
Tu portes tes horreurs jusques au parricide?
Quels horribles projets viens-tu de mettre au jour?
Sourde à la voix du sang, à celle de l'amour,
Tu ne balances pas à franchir les limites
Qu'aux plus sauvages cœurs la nature a prescrites.
Prevenons l'inhumaine, & commençons d'abord...

ACTE QUATRIEME,

SCENE DOUZIEME.

ARYANTE, ORONTE.

ORONTE.

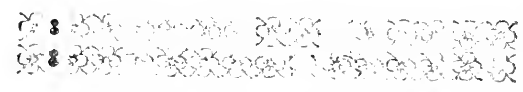
AH, Seigneur ! les Perſans font un dernier effort
Tout fuit devant leurs pas ; nos troupes avancées
Dans leurs retranchemens viennent d'être forcées.
Accourez ; ou bientôt preparez vous à voir
Et Mandane & Cyrus remis en leur pouvoir.

ARYANTE.

Dieux ! d'un coup ſi cruel vous frapperiez mon ame ?
Vien, allons ſignaler ma fureur & ma flâme ;
Et ſi de ce combat le ſuccès m'eſt fatal,
Revenons en ces lieux pour perdre mon Rival.

Fin du quatrieme Acte.





ACTE CINQUIEME,

SCENE PREMIERE.

TOMYRIS, GELONIDE.

TOMYRIS.

ENfin je suis vaincuë, & le destin barbare
Me trace à chaque pas la mort qu'il me prepare.
Ces lieux, où j'ai regné, n'offrent à mes regards
Que morts & que mourans de tous côtez epars ;
Et parmi tant de traits, où je me vois en bute,
Je ne puis esperer qu'une éclatante chûte.
C'est auprès de Cyrus que je viens la chercher.
Si les Persans vainqueurs veulent me l'arracher,
Qu'ils osent penetrer ces nombreuses cohortes,
Dont j'ai de sa prison environné les portes.

GELONIDE.

De grace, à leur fureur ne vous exposez pas ;
Sauvez-vous : Issedon vous tend encor les bras.
Partez avec Cyrus, qu'Aryante vous suive :
Il ne peut qu'en fuyant conserver sa captive.

TOMYRIS.

Ah ! m'accablent plûtôt mes cruels ennemis ;
Quoi ; j'irois obéïr où regneroit mon fils ?
Moi, qui foulant aux pieds les droits de sa naissance,
Lui retiens en ces lieux la suprême puissance ?
Non, mon ambition auroit trop à souffrir :
J'ai vécu sur le thrône, & je veux y mourir.
Je te dirai pourtant, que ma chûte infaillible
Des malheurs que je crains n'est pas le plus terrible.

Deux Amans que je laiſſe au comble de
 vœux,
Des maux que je reſſens voilà le plus affreux.
O cruel deſeſpoir ! neceſſité fatale
De mourir ſans donner la mort à ma Rivale.
Par un fils odieux dérobée à mes coups,
L'orgüeilleuſe triomphe, & brave mon courroux.
Triomphons à mon tour. Immolons ce qu'elle ai-
 me,
C'eſt toûjours immoler la moitié d'elle-même.
Sacrifions Cyrus. On va me l'amener ;
De ſon ſort & du mien c'eſt à lui d'ordonner.
Malgré moi, ſes regards ont ſurpris ma tendreſſe :
Mais juſqu'à l'avoüer ſi jamais je m'abaiſſe,
S'il me dedaigne enfin, c'eſt par un fer vangeur
Qu'il me verra chercher le chemin de ſon cœur.
Il vient. Dieux tout puiſſans, qui voyez mon ſup-
 plice,
Ne me condamnez pas à ce grand ſacrifice.

ACTE CINQUIEME,

SCENE SECONDE

TOMYRIS, CYRUS, GELONIDE.
Suite.

TOMYRIS.

LA victoire, Seigneur, ſe declare pour vous.
Mais ne pretendez pas me voir à vos genoux.
Le ſang de mes Sujets, dont la terre eſt couverte,
A ma juſte fureur demande vôtre perte ;
Pour ce ſang répandu le vôtre doit couler :
Oui, Seigneur, c'eſt vous ſeul qu'il me faut immo-
 ler.
Reduite à me vanger, gardez de m'y contraindre ;

Plus on me desespere, & plus je suis à craindre.

CYRUS.

Hé d'où vous peut venir cet affreux desespoir ?
Veut-on vous dépoüiller du souverain pouvoir ?
Non ; mes vœux ne vont pas jusqu'à vôtre couronne :
Je vous la remettrai, si le sort me la donne,
Ce n'est point son éclat qui frappe ici mes yeux.
Qu'on me rende Mandane, & je pars de ces lieux.

TOMYRIS.

Non, à quelque revers que le sort nous condamne,
Ne prétendez jamais qu'on vous rende Mandane.
Mais les momens sont chers ; apprenez à quel prix
Vous pouvez désarmer le cœur de Tomyris.
Seigneur, que vos Persans s'éloignent de mes tentes.
Arrachez mes Sujets d'entre leurs mains sanglantes.

CYRUS.

Moi, je consentirois... qu'auriez-vous prétendu?

TOMYRIS.

Qu'ils s'éloignent, vous dis-je, ou vous êtes perdu.

CYRUS.

Connoissez-vous Cyrus, quand vous croyez, Madame,
Qu'une telle menace épouvante son ame ?
Cent fois dans les perils j'ai cherché le trepas ;
Je l'ai vû d'assez près pour ne le craindre pas.
Tantôt, je l'avoüërai, j'ai craint vôtre colere.
Il falloit vous livrer une tête trop chere,
Mandane alloit perir, mon cœur s'en est troublé :
Dans cet affreux moment j'ai pâli, j'ai tremblé ;
Mais Mandane est sauvée ; & malgré vôtre envie,
L'amour de mon Rival me répond de sa vie.

TOMYRIS.

Songez que ce Rival de mon sang est formé,
Et que par mon exemple il peut être animé.
N'exposez pas, Seigneur, cette tête si chere.
Peut-être que le tems calmera ma colere.

CYRUS.

Non, je n'eſpere pas calmer vôtre fureur.
N'ai-je pas vû tantôt... Dieux ! j'en fremis d'horreur ;
Que l'arrêt eſt parti d'une bouche inhumaine ?

TOMYRIS.

Tu te ſouviens, ingrat, de ce qu'a fait ma haine;
Et ne comptant pour rien ce qu'a fait mon amour,
Tu ne te ſouviens pas qu'il t'a ſauvé le jour.
Prête à te voir perir, de quel effroi glacée,
Entre mon fils & toi je me ſuis avancée.
Dis, cruel, as-tu vû balancer un moment
Mon cœur entre l'amour & le reſſentiment ?
Mais que fais-je, grands Dieux ! je vois ſa haine extrême ;
Et je puis ſans rougir luî dire que je l'aime.
Et je puis me reduire au deſeſpoir affreux
De faire vainement un aveu ſi honteux.
Triomphe ; tu le dois : ta victoire eſt entiere ;
Tomyris à tes yeux a ceſſé d'être fiere :
Mais crains une vengeance où tu me vois courir :
Je ne dis plus qu'un mot : Veux-tu vivre, ou mourir :
Ce choix eſt important, peſe bien ta réponſe,
Et dicte moi l'arrêt qu'il faut que je prononce.
Parle, c'eſt trop long-tems ſuſpendre mon courroux.

CYRUS.

Si l'arrêt de mon ſort doit dépendre de vous,
Puis-je faire aucun choix qui ne bleſſe ma gloire?
C'eſt des Dieux que j'attens la mort ou la victoire.

TOMYRIS.

Et moi, malgré ces Dieux, je veux faire ton ſort.
Va, rentre dans tes fers, & n'attens que la mort.

ACTE CINQUIEME,

SCENE TROISIEME.

TOMYRIS, GELONIDE.

TOMYRIS.

OUi, tu mourras, cruel ; n'espere plus de grace,
Il faut par tout ton sang que ma honte s'efface.
C'en est fait ; il est tems qu'un noble desespoir,
M'arrachant à l'amour, me rende à mon devoir.
N'en déliberons plus. Mais que veut Aripithe ?
Dieux ! que dois-je penser du trouble qui l'agite ?

ACTE CINQUIEME,

SCENE QUATRIEME.

TOMYRIS, GELONIDE, ARIPITHE.

ARIPITHE.

JE ne puis vous cacher un funeste revers,
Madame, de Cyrus on va briser les fers.
Ses Gardes effrayez ne songent qu'à se rendre.

TOMYRIS.

Ah Ciel ! dans ce malheur quel parti dois-je prendre ?
Allons, suivez mes pas. ..Que vois-je, justes Dieux !
C'est mon fils expirant qui se montre à mes yeux.

ACTE CINQUIEME,

SCENE CINQUIEME.

TOMYRIS, ARYANTHE, ORONTE. ARIPITHE, GELONIDE.

ARYANTE *soutenu par Oronte.*

Reine, songez à vous; les Persans pleins de rage
Vont bientôt sur vous-même achever leur ouvrage.
Vos deux fils malheureux n'ont pû leur échaper,
Il ne leur reste plus que la mere à frapper,
Mon amour contre moi vous arma de colere ;
Que mon trepas du moins vous rende un cœur de mere.
Vangez moi, vangez vous, vangez tout l'Univers;
C'est le sang de Cyrus que j'attens aux Enfers.

Il meurt.

ACTE CINQUIEME,

SCENE SIXIEME.

TOMYRIS, GELONIDE, ARIPITHE.

TOMYRIS.

Oui, tu l'auras ce sang à tout le mien funeste.
Nous serons tous vangez. Dieux ! je vous en atteste,
Oui, Dieux qui m'entendez, si je romps mon serment ;

Déployez ſur ma tête un ſoudain châtiment ;
Puiſſe je dans vos mains voir allumer la foudre,
Mon trône mis en cendre, & tout mon peuple en poudre,
Moi-même être aſſervie, & pour dire encore plus,
Puiſſe-je voir Mandane heureuſe avec Cyrus !
Mais ne differons plus, il eſt tems que je frappe
Si je ſuſpens mes coups, ma victime m'échape.
Aripithe, écoutez. Si jamais vôtre foi
Par des faits éclatans ſe ſignala pour moi,
J'ai beſoin, pour ſçavoir juſqu'où va vôtre zéle,
Et d'un cœur intrépide, & d'une main fidéle.
Puis je attendre de vous un genereux effort ?

ARIPITHE.

Commandez.

TOMYRIS.

A Cyrus allez donner la mort.

ARIPITHE.

Je ne balance point, vous ſerez obeïe.
Oui, dûſſe je perir, Cyrus perdra la vie ;
Mon zéle juſqu'à lui va m'ouvrir un chemin ;
Et mon cœur vous répond d'une fidéle main.

ACTE CINQUIEME,

SCENE SEPTIEME.

TOMYRIS, GELONIDE.

GELONIDE.

QU'avez-vous ordonné ?

TOMYRIS.

Ce que ma gloire ordonne.

GELONIDE.

Quoi, les Perſans vainqueurs n'ont rien qui vous étonne ?

Ah !

Ah ! revoquez de grace un si funeste arrêt.
J'implore vos bontez ; & pour vôtre interêt,
Si vous comptez pour rien de vous perdre vous-même,
Songez quelle est l'horreur de perdre ce qu'on aime
Ecoutez vôtre amour.

TORYRIS.

Que j'écoute une ardeur,
Que je dois comme un monstre étouffer dans mon cœur !
Un amour plus cruel qu'une horrible furie !
Contre lui, Gelonide, entens mon sang qui crie.
Laissons ces vains discours ; je n'ai plus qu'un moment,
Que je dois tout entier à mon ressentiment.
C'est Mandane sur-tout, qu'il faut que je punisse.
Cyrus l'aime, il est tems que ma main les unisse.
Du trepas de mon fils retirons quelque fruit.
Il ne s'oppose plus .... Ciel ! qu'entens-je ? quel bruit ?
Mais qu'est-ce que je vois ? ma Rivale s'avance.
Dieux ! me dérobez vous ma derniere vangeance ?

ACTE CINQUIEME,

SCENE HUITIEME.

TOMYRIS, MANDANE, GELONIDE, CLEONE.

MANDANE.

ENfin le juste Ciel vient d'exaucer mes vœux.
Les airs de toutes parts percez de cris affreux,
De mes Gardes troublez la troupe fugitive,
Tout m'apprend qu'en ces lieux je ne suis plus captive.

à Tomyris,
Madame, par vos soins puis-je voir le Vainqueur ?
TOMYRIS *à part.*
Ah ! Ciel.... mais renfermons ma rage dans mon cœur.
MANDANE.
N'offensez pas Cyrus par d'injustes allarmes.
Il n'est plus ennemi dès qu'on lui rend les armes.
TOMYRIS.
Tout genereux qu'il est, je l'ai trop irrité
Pour esperer encor d'éprouver sa bonté.
Cependant pour flechir ce Vainqueur magnanime,
J'ai déja reparé la moitié de mon crime.
Bientôt vous n'aurez plus à craindre aucun revers,
Mes ordres sont donnez, on va briser ses fers.
J'ai voulu de ce soin ne charger qu'Aripithe ;
Je sçai quel est pour moi le zele qui l'excite.
Mais, Madame, Cyrus tarde plus qu'il ne faut.
Je vai presser... Adieu, vous le verrez bientôt.

ACTE CINQUIEME.

SCENE NEUVIEME.

MANDANE, CLEONE.

MANDANE.
JE le verrai bientôt ! Qu'en croirai-je, Cleone ?
Tout mon sang est glacé ; je tremble, je frissonne.
Que va-t-elle presser ? N'est-ce point son trepas ?
Ah cruelle ! ah barbare ! Allons suivons tes pas,
Rien ne sçauroit calmer le trouble de mon ame.
Vien, ne me quitte pas....
CLEONE.
Où courez-vous, Madame ?

Et qu'allez-vous chercher à travers tant d'horreur?
D'un peuple au desespoir redoutez la fureur.
Demeurez; vôtre Amant près de vous va se rendre,
Madame, & c'est ici que vous devez l'attendre.

MANDANE.

L'attendre ! hé le peut-on sans un mortel effroi,
Quand on a dans le cœur autant d'amour que moi?
Je fremis du destin qu'à Cyrus on prepare,
Cleone, je crains tout d'une Reine barbare.
Mais qu'est-ce que je vois? Artabase, grands Dieux!
Le malheur que je craint est écrit dans ses yeux.

ACTE CINQUIEME.

SCENE DIXIEME.

MANDANE, ARTABASE, CLEONE.

ARTABASE.

OUi, du plus grand malheur j'apporte la nouvelle.
Cyrus....

MANDANE.

Ciel ! il est mort ?

ARTABASE.

Une Reine cruelle
Vient de couvrir ses yeux d'une éternelle nuit,

MANDANE.

Soutien moi.

ARTABASE.

Quelle horreur ! Le flambeau qui nous luit
A-t-il pû l'exposer aux yeux de la nature ?
Mais comment vous tracer cette affreuse peinture?

MANDANE.

Artabase, achevez, & ne m'épargnez pas.
Je veux suivre Cyrus dans la nuit du trepas.
Je l'ai perdu ; la mort est tout ce qui me reste,

Et je dois la chercher dans ce recit funeste.

ARTABASE.

Et je devrois, Madame, en me perçant le flanc,
Au défaut de ma voix, faire parler mon sang.
La victoire pour nous hautement déclarée
Déja de vos prisons nous permettoit l'entrée,
Quand j'ai vû Tomyris, un poignard à la main,
Pour aller à Cyrus prendre un autre chemin.
J'ai tremblé, j'ai suivi sa furieuse escorte;
J'arrive au lieu fatal, on m'en défend la porte,
On m'arrête, le sang coule de toutes parts:
Des Scythes effrayez je force les remparts;
Tout fuit; j'avance enfin, l'ame de crainte émuë.
Justes Dieux! quel objet vient s'offrir à ma vuë!
Mes Soldats consternez en poussent mille cris,
Une troupe barbare entoure Tomyris,
Tandis que par trois fois, sans qu'aucun cri l'arrête,
Dans un vase de sang elle plonge une tête,
Et dit, à chaque fois, d'un ton mal-assûré,
Saoule toi de ce sang dont tu fus alteré.
Tout tremble, tout fremit à ce discours horrible;
Tout est saisi, tout garde un silence terrible.
Le Soleil se couvrant d'un voile tenebreux,
Semble se refuser à ce spectacle affreux.
Tomyris, elle-même, autrefois si cruelle,
Oublie en ce moment sa fureur naturelle;
Et ses yeux condamnant son projet inhumain,
N'osent envisager l'ouvrage de sa main
Hé! quels yeux soutiendroient cet objet effroyable?
Quel cœur jusqu'à ce point seroit impitoyable?
Les traits de vôtre Amant dans le sang confondus
N'offrent plus qu'une playe à mes sens éperdus;
Et dans la juste horreur, dont mon ame est saisie,
J'y cherche vainement le Vainqueur de l'Asie.

MANDANE.

Ah! courons le vanger.

ARTABASE.

Vos vœux sont satisfaits.
Les Scythes de leur sang ont payé leurs forfaits;

Et par nous Tomyris immolée à ſon ombre,
Des victimes ſans doute alloit croître le nombre
Mais d'un œil de mépris enviſageant la mort,
Je ſçaurai bien ſans vous diſpoſer de mon ſort,
Dit-elle ; & ſe livrant au tranſport qui l'inſpire,
Prend un poignard, ſe frape, & ſoudain elle expire.

MANDANE.

La barbare! elle évite un juſte châtiment.
Il ne me reſte plus qu'à ſuivre mon Amant
C'eſt pour moi qu'il eſt mort ; & mon amour fidéle
Doit m'unir avec lui dans la nuit éternelle.

FIN.

LA MORT DE JULES CESAR

TRAGEDIE.

A MONSEIGNEUR D'ARGENSON, CONSEILLER D'ETAT.

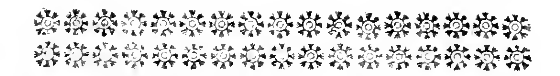
&c. &c. &c.

ACcepte de ma Muse un legitime hommage :
C'est à Toi, D'ARGENSON, *que je dois cet Ouvrage ;*
Sans Toi j'abandonnois l'Empire des neuf Sœurs ,

Où même nos Amis deviennent nos Censeurs.
Par Toi contre leurs traits je me vis rassurée.
Par Toi dans la carriere enfin je suis rentrée.
Quel que soit le peril, je ne m'en repens pas.
J'ai vû quelques lauriers y croître sous mes pas :
Tu m'en avois promis la moisson éclatante,
Et l'aveu du Public a suivi Ton attente.
Quel augure pour moi que ces pleurs glorieux !
Qu'une simple lecture arracha de Tes yeux.
Que n'attendis-je pas du secours du spectacle ?
Et que pouvois-je craindre aprés un tel oracle ?
Je vis le grand Cesar indignement trahi,
Aussi cheri de Toi, que Brutus fut haï.
O qu'à mes yeux charmez cette horreur pour un Traître
Peignit Tes sentimens pour nôtre auguste Maître !
Que Tu me montras bien, par quelle ardente foi
Tu répons aux bontez, que LOUIS *a pour Toi,*
Qu'il est digne du trône, & digne de Ton zele !
Quel Roi plus genereux ! Quel Sujet plus fidéle !
Quand nos champs fatiguez d'une inutile main
Refusent les tresors déposez dans leur sein ;
Lorsqu'à tous nos desirs le Ciel même s'oppose,

Sur Toi de nos destins ce Heros se repose ;
De nos maux par Tes soins adoucissant le poids ,
Que Tu sçais bien alors justifier son choix !
Puisse au gré de mes vœux un choix encor plus juste
Te donner pour Mecene à ce nouvel Auguste !
Au seul bruit de Ton Nom , on verroit les beaux Arts ,
Pour habiter ces lieux , voler de toutes parts ;
Et le sacré vallon établi sur la Seine ,
Celebrer à l'envi l'Auguste & le Mecene.





PREFACE DE L'AUTEUR.

C'Est plûtôt pour rendre compte au Public, que pour appeller de son jugement, que je mets une Preface à la tête de cette Tragedie. Les applaudissemens qu'on a donnez aux trois derniers Actes, sont allez au-delà de mes esperances; si je recusois des Juges si favorables: ce n'est donc que pour justifier mes intentions sur le caractere que j'ai donné à mon Heros, que je m'adresse à mon Lecteur. On m'a blâmée de l'avoir degradé de toute sa gloire passée, en lui donnant une timidité, qui ne pouvoit convenir au Vainqueur de Pharsale. En effet, dira-t-on, qui ne sçait que Jules Cesar fut le plus audacieux de tous les Conquerans, & que ce fut du seul passage du Rubicon, comme d'un coup de dez, qu'il fit dépendre le destin de l'Empire du Monde? lorsque

fermant les yeux à tous les perils attachez à la grandeur de ſon entrepriſe, il prononça ces paroles ſi celebres, où ſon audace eſt ſi bien caracteriſée, *Le ſort en eſt jetté.*

Ce ſeul endroit de la vie de ce grand Homme ſuffiroit pour me fermer la bouche, ſi j'étois tombée dans la faute qu'on a voulu m'imputer : mais on n'a qu'à lire ma Piece ſans prévention, pour me rendre juſtice ſur ce point.

Dès le premier Acte, Jules Ceſar proteſte à ſon Confident, qu'il ne craint point la mort, mais ſeulement de mourir de la mort des Tyrans ; & j'oſe avancer que toute crainte fondée ſur un tel principe, eſt vertu plûtôt que foibleſſe. Mais ſur quoi, dira quelqu'un, cette crainte eſt-elle fondée, ſur le ſimple ſonge d'une femme ? Je répons à cela, que tous les ſignes celeſtes qui ont précedé ce ſonge, joints aux ſignes des ſacrifices, lui donnent beaucoup de poids, & qu'on ne doit pas regarder Calpurnie comme une femme ordinaire.

Cette derniere raiſon eſt ſoutenuë de l'autorité de Plutarque, à qui je dois les principales beautez de ma Tragedie. Voici ſes propres termes de la Traduction d'Amiot : *Cela*, dit-il, en parlant du ſonge en queſtion, *mit Ceſar en quelque ſoupçon &*

quelque défiance, pource que jamais auparavant il n'avoit apperçû en Calpurnia aucune superstition de femme, & lors il voyoit qu'elle se tourmentoit fort de son songe.

L'agitation continuelle de Cesar a revolté quelques-uns des Spectateurs; mais on a dû considerer dans quelle circonstance de sa vie je le mets sur la Scene, & quelle est la passion prédominante que je lui donne: la circonstance est des plus tristes, & la passion des plus violentes. C'est un ambitieux que je peins, & un ambitieux qui, comme il l'avouë lui-même, craint de perdre en un seul jour le fruit des travaux de plusieurs années.

J'ajoûte à cela, que la Tragedie n'ayant point d'autre fin, selon Aristote, que de purger les passions, ce seroit les entretenir & les autoriser, que de les montrer sans les funestes suites qu'elles trainent après elles, & que chacun voudroit être ambitieux, si l'on pouvoit l'être impunément & avec tranquillité.

La derniere raison que j'apporte pour justifier l'agitation de Cesar, est, que la terreur & la pitié étant l'ame de la Tragedie, je n'ai pas crû pouvoir inspirer ces deux passions en peignant Cesar insensible à ses propres malheurs. On ne s'avise guere de plaindre un homme qui ne se croit pas à plaindre, & l'on ne s'al-

larme pas pour lui quand on le voit tranquille.

On me reproche encor d'avoir fait Brutus plus grand que Jules Cesar ; mais pour peu qu'on y fasse de reflexion, on verra que Brutus n'est grand qu'en second, puisque ce n'est qu'à la generosité de Cesar qu'il doit tout ce qu'il y a de plus vertueux dans son repentir. Toute la grandeur d'ame, qui precede ses remords, n'est fondée que sur le systeme de liberté qui a immortalisé son ayeul : & à raisonner sur ce fondement ; Brutus est véritablement plus grand que Cesar, puisqu'il y a autant de gloire à rendre la liberté à sa Patrie, que d'injustice à l'en dépoüiller.

Je ne dirai rien des autres caracteres, puisqu'on en a paru content. Je sçai qu'on a trouvé Octavie un peu indifferente, surtout quand elle apprend de la bouche d'Antoine, que Cesar la destine à Brutus : mais comme l'Histoire ne lui a pas donné des passions bien vives, & qu'elle a toûjours preferé son devoir à ses plus chers interêts ; je n'ai pas crû qu'il me fût permis d'en faire une Hermione, ou une Roxane, & je me suis contentée de ne lui point faire démentir le caractere que je lui ai donné dès la premiere Scene, où il semble qu'elle n'aime Antoine qu'en considera-

ration

ration du zele de ce Consul pour Jules Cesar. Dans tout le reste de la Piece, elle est si scrupuleusement attachée à son devoir, qu'elle proteste à Cesar, que si une fois elle avoit épousé Brutus, elle seroit si aveuglément soumise à ses volontez, qu'elle lui garderoit un secret inviolable dans les entreprises même qu'il formeroit contre sa vie. Au reste, quelques personnes ont pris le change au sujet de cette vertueuse Romaine dans la sixiéme Scene du second Acte; on lui a imputé à ambition une réponse qu'elle fait à Antoine. La voici:

Quoi! Cesar m'associe à d'illustres Ayeux;
Il m'unit à son sang par un choix glorieux,
Il m'adopte, & j'irois l'obliger à reprendre
Tout l'éclat que sur moi sa main daigne répandre!
Que n'auroit pas alors l'envie à publier?

On a crû que ces illustres Ayeux, dont elle parle au premier Vers, sont ceux de Brutus. Eh! qui ne voit que c'est de ceux de Cesar qu'elle parle? Le terme d'*adoption*, qu'elle employe au troisiéme Vers, peut-il laisser le moindre doute là-dessus? & cette adoption, qui la rend fille de Cesar, lui permet-elle un autre langage?

Elle fait plus ; elle ajoûte qu'Octavien a transmis à Cesar tous les droits qu'il avoit lui-même sur son sort. En faut-il davantage pour la tenir indispensablement dans l'obéissance qu'elle doit à ce pere d'adoption ?

Voilà toutes les critiques qui sont venuës à ma connoissance. Je ne sçai si le Public sera content de mes réponses : mais s'il continuë à me condamner après m'avoir entenduë, je me soumettrai aveuglément à ses décisions, & je renoncerai à mes foibles lumieres, pour me conformer à son goût.



NOMS DES PERSONNAGES, OU ACTEURS ET ACTRICES.

JULES CESAR, Dictateur.

ANTOINE, Consul Romain.

BRUTUS, Préteur.

OCTAVIE, Niece de Jules Cesar.

PORCIE, Fille de Caton.

ALBIN, Confident de Jules Cesar.

FLAVIEN, Confident de Brutus.

JULIE, Confidente d'Octavie.

PAULINE, Confidente de Porcie.

LA SCENE EST A ROME dans le Palais de Jules Cesar.



LA MORT DE JULES CESAR,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OCTAVIE, JULIE.

JULIE.

NON, je ne puis, Madame, approuver la douleur,
Qui depuis si long-tems déchire vôtre cœur.
Dans un jour de triomphe, où l'orgüeilleuse Rome,
Flechissant à nos yeux sous les loix d'un seul homme,
Du nom de Roi des Rois doit honorer Cesar,

Et de sa propre main s'attacher à son char,
Vous vous plaignés du sort; hé! qui le pourroit croire?
Des mortels peuvent-ils prétendre à plus de gloire?
Et dans tout l'Univers est-il quelque autre rang,
Qui puisse encor plus haut élever vôtre sang?

OCTAVIE

Ah! cesse un entretien, dont le cours m'importune;
Tu sçais trop si mon cœur adore la Fortune,
Julie, & si jamais ses presens dangereux
De la triste Octavie ont arraché des vœux.

JULIE.

Antoine, je le sçai, regne seul dans vôtre ame:
Mais, Madame, le sort trahit-il vôtre flâme?
Pouvez-vous vous en plaindre, ou plûtôt en ce jour
N'avez-vous pas pour vous la Fortune & l'Amour?
Antoine vous adore, il n'est rien qu'il n'espere
Des bontez de Cesar, qui vous tient lieu de pere;
Et s'il a dérobé sa tendresse à ses yeux,
C'est pour mieux s'assurer un bien si précieux.

OCTAVIE.

Je sçai que pour Cesar Antoine s'interesse,
Qu'il menage pour lui les cœurs avec adresse,
Que Cesar lui doit tout, & que si les Romains
Déposent à ses pieds l'Empire des humains,
Son rang de ce Consul sera le seul ouvrage;
Oui, chaque jour pour lui briguant quelque suffrage,
Ma main est le seul prix qu'il en veut demander,
Et Cesar lui doit trop pour lui moins accorder:
Mais lorsque j'en conçois un espoir qui me charme,
Cesar, Rome, les Dieux, tout m'agite & m'allarme;
Cesar comblé d'ennuis glace mon cœur d'effroi,
Rome craignant les fers fremit au nom de Roi,
Et les Dieux s'expliquant par des signes terribles
Semblent nous annoncer les maux les plus horribles.
Et tu peux condamner le trouble de mes sens!
Puis-je voir sans frayeur des perils si pressans?

Ai-je plus de vertu que n'en a Calpurnie,
Au sort du grand Cesar si digne d'être unie ?
Songe aux torrens de pleurs qui coulent de ses yeux
De quels gemissemens remplit-elle ces lieux ?
Pour flechir s'il se peut la colere celeste,
Elle va consulter les destins à Preneste ;
Et moi de leurs arrêts pour sçavoir la rigueur,
J'ai besoin seulement de consulter mon cœur.

JULIE.

C'est trop vous allarmer ne sçauriez-vous attendre,
Que les Dieux irritez se fassent mieux entendre ?
Et pour avoir à Rome annoncé leur courroux,
Ont-ils dit que Cesar en dût sentir les coups ?

OCTAVIE.

Ah ! s'il faut que le Ciel éclate contre Rome,
Peut-il mieux la frapper qu'en frappant ce grand homme ?

JULIE.

Madame, Antoine approche,& vient vous rassûrer.

ACTE PREMIER,

SCENE SECONDE.

ANTOINE, OCTAVIE, JULIE.

OCTAVIE.

HE bien ! que dois je craindre, ou que dois-je esperer,
Antoine ? Quel succès a suivi vôtre zele ?

ANTOINE.

Tout va prendre en ces lieux une face nouvelle,
Madame, les Romains d'une commune voix
Deferent à Cesar le nom de Roi des Rois.
Je l'ai peint à leurs yeux brillant, comblé de gloire,
Et par tout sur ses pas enchaînant la victoire :
Je l'ai fait voir dans Rome au milieu de la paix

Captivant tous les cœurs à force de bienfaits :
Ces mots sur les esprits font plus que je n'espere,
Tous appellent Cesar du tendre nom de Pere ;
Et moi pour profiter d'une heureuse chaleur,
Le Parthe a jusqu'ici bravé nôtre valeur,
Leur dis-je, & pour dompter le reste de la terre.
Nous n'avons plus Romains, qu'à finir cette guerre.
Mais ne nous flattons point, quels que soient nos Guerriers,
Ils n'en reviendront pas le front ceint de lauriers :
Un Oracle, autrefois dicté par la Sibylle,
Nous condamne à semer dans un champ infertile,
A moins que nos Soldats pour y donner la loi
N'y marchent quelque jour commandez par un Roi :
Sans doute c'est Cesar que l'Oracle désigne,
Si quelqu'un doit regner, en est il de plus digne ?
Combien le nom sacré de la Religion
Impose de respect & de soumission !
Il n'est point de Romain, quelque fier qu'il puisse être,
Qui ne tienne à bonheur de l'accepter pour Maître ;
Et dès qu'il faut remplir les volontez des Dieux,
Le nom de Liberté disparoît à leurs yeux.

OCTAVIE

Que ne doit point César à vôtre zele extrême ?
Et que ne vous doit pas Octavie elle-même ?

ANTOINE.

Quoique mon zele ait fait, le prix en est trop doux,
Et que n'attens-je pas de Cesar & de vous ?
Enfin il m'est permis de rompre un long silence,
Qui n'a fait à mon cœur que trop de violence :
Cesar sur l'Univers va regner en ce jour,
Et demain je lui fais l'aveu de mon amour.
Ne permettez-vous pas qu'à ses yeux il éclate ?

OTAVIE.

Oui, demandez le prix dont vôtre amour se flate ?
On vous le doit, Seigneur, & vous serez heureux,
Si pour vous l'accorder on consulte mes vœux.

Mais Cesar vient à nous, souffrez que je vous quitte,
Puissiez-vous dissiper le trouble qui t'agite !

ACTE PREMIER,

SCENE TROISIE'ME.

CESAR, ANTOINE, ALBIN.

ANTOINE.

Seigneur, il en est tems, quittez ce sombre ennui,
Tout le Peuple Romain vous couronne aujourd'hui.

CESAR.

Tout le Peuple Romain ! Est-ce ainsi que l'on nomme
Un tas d'hommes confus qu'on voit naître dans Rome ?
Un vain Peuple entraîné par tous les changemens,
Dont le caprice seul regle les jugemens ?
Je pourrois de mon sort rendre ce Peuple arbitre ;
Il veut me faire Roi, connoit-il bien ce titre ?
Ah ! si je me fiois sur un si foible appui,
Il détruiroit demain ce qu'il fait aujourd'hui.
Quelque inconstant que soit l'Empire de Neptune,
J'ai commis à ses flots Cesar & sa fortune :
Mais de quelque succes qu'on ose se flater,
L'inconstance du peuple est plus à redouter.

ANTOINE.

Sa faveur, je le sçai, n'est pas long-tems durable :
Mais, Seigneur, un seul jour, un moment favorable,
Vous ne l'ignorez pas, est souvent d'un grand prix.
Ah ! si vous aviez vû l'ardeur....

CESAR.

J'ai tout appris,
Antoine, & si j'obtiens la suprême puissance,
Vous devez être sûr de ma reconnoissance :

Mais puiſque vôtre foi brille avec tant d'éclat,
Employez-en l'ardeur à gagner le Senat ;
C'eſt par là qu'il vous faut achever vôtre ouvrage.
A la faveur du peuple ajoûtez ſon ſuffrage.
Pour voir tous les Romains à mes pieds abattus.
J'ai beſoin du Senat, & ſur tout de Brutus.

ANTOINE.

Qu'entens-je ? A vos deſirs Brutus ſeroit contraire?
Lui qui de vos bontez tient le jour qui l'éclaire.
Trop fidéle au parti, que reprouva le ſort,
Au ſortir de Pharſale il eut trouvé la mort ;
Il l'attendoit du moins : vôtre cœur magnanime
Suſpendit à nos yeux un courroux legitime ;
Et le rang, où depuis vôtre faveur l'a mis,
Eut pû remplir les vœux de vos plus chers amis.

CESAR.

Si Brutus a dans Rome obtenu la Preture,
Au moins Antoine peut le ſouffrir ſans murmure.
Sur vous mon amitié répand bien plus d'éclat,
Puiſque vous me devez l'honneur du Conſulat.
Je ne me plains pourtant ni de l'un ni de l'autre,
Et la foi de Brutus ne doit rien à la vôtre :
Mais quoiqu'il ait pour moi de zele & de reſpect,
Son nom m'eſt odieux, & me le rend ſuſpect.
Oui, je me ſens fremir auſſi tôt qu'on le nomme.
Un Brutus autrefois chaſſa les Rois de Rome ;
Ce Brutus, cher Antoine, étoit de ſes Ayeux.
Je ſçai que ſur lui ſeul Rome entiere à les yeux.
J'ignore s'il pretend me ſervir ou me nuire :
Mais je ne vois que lui qui puiſſe me détruire.

ANTOINE.

Quel que ſoient ſes deſſeins, il faut les prevenir :
Aſsûrez vous de lui. . . Qui peut vous retenir ?
Pour conſerver vos jours tout devient legitime.

CESAR.

Quoi ! pour ſauver mes jours j'oſerois faire un crime ?
Sur les pas des Tyrans je pourrois. . . Ah ! plûtôt
Quittons la Dictature, & mourons, s'il le faut.

Aux Romains contre moi ne donnons pas des armes.
Mais je puis sans éclat dissiper mes allarmes :
Oui, quoi qu'enfin Brutus cause tout mon ennui,
Il faut que je menage un homme tel que lui.
J'ai pour m'en assurer une plus douce voye,
J'en prendrai soin. Allez, faites qu'on me l'envoye.

ACTE PREMIER,

SCENE QUATRIEME.

CESAR, ALBIN.

CESAR.

O Dieux ! à quels malheurs mes jours sont condamnez ?
Je ne vois que perils l'un à l'autre enchaînez,
Tout me nuit, tout m'allarme ; & le ciel & la terre
Semblent être d'accord pour me faire la guerre.
Oui, tout prêt à me voir Maître de l'Univers.
Albin, je dois m'attendre au plus affreux revers.
Plus on me croit heureux,& plus je suis à plaindre.

ALBIN.

Quoi le cœur de Cesar est capable de craindre !
Ce cœur que jusqu'ici rien n'avoit pû troubler,
Pour la premiere fois apprendroit à trembler !
Ah ! Seigneur, poursuivez vôtre illustre carriere.

CESAR.

Il faut te découvrir mon ame toute entiere :
C'est toi dont pour mes jours la foi se signala,
Quand j'allois éprouver la fureur de Sylla,
Et ta tendre amitié, que rien ne m'a ravie,
Ne peut être suspect à qui te doit la vie.
J'ai de l'ambition, je ne m'en cache pas ;
C'est l'ardeur de regner qui conduit tous mes pas.

De cette noble ardeur l'ame toute occupée,
Je sçûs du premier rang precipiter Pompée ;
Et sa chûte irritant mes desirs empressez,
Je poursuivis par tout ses amis dispersez.
Tu sçais par quels travaux, courant de guerre en guerre.
J'ai voulu meriter l'Empire de la terre :
Mais malgré tant de soins je me trouve reduit
A m'en voir en un jour enlever tout le fruit.

ALBIN.

Voyez plûtôt la gloire où ce jour vous éleve.
Tout ce qu'a fait Cesar, Rome en un jour l'acheve.
Le Senat par vôtre ordre est prêt à s'assembler ;
Ne songez qu'aux honneurs dont il va vous combler.

CESAR.

Helas! que ces honneurs perdent bien de leurs charmes,
Quand on les envisage à travers tant d'allarmes.
Je vois de toutes parts les cieux étincelans,
Dans les airs embrasez mille spectres volans,
Des hommes tous en feu, qu'enfantent des abîmes.
Incertain de mon sort j'ai recours aux victimes,
Je porte dans leurs flancs mes regards curieux :
Tout m'annonce à la fois la colere des Dieux.
Pour delivrer mes yeux de ces objets funebres,
Je cherche, mais en vain, le secours des tenebres.
Je vois briller le jour au milieu de la nuit.
J'implore le sommeil, & le sommeil me fuit ;
Et lorsque loin de moi toute paix est bannie,
J'entens pour m'accabler la triste Calpurnie,
Qui s'éveille en tremblant, & fremissant d'horreur,
Croit voir des assassins qui me percent le cœur.

ALBIN.

O Ciel!

CESAR.

L'esprit frapé d'un si sanglant spectacle,
Elle va de Preneste interroger l'Oracle.
Ne crois pas toutefois que la peur du trepas

Puisse allarmer un cœur nourri dans les combats.
Je ne crains point la mort, je crains l'ignominie,
Suite affreuse du crime & de la tyrannie.
Pour tout autre malheur je ferois sans effroi :
Mais je fremis du nom que je laisse après moi.
Faut-il, ingrats Romains, faut-il, cœurs infidéles,
Que pour vous rendre heureux, ayant pris pour modéles.
Les plus fameux Heros & les Rois les plus grands,
Vous me fassiez mourir de la mort des Tyrans ?

ALBIN.

Ah de grace ! aux Romains rendez plus de justice.
Pour Brutus, je le crois capable d'artifice :
Mais il est genereux, & quel que soit son nom,
Il a trop de vertu pour tant de trahison.

CESAR.

Et c'est cette vertu qui le rend redoutable.
S'il a juré ma mort, elle est inévitable
Rome par son auteur jugeant de l'attentat,
Croira qu'en me perdant il veut sauver l'Etat ;
Et lorsqu'aux grands projets un grand exemple anime,
On doit plus redouter la vertu que le crime :
Ainsi pour m'en punir j'aurois pû l'élever...
Je m'abuse peut-être, & je vai l'éprouver.
La fille de Caton tient son ame asservie.
Pour rompre cet hymen, qu'il épouse Octavie.
A l'honneur d'un tel choix s'il s'opose aujourd'hui,
Je pourrai justement me défier de lui ;
Et jusqu'à l'épouser s'il veut bien se contraindre,
C'en est fait, de sa part je n'ai plus rien à craindre:
Car enfin sur mes jours s'il osoit attenter,
A la seule Porcie il faudroit l'imputer.
Je sçai que dans son cœur cette fiere Romaine
De Caton contre moi fait revivre la haine ;
Et si de ses beautez Brutus est trop épris,
Sans doute de ma mort sa main sera le prix.
Eteignons, s'il se peut, cette funeste flâme....
Mais on vient, c'est Brutus. Dieux ? éclairez mon ame.

ACTE

ACTE PREMIER,

SCENE CINQUIEME.

CESAR, BRUTUS, ALBIN, FLAVIEN.

CESAR.

Vous me voyez, Brutus, dans de mortels ennuis,
Je n'espere qu'en vous dans le trouble où je suis,
Le Parthe va m'ouvrir une noble carriere;
Je cours vanger Crassus, le Senat, Rome entiere:
Mais si nous en croyons ce qui frappe nos yeux,
Ce projet ne peut être avoüé par les Dieux;
Et si nous respectons la foi des sacrifices,
Nous ne pouvons partir sous de plus noirs auspices.
Rome, à qui je suis cher, dans ce commun effroi
Croit que ce grand peril ne regarde que moi.
Je ne me flate pas jusqu'au point de prétendre
Qu'au soin de mon salut les Dieux daignent descendre:
Mais je sçai, si le sort chez le Parthe, où je cours,
De mes exploits passez interrompoit le cours,
Que je ne pourrois pas survivre à ma défaite.
Apprenez donc, Brutus, tout ce qui m'inquiete.
Octave est jeune encor, seul reste de mon sang;
Rome eut pû quelque jour l'élever à mon rang.
Mais à combien de traits ma mort le laisse en bute!
Je lui cherche un appui sur le point de sa chute.
Je sçai que les Romains charmez de vos vertus
N'ont rien de plus sacré que le nom de Brutus.
Enfin entre vos mains je veux remettre Octave;
Il n'est point d'ennemis qu'avec vous il ne brave.
Si le Senat en vous me donne un successeur,

Tenez lui lieu de frere en époufant fa fœur.

BRUTUS.

En époufant fa fœur ! Moi l'époux d'Octavie !

CESAR.

Je vous entens, Brutus, vous adorez Porcie :
Mais fongez de quel pere elle a reçû le jour,
Et que Cefar ne peut approuver vôtre amour.
Vous ne répondez rien ? Parlez fans vous contraindre.
Ha ! je lis dans ton cœur ; il n'eft plus tems de feindre.
Oui, ce cœur à mes yeux ne parlant qu'à demi
A trompé trop long-tems un trop credule ami.
Aveugle que j'étois ! quand j'ai crû que fon ame
Combattroit, pour me plaire, une fatale flâme.
La fille de Caton plus fiere que jamais
D'un feul de fes regards détruifoit mes bienfaits.
Va, cours de tes refus inftruire l'inhumaine
Mais, prêt de triompher, crains d'en porter la peine:
Car enfin je fçai tout, & malgré tes détours.....

BRUTUS *à part.*

Dieux ! qu'entens-je ?

CESAR.

Brutus, je vous aime toûjours,
Et je ne prétens pas vous faire violence.
Parlez....

BRUTUS.

Vous l'ordonnez, & je romps le filence.
Je ne le nierai pas, Porcie a des vertus
Dignes de captiver l'amitié de Brutus.
Son pere me l'avoit autrefois deftinée.
Vous le voulez, il faut rompre cet hymenée.
Je renonce au bonheur de me voir fon époux,
Et ne puis balancer entre Porcie & vous :
Mais lorfque mon amour vous cede la victoire,
Souffrez que je balance entre vous & ma gloire.
Plus je vois qu'Octavie eft au-deffus de moi,
Plus je trouve de honte à recevoir fa foi.
Que j'aprête à l'envie une vafte matiere.

Que dira le Senat, que dira Rome entiere ?
Que j'immole Porcie à mon ambition :
Car dès long tems pour elle on sçait ma passion.
Brutus, triste debris d'un naufrage funeste,
De tant de biens perdus est le seul qui lui reste ;
Et par un autre hymen il pourroit aujourd'hui
La laisser sans espoir, sans parens, sans appui ?
Ah ! Seigneur, concevez cette rigueur extrême.

CESAR.

Et bien ! de son destin je me charge moi-même,
Oui, je lui vai offrir un époux dont le rang
Ne fera pas rougir les Heros de son sang.
Un époux, qui des Dieux tire son origine ;
C'est Antoine en un mot, que ma main lui destine.

BRUTUS.

Antoine !... Je l'avouë, en recevant sa foi,
Elle recouvre plus qu'elle ne perd en moi ;
Et ce seroit avoir l'ame peu genereuse,
Que de me plaindre encor quand on la rend heureuse.
C'en est fait, je me rens ; vous pouvez désormais
Disposer de ma main au gré de vos souhaits.

CESAR.

Ah ! que vous me charmez par cette déferente !
Oui, Brutus, mon bonheur passe mon esperance
Je vous comptois déja parmi mes ennemis,
Et dans le même instant vous devenez mon fils
Qu'heureusement enfin mon ame est éclaircie.
Mais hâtons mon bonheur, qu'on appelle Porcie :
Vous pouvez demeurer, je vai l'attendre, Adieu.

ACTE PREMIER,

SCENE SIXIEME.

BRUTUS, FLAVIEN.

FLAVIEN.

QUoi, Seigneur ?

BRUTUS.

Flavien, nous sommes dans un lieu,
Qui ne me permet pas de t'ouvrir ma pensée.
Mon ame jusqu'à feindre ici s'est abaissée.
Cesar me soupçonnoit, je l'ai trop entendu :
Il falloit le tromper, ou tout étoit perdu.
Ah ! que par ses soupçons mon ame est soulagée
Du poids d'une amitié par lui-même outragée.
Oui, Cesar le premier s'est défié de moi,
Et par-là m'autorise à lui manquer de foi.

FLAVIEN.

Courez donc chez Porcie, & prevenez son ame.

BRUTUS.

Non, malgré ses vertus, elle est Amante & femme :
Laissons la dans l'erreur ; je l'aime, Flavien ;
Mais l'interêt de Rome est preferable au sien.
L'amour de mon païs est tout ce qui m'inspire ;
C'est pour la liberté qu'aujourd'hui je conspire
Mais on peut nous entendre ; allons, quittons ces lieux :
C'est trop perdre en discours un tems si précieux.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND,

SCENE PREMIERE.

PORCIE, PAULINE.

PORCIE.

Des desseins de Cesar ne puis-je être éclaircie ?
D'où vient auprès de lui qu'il appelle Porcie ?
A-t il donc oublié tous les maux qu'il m'a faits ?
Ignore-t il enfin à quel point je le hais ?

PAULINE.

Des maux qu'il vous a faits rappellant la memoire,
Sans doute à les finir il veut mettre sa gloire,
Madame, & de Brutus favorisant les vœux,
De vôtre hymen peut-être il veut former les nœuds.

PORCIE.

Ah ! Pauline, est-ce à lui de former cette chaîne?
Brutus en m'épousant doit épouser ma haine.
Comment le pourroit-il ? il est trop genereux
Pour detester la main qui le rendoit heureux.
Mais tu sçais à quel prix je lui fus destinée,
Quand l'auteur de mes jours conclut nôtre hymenée,
Le Senat fugitif, & Rome mise aux fers,
N'avoient point d'autre espoir dans un si grand revers.
Il falloit que Caton pour revivre en sa fille
Unît un vrai Romain à sa triste famille.
Brutus portoit un nom formidable aux Tyrans,
Un nom dont ses vertus étoient de sûrs garans :
C'est par-là seulement qu'il m'obtint de mon pere;

C'est par-là qu'il m'est cher : mais en vain il espere
De pouvoir meriter la fille de Caton,
S'il vient à démentir ses vertus & son nom.

PAULINE.

Mais pour vous meriter que voulez-vous qu'il fasse ?

PORCIE.

Qu'il marche sur les pas des Heros de sa race.
Mais, Dieux, qu'il en est loin! Le Tyran aujourd'hui
A-t-il d'ami plus cher, plus fidéle que lui ?
Cette union, Pauline a droit de me confondre.
Aux bontez de Cesar toûjours prêt à répondre,
Il m'a presque oubliée, & je vois chaque jour
L'amitié s'enrichir des pertes de l'amour.

PAULINE.

Quoi! vous pouvez penser que Brutus vous oublie ;
Non, Madame, avec vous un trop beau nœud le lie ;
Et de quelque froideur dont nos yeux soient témoins,
Il ne faut l'imputer qu'à ses penibles soins ;
Songez à quels devoirs la Preture l'engage.

PORCIE.

S'il les veut bien remplir, qu'il ose davantage ;
De nôtre liberté qu'il soit le protecteur,
C'est sur-tout ce que Rome exige d'un Preteur ;
Mais à de tels devoirs il a fermé l'oreille.
Et le bruit de nos fers n'a rien qui le reveille.
Que dis je : si j'en crois quelques avis secrets,
A secouër le joug nos Citoyens sont prêts.
Pour ôter à Cesar & la vie & l'Empire,
Un bruit confus m'apprend que le Senat conspire.
Sur le point d'éclater, on en parle tout bas,
Et Brutus est le seul qui ne m'en parle pas.
Il me fuit, il me craint, & ma vertu le gêne.

PAULINE.

Madame, Cesar vient ; cachez lui vôtre haine.

ACTE SECOND,

SCENE SECONDE

CESAR, PORCIE, ALBIN, PAULINE.

CESAR.

MAdame, à vôtre sang je sçai ce que je dois ;
Et si j'ose aujourd'hui vous appeller chez moi,
Il en faut accuser les soins où je m'applique
Pour le bonheur de Rome & de la Republique.
Enfin voici le jour où je veux faire voir,
Si je sçai bien user du souverain pouvoir.
Je rappelle à regret la Discorde fatale,
Qui ne nous rassemblant dans les champs de Pharsale
Que pour voir les Romains triompher des Romains,
Dans nôtre propre sang nous fit tremper nos mains.
De nos divisions si malgré ma clemence
Il reste dans les cœurs encor quelque semence,
Apprenez quels chemins je prens pour l'y chercher,
Sans employer le fer je l'en veux arracher ;
Et pourquoi recourir à cet affreux remede,
Qui fait qu'au premier mal un plus grand mal succede ?
Non, de moi les Romains doivent mieux esperer :
Je veux les réünir, mais sans les déchirer.
Que l'hymen entre nous forme ces douces chaînes ;
Dans nos embrassemens qu'il étouffe nos haines ;
Qu'aux vaincus à jamais unissant les vainqueurs,
Dans une paix profonde il tienne tous les cœurs.
Madame, c'est à vous à donner la premiere
Un aveu dont l'exemple entraine Rome entiere.

En vain je la parcours pour trouver un Romain,
Qui merite l'honneur de vous donner la main :
Je n'y vois rien du prix d'une telle conquête ;
Et sur le seul Antoine enfin mon choix s'arrête.

PORCIE.

Quand les soins de Cesar descendent jusqu'à moi,
J'ai si peu merité l'honneur que j'en reçois,
Que mon esprit confus cherche encor à comprendre,
Si l'on adresse à moi ce que je viens d'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'un sort si glorieux,
En flatant mon orgüeil, n'éblouït point mes yeux.
Oui, je vous dois beaucoup, mais quand je considere
Ce que doit une fille aux ordres de son pere,
Je ne regarde plus Antoine, ni son rang ;
L'acceptant pour époux, je trahirois mon sang :
A l'auteur de mes jours je dois ètre soumise.

CESAR.

Je sçai que vôtre main à Brutus fut promise,
Oui, Madame, & Caton le nommant vôtre époux,
Ne pouvoit en choisir de plus digne de vous.
Mais croyez, si les Dieux nous rendoient ce grand homme,
Que sacrifiant tout aux interêts de Rome,
Vous le verriez lui-même approuver un dessein,
Que le Ciel a pris soin de mettre dans mon sein.

PORCIE.

Je ne sçai de quel œil Caton verroit lui même
Ce que projette ici vôtre prudence extrême ;
Mais s'il avoit encor ses premieres vertus,
Je sçai qu'il garderoit sa parole à Brutus.

CESAR.

Si ce n'est que Brutus, qu'à mes vœux on oppose,
De vos refus, Madame, on peut ôter la cause ;
Oui, pour vous affranchir d'une severe loi,
Il épouse Octavie & vous rend vôtre foi.

PORCIE.

Qu'entens-je? quoi Brutus pourroit trahir sa gloire!
Il m'abandonneroit! Non, je ne puis le croire :

Mais que dis-je ? pourquoi ne le croirois-je pas ?
Dès long-tems de sa gloire il ne fait plus de cas ;
Et la triste vertu n'a plus rien qui l'enflâme,
Depuis que la fortune a captivé son ame.
Voilà de vos faveurs le fruit pernicieux,
Ce n'est plus que pour vous que Brutus a des yeux,
Vous seul étiez en droit de le rendre infidéle.
C'est donc là ce que Rome attend de vôtre zele ?
Ah cruel ! est-ce ainsi que vous vous preparez
A réünir les cœurs, quand vous les separez ?

CESAR.

Vôtre hymen à l'Etat pourroit être funeste,
Je separe deux cœurs, pour réünir le reste ;
Ce n'est pas que Brutus en s'attachant à moi,
Ait pû me donner lieu de soupçonner sa foi,
De ses vœux empressez je connois l'innocence,
Mais je sçai de l'amour jusqu'où va la puissance ;
Et rien ne pourroit plus m'assûrer de son cœur,
Si je l'abandonnois à son premier Vainqueur.
Ah ! j'ai trop d'interêt de rompre cette chaîne :
A travers vos discours j'entrevois vôtre haine,
Je vois mon ennemi, le plus cruel de tous,
L'implacable Caton revivre encor en vous ;
Et si je n'arrêtois cette haine fatale,
Rome ne seroit plus bientôt qu'une Pharsale :
C'est par moi qu'elle vit sous de paisibles loix,
Qu'elle goute à jamais le fruit de mes exploits.

PORCIE.

Quels exploits ! Et quel fruit Rome en peut-elle attendre,
Lorsqu'elle perd un bien que rien ne peut lui rendre ?
Non, la noire Discorde, & toute sa fureur,
Ces champs semez de morts, ce theâtre d'horreur,
Et tout ce qu'a d'affreux une guerre intestine,
N'approche pas des maux que la paix nous destine,
Malgré tant de malheurs, Reine de l'Univers,
Rome donnoit des loix ; on lui donne des fers.

CESAR.

Que parlez-vous de fers? Quel est donc ce langage?
Est-il rien sous mes loix qui sente l'esclavage ?
Ah ! si vôtre Pompée eût été mon Vainqueur....
Je ne sçai quels projets il rouloit dans son cœur :
Mais les Dieux l'ont jugé ; leur sagesse équitable
Montre assez qui de nous étoit le plus coupable.

PORCIE.

Et d'un éclat si vain on croit fraper mes yeux ;
Caton seul dans mon cœur balance tous les Dieux.
Par le destin Pompée en vain s'est vû proscrire,
Caton vous condamna, c'est à moi d'y souscrire ;
Comment de cet arrêt puis je me défier ?
Vous prenez trop de soin de le justifier,
Et déja sur les cœurs portant la tyrannie....
Mais ne vous flattez pas de la voir impunie :
Ce Brutus à vos loix en esclave asservi,
Quelque autre peut l'ôter à qui me l'a ravi ;
Il trahit sa Maîtresse, il trahira son Maître :
Et si le Ciel m'entend, s'il daigne m'exaucer,
Vous l'approchez du cœur que sa main doit percer.

CESAR.

O Dieux ! quelle fureur ! chaque moment l'augmente.
Mais je dois excuser les transports d'une Amante,
Et montrer qu'aux Romains je puis donner la loi,
Puisque par ma vertu je puis regner sur moi.

ACTE SECOND,

SCENE TROISIEME.

PORCIE, PAULINE.

PORCIE.

BOrne la donc, Tyran, à regner sur ton ame,
Mais sur Rome & sur moi....

PAULINE.

Que faites-vous, Madame ?
A quelle épreuve, ô Ciel ! mettez vous sa bonté !

PORCIE.

Que n'est-il contre moi cent fois plus irrité !
Que ne peut le cruel me prendre pour victime !
Pour allumer la foudre, il a besoin d'un crime :
Les projets des Tyrans n'irritent point les Dieux,
Et c'est leur ressembler que d'être ambitieux.

PAULINE.

O Ciel ! quelle fureur de vôtre ame s'empare !
Vous outragez les Dieux !

PORCIE.

Que veux-tu ? je m'égare.
Mais mon ressentiment peut-il trop éclater,
Après ce dernier coup qu'on vient de me porter ?
Je perds tout, & tu veux que la raison me guide !
Brutus m'a pû trahir.

PAULINE.

Oubliez un perfide.

PORCIE.

Il faut donc oublier mon pere & mon païs ;
Nos malheurs sont communs, nous sommes tous trahis.
Souviens toi de ce jour fatal à nôtre gloire,
Je n'en puis sans fremir rappeller la memoire ;
Jour affreux, où Caton s'immolant de sa main,
Dans Utique avec lui perit le nom Romain.
C'est là que ce Heros déchirant ses entrailles,
De nôtre liberté marqua les funerailles.
Mes yeux, mes tristes yeux en furent les temoins :
Mais sa main fut trop prompte, & prévint tous mes soins.
La mienne dans mon sang alloit être plongée :
Arrête, me dit il, Rome n'est pas vangée ;
Dans le camp de Cesar je te laisse un époux :
Je le connois, ma fille, il nous vangera tous ;
C'est à lui d'immoler un Tyran que j'abhorre ;
Et je meurs trop heureux, puisqu'il respire encore.

A ces mots il expire à mes yeux éperdus,
En prononçant les noms de Rome & de Brutus.

PAULINE.

N'y pensez plus, Madame, & renduë à vous-même
Haïssez un ingrat. . . .

PORCIE.

J'en rougis : mais je l'aime ;
Et quoique de mon pere il démente le choix,
Je me vois pour jamais asservie à ses loix.
Que dis-je ? Moi l'aimer ! Pardonne, ombre plaintive,
Brutus n'est qu'un esclave, & je suis sa captive.
Tu me l'as commandé, j'ai trop sçû t'obeïr :
Oui, je l'ai trop aimé pour pouvoir le haïr ;
Il le faut toutefois, ma gloire me l'ordonne.
L'effort est grand, Pauline, & mon cœur s'en étonne
Mais quelque grand qu'il soit, le beau sang dont je sors,
Ne doit pas se borner à de communs efforts.
Silence, mon amour, laisse regner ma haine,
Je ne puis à la fois être Amante & Romaine :
Allons, cherchons Brutus, je veux lui reprocher....
Demeurons. . . . . C'est ici que je dois le chercher ;
Sur les pas du Tyran l'ambition l'attache.
Je vois Antoine, ô Ciel ! seroit-il assez lâche. . . .

ACTE SECOND,

SCENE QUATRIEME.

ANTOINE, PORCIE, PAULINE.

PORCIE.

ANtoine, quel dessein vous mene en ces lieux ?

ANTOINE.

Madame, pardonnez, si je m'offre à vos yeux,
J'ai

J'ai crû trouver Cesar.

PORCIE.

Il va vous faire entendre,
Que Porcie à vos vœux refuse de se rendre.

ANTOINE *à part.*

Je ne sçai que penser, & mon esprit confus....

PORCIE.

Il pourroit à mepris imputer mes refus,
Et je veux sur ce point vous instruire moi-même.
Fille d'un vrai Romain, Rome est tout ce que j'aime;
Et pour son interêt au bout de l'Univers
J'irois chercher la main qui briseroit ses fers.
Du crime de Cesar trop fidéle complice,
Je n'attens pas de vous un si grand sacrifice;
Brutus même, Brutus, sur qui j'osois compter,
Auroit craint à ce prix de me trop acheter;
Et l'éclat des grandeurs flatant seul son envie,
Malgré sa foi donnée il épouse Octavie.

ANTOINE.

Il épouse Octavie! O Ciel! que dites-vous?

PORCIE.

Ce que m'a dit Cesar, qu'il sera son époux.

ANTOINE.

Quoi! Cesar...., juste Ciel! je perds ce que j'adore.

PORCIE.

Vous aimez Octavie: O vous que Rome implore,
Achevez, Dieux puissans! l'espoir nous est permis;
Puisque vous divisez nos communs ennemis.

ACTE SECOND,

SCENE CINQUIEME.

ANTOINE *seul.*

QU'entens je ? quel revers contre toute apparence ,
Quand je me crois heureux , détruit mon esperance ?
Cesar m'ôte Octavie , ô Dieux ! mais dans quel tems !
Au moment qu'il doit tout à mes soins éclatans.
Moi seul sous son pouvoir rangeant la terre & l'onde ,
Je viens mettre à ses pieds tous les sceptres du monde.
Pour lui je réünis le Peuple & le Senat ,
Je change en sa faveur la face de l'Etat ;
Et lors que pour tout fruit je ne veux qu'Octavie,
On m'apprend que l'ingrat me l'a déja ravie.
Je lui donne un Empire , & j'en reçois la mort.
Non, non, qu'il craigne tout de mon jaloux transport.
Je puis contre sa tête exciter quelque orage ,
Je puis du moins , je puis détruire mon ouvrage.
Allons Mais Octavie ici porte ses pas.
Dieux ! peut-on se resoudre à ceder tant d'apas ?



ACTE SECOND,

SCENE SIXIEME.

ANTOINE, OCTAVIE.

OCTAVIE.

Et bien, Seigneur, enfin que faut-il que j'espere?
Le Senat nous est-il favorable, ou contraire?
Que vous a dit Cesar dans ce long entretien?

ANTOINE.

Ah! Madame...

OCTAVIE.

Achevez: vous ne me dites rien!
Auriez-vous découvert....

ANTOINE.

Helas!

OCTAVIE.

Parlez, je tremble,
Vous me faites prévoir tous les malheurs ensemble;
C'est tenir trop long-tems mes esprits suspendus.

ANTOINE.

Madame, je vous perds; vous êtes à Brutus.

OCTAVIE.

Helas!

ANTOINE.

Vous soupirez! O soupir qui me charme!
Non, le choix de Cesar n'a plus rien qui m'allarme;
C'est en vain qu'à Brutus il promet vôtre foi,
Au fond de vôtre cœur l'amour parle pour moi.

OCTAVIE.

D'un malheureux amour que sert la voix plaintive?
Il parle dans un cœur que le devoir captive.
Par de suprêmes loix Brutus est mon époux;
Et vous n'avez, Seigneur, que mes soupirs pour vous.

ANTOINE.

Quoi vous accepteriez l'époux qu'on me prefere !
Mais quel devoir ! je sçai qu'Octave vôtre frere
D'une sœur de Cesar tient la clarté du jour :
Mais vous, lorsqu'au devoir vous immolez l'amour,
Devez-vous à Cesar la même obéïssance ?
Une autre que sa sœur vous donna la naissance.

OCTAVIE.

Quoi ! Cesar m'associe à d'illustres Ayeux,
Il m'unit à son sang par un choix glorieux,
Il m'adopte, & j'irois l'obliger à reprendre
Tout l'éclat que sur moi sa main daigne repandre !
Que n'auroit pas alors l'envie à publier ?
Mais quand jusqu'à ce point j'oserois m'oublier,
Ignorez vous, Seigneur, qu'Octavien mon pere
A soumis à Cesar Octavie & son frere ?
Qu'enfin c'est à lui seul qu'au moment de sa mort
Il transmit tous les droits qu'il avoit sur mon sort.

ANTOINE.

Eh bien ! obeïssez, trahissez moi, cruelle :
Mais ne pretendez pas qu'à moi-même infidéle
J'acheve des projets pour vous seule entrepris,
Et dont un autre enfin doit recevoir le prix.
Non, je ne serai point l'instrument de ma perte ;
Et puisque vôtre main à Brutus est offerte,
C'est à lui désormais d'engager le Senat
A remettre à Cesar le destin de l'Etat.
Je m'attens qu'en secret blâmant ses injustices,
Cesar connoîtra mieux le prix de mes services.
Rome, plus qu'il ne pense, aime la liberté :
Mais quand même Brutus dompteroit sa fierté ;
A vos communs efforts quand tout seroit possible,
Songez que j'y puis mettre un obstacle invincible ;
Et que ne suivant plus que mon juste transport....

OCTAVIE.

A cruel ! achevez de me donner la mort,
Avec nos ennemis soyez d'intelligence,
Allez contre Cesar animer leur vengeance,
Et suivant en aveugle un transport furieux,

Chargez-vous de remplir les menaces des Dieux.
Ainsi donc un Heros, qui me tient lieu de pere,
Verra trancher ses jours par une main si chere :
Helas ! quand je craignois de si funestes coups,
Aurois-je pû penser qu'ils partiroient de vous ?

ANTOINE.

Cesar m'est toûjours cher, & plus cher que moi-même :
Mais enfin c'est par lui que je perds ce que j'aime ;
Et de quelque fureur que je me puisse armer,
Vous excuseriez tout, si vous sçaviez aimer.
Je vous en dis assez pour vous faire comprendre,
A quels emportemens vous devez vous attendre.
C'est à vous de prévoir. . . .

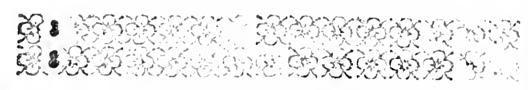
OCTAVIE.

Et que puis-je, Seigneur ?
Voyez plûtôt Cesar ; ouvrez lui vôtre cœur.
S'il trahit vôtre amour, c'est parce qu'il l'ignore :
Mais enfin à Brutus je ne suis pas encore,
Pour changer nôtre sort il ne faut qu'un moment.
Allez, parlez, pressez, mais sans emportement ;
Cesar, vous le sçavez, ne peut souffrir d'outrage.

ANTOINE.

Et bien pour l'attendrir mettons tout en usage.
Je vai lui declarer l'amour que j'ai pour vous.
Puisse-t-il à son tour m'écouter sans courroux !
C'est à lui de sçavoir dans cette concurrence
Entre Antoine & Brutus mettre une difference.
Il peut me refuser : mais qu'il y pense bien ;
Après un tel affront, je ne repons de rien.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME,

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, FLAVIEN.

BRUTUS.

QUoi ! Porcie en ces lieux, obſtinée à m'attendre,
Veut, malgré ſon dépit, me parler & m'entendre ;
Quel eſt donc ſon deſſein ?

FLAVIEN.

Elle doute, Seigneur,
Qu'un jour, qu'un ſeul moment ait changé vôtre cœur,
Et ne peut ſe reſoudre à vous croire parjure,
A moins que vôtre bouche ici ne l'en aſſûre,

BRUTUS.

Je pourrois.... ah ! fuyons, je me connois trop bien,
Je ne ſoutiendrois pas un ſi triſte entretien.
Tu ſçais quel eſt l'amour qui pour elle m'enflâme,
Et mes yeux trahiroient le ſecret de mon ame.

FLAVIEN.

Et pourquoi plus long-tems lui cacher ce ſecret ?
On le peut dans ſon ſein dépoſer ſans regret.
Comme vous des Tyrans ennemie implacable,
De quelle fermeté n'eſt-elle point capable ?
En doutez-vous, Seigneur, vous qui la connoiſſez ?

BRUTUS.

Je te l'ai déja dit, elle aime ; c'eſt aſſez.

FLAVIEN.

Apprenez lui du moins que vôtre cœur fidéle,
En abusant Cesar, se conserve pour elle.

BRUTUS.

M'en croiroit-elle ? non ; & pour la rasſûrer
Il faudroit me resoudre à lui tout declarer.
Avec elle toûjours j'ignorai l'art de feindre :
Elle approfondiroit ce qui peut m'y contraindre ;
Et le tendre interêt, qu'elle prend à mes jours,
Grossiroit à ses yeux les perils où je cours
Mais quand, pour surmonter de si justes allarmes,
Le sang dont elle sort lui prêteroit des armes,
Son cœur ne doutant plus de ma fidelité
Montreroit à Cesar trop de tranquillité :
Et que penseroit il de cette grandeur d'ame ?
Perdre un cœur, & se taire, est trop pour une femme.
Cesar sçait nôtre amour, & pour le mieux tromper,
En reproches sanglans elle doit s'échaper.
Ah ! je verrois bientôt l'entreprise avortée,
Si la feinte entre nous paroissoit concertée.
Il faut que mes desseins ne soient pas penetrez.

FLAVIEN.

Mais vous serez suspect à tous les Conjurez ;
Et d'un prompt changement leur foi sera suivie,
S'ils sçavent que Cesar vous destine Octavie.

BRUTUS.

Je viens de prevenir Cassie, & Metellus,
Popilius, Cinna, Decime, & Lentulus. . .
Mais cherchons d'autres lieux pour cette confidence :
Viens. . . . Dieux ! je vois Porcie, évitons sa presence,

ACTE TROISIEME,

SCENE SECONDE.

BRUTUS, PORCIE, FLAVIEN, PAULINE.

PORCIE.

NE fuyez pas, Brutus, je ne veux pas long-tems
Suspendre les projets de vos vœux inconstans.
On m'en avoit instruite, & je n'osois le croire ;
Tout me parloit pour vous, vôtre nom, vôtre gloire :
Mais j'ouvre enfin les yeux. Ce soin de m'éviter
Ne me fait que trop voir qu'il n'en faut plus douter.
O Ciel ! il est donc vrai, vous êtes infidéle !
Ne croyez pas pourtant que ma douleur mortelle,
Quand vous me trahissez, n'ait pour objet que moi,
C'est à tous les Romains que vous manquez de foi.

BRUTUS.

Pour vous, pour les Romains, que ne puis-je, Madame,
Montrer ce que je sens dans le fond de mon ame ?
Mais je ne puis former, malgré ce que je sens,
Ni pour vous, ni pour eux que des vœux impuissans.
Je sçai qu'après l'honneur de vous avoir servie,
J'ai dû compter pour rien d'épouser Octavie :
Cesar m'en est témoin, j'ai long-tems combattu,

PORCIE.

Va, ne te pare pas d'une fausse vertu.
Cet éclat imposteur ne m'a que trop déçuë :
Helas ! je ne m'en suis que trop tard apperçuë.

Mon pere en expirant me remit en tes mains :
Je crus aimer en toi le vangeur des Romains.
Quel appas pour un cœur qui n'aimoit que la gloire ?
Ce cœur sans balancer te ceda la victoire.
Mais n'en triomphe pas, je l'ai déja repris ;
Tu n'és plus à mes yeux qu'un objet de mépris.
Adieu, je me retire, & crains d'être importune ;
Tu dois tous tes momens au soin de ta fortune :
Cependant ne crois pas joüir en sûreté
De ces tristes grandeurs, dont Cesar t'a flaté ;
Crains pour ton cher Tyran quelque revers funeste:
Si Rome perd Brutus, Porcie au moins lui reste.
Je vai prendre ta place, & bravant le danger,
Tirer Rome des fers, me perdre, ou la vanger.
Penses tu qu'en toi seul tout nôtre espoir se fonde?
Je puis à ton défaut trouver qui me seconde :
Il est des Cassius, des Cinnas, des Metels,
Qui peuvent au Tyran porter cent coups mortels.

BRUTUS.

Ciel !

PORCIE.

Je vai les chercher. Tous amis de mon pere,
Ils prêteront leurs bras à ma juste colere :
Oui, j'y cours.....

BRUTUS *à part.*

Justes Dieux ! les Chefs des Conjurez !
Empêchons un éclat.... Madame, demeurez.

PORCIE.

Tu m'arrêtes ! barbare, acheve ton ouvrage,
Et me livre au Tyran pour assouvir ta rage.

BRUTUS.

Quels transports ! c'en est trop, ma prudence est à bout :
Je le vois bien, Madame, il faut vous dire tout.
Flavien, en ces lieux on pourroit nous entendre,
Va, sors, & garde bien de nous laisser surprendre.

ACTE TROISIEME,

SCENE TROISIE'ME.

BRUTUS, PORCIE.

BRUTUS.

QU'alliez-vous faire ? O Ciel ! Un éclat indiscret
D'une noble entreprise eût trahi le secret ;
Mais il faut à vos yeux dévoiler ce mystere ,
Oui , je vange en ce jour & Rome & vôtre pere ,
Et ces mêmes amis que vous m'avez nommez ,
Déja contre Cesar je les avois armez.

PORCIE

Qu'entens-je ! n'est-ce point un songe qui m'abuse ?
C'est Brutus qui nous vange , & c'est lui que j'accuse ;
Quels injustes soupçons. . . ah ! Seigneur, pardonnez
Tous les noms odieux que je vous ai donnez.

BRUTUS.

Au milieu du Senat une vangeance prompte
Dans le sang de Cesar en va laver la honte ;
C'est là qu'aux yeux de tous je prétens faire voir ,
Si le cœur de Brutus a trahi son devoir.
Je reçois tous les jours quelque nouvelle injure ;
Jusqu'à mon tribunal on porte le murmure ;
Et si l'aspect du rang où Cesar m'a placé ,
Impose aux plus hardis un silence glacé ,
Empruntant d'autres voix pour me crier vangeance ,
Ils sement des écrits dont ma gloire s'offense ;
Ces mots y sont tracez , à mes regards confus ,
Tu dors Brutus , tu dors, & n'és pas vrai Brutus.

Ah ! d'un courroux trop lent puisque l'on se défie,
Il est tems que j'éclate & que je justifie
Et le fameux Romain dont je porte le nom,
Et l'amour de Porcie, & le choix de Caton ;
Non, Rome, moi vivant, tu n'auras point de Maître,
Je sçaurai soutenir le sang qui m'a fait naître,
Ou t'en sacrifiant le reste infortuné,
Te le rendre aussi pur que tu me l'as donné.

PORCIE.

Ah ! Brutus, dans mon cœur que vous jettez d'allarmes ?

BRUTUS.

Vous vous troublez, Madame, & vous versez des larmes !

PORCIE.

Helas ? si vos desseins sont trahis par le sort....

BRUTUS.

Mourant pour mon païs, vous pleureriez ma mort ?
Ah ! montrez vous, de grace, une ame plus Romaine,
Et ne me forcez pas à rougir de ma chaîne ;
Laissez les vains regrets aux vulgaires Amans,
Vous devez à Brutus de plus hauts sentimens.

PORCIE.

Et comment sans regret songer que c'est moi-même
Qui viens de vous jetter dans ce peril extrême ?
J'ai pris soin que ne peut une Amante en courroux ?)
D'inspirer au Tyran des soupçons contre vous ;
Ma bouche, ne prenant que ma fureur pour guide,
Vous a peint à ses yeux sous les traits d'un perfide.
Peut-être en ce moment les Dieux m'ont fait parler,
Pour lui montrer la main qui devoit l'immoler ;
Puis-je voir sans fremir à quoi je vous expose,
Et si vous perissez, que j'en serai la cause ?

Cesar de tous vos soins prêt à se défier...

BRUTUS.

Gardez dans son esprit de me justifier ;
Ou plûtôt affectant une haine implacable ,
A ses yeux s'il se peut , peignez moi plus coupable;
Déguisez vôtre cœur pour mieux frapper le sien,
C'est l'interêt de Rome , & le vôtre , & le mien.
Pour nôtre liberté nous avons tout à craindre ,
Et pour perdre un Tyran c'est vertu que de feindre.

PORCIE.

Oui , feignons , j'y consens, & si c'est trahison,
A qui nous y contraint demandons en raison.
C'en est fait , & j'étouffe un regret qui vous blesse,
Vôtre vertu m'anime à vaincre ma foiblesse ;
Allez affranchir Rome , & n'attendez de moi
Qu'un cœur comme le vôtre incapable d'effroi :
Mais songez bien, Seigneur , que de sa délivrance
C'est sur vos jours que Rome a fondé l'esperance :
Que pour la garentir d'un joug injurieux
Vous devez menager des jours si précieux :
Que Cesar doit perir....

BRUTUS.

Sa perte est asſûrée ;
Tout le Senat ensemble avec moi l'a jurée :
Oui , Madame , & le sort favorable aux Romains
Permet que de lui-même il se livre en nos mains ;
Antoine à tous nos coups va l'exposer en bute ,
Et croyant l'élever précipite sa chute.

ACTE TROISIEME,

SCENE QUATRIEME.

BRUTUS, PORCIE, FLAVIEN.

FLAVIEN.

SEigneur, Cesar approche.

BRUTUS *à Porcie.*

Allez, quittez ces lieux,
Madame, & de mon sort laissez le soin aux Dieux.

ACTE TROISIEME,

SCENE CINQUIEME.

CESAR, BRUTUS, ALBIN, FLAVIEN.

CESAR.

POrcie est irritée, elle fuit ma presence;
Tantôt de ses transports j'ai vû la violence:
Par vos sages conseils ne sont-ils point calmez?

BRUTUS.

Seigneur, tous ses regards de colere enflâmez
Ne m'ont d'abord montré qu'une haine implacable,
Elle m'a des mortels nommé le plus coupable:
Mais joignant à l'honneur que m'a fait vôtre choix
Ce qu'on doit de respect à vos suprémes loix,
J'ai crû voir dans ses yeux la colere adoucie;

Elle a moins éclaté, c'est beaucoup pour Porcie ;
Le tems fera le reste, & j'espere, Seigneur,
Que la haine & l'amour sortiront de son cœur.

CESAR.

Que je serois heureux, si ce cœur indomptable,
A force de bienfaits rendu plus équitable,
Pouvoit enfin pour moi desarmer ses rigueurs ;
Je n'aspire, Brutus, qu'à regner sur les cœurs,
Et Rome vainement m'offre un superbe Empire,
S'il faut qu'un seul Romain en secret en soupire.
A de si beaux desseins prêtez vôtre secours,
Faites benir par tout & mes loix & mes jours ;
Prevenez le Senat, & faites lui connoître,
Que Cesar en ces lieux est plus Pere que Maître ;
Je l'attens de vos soins, & j'ose me flater,
Que pour me rendre heureux vous allez tout tenter.

BRUTUS.

Seigneur, vôtre bonheur dépend tout de vous même,
Le Senat vous revere, & le Peuple vous aime,
Vôtre pouvoir ici n'a pas besoin d'apui.
Mais Antoine paroît, je vous laisse avec lui.

ACTE TROISIEME,

SCENE SIXIEME.

CESAR, ANTOINE, ALBIN.

CESAR.

APproche, cher Antoine, & prens part à ma joie :
Que mon cœur tout entier à tes yeux se déploye.
De la part du Senat rien ne m'allarme plus,
Je veux à mon destin d'associer Brutus.
Ce Brutus soupçonné d'attenter sur ma vie,

Va devenir mon fils, il épouse Octavie.

ANTOINE.

Il épouse Octavie ! ah Seigneur ! songez vous
Combien un choix si beau lui fera de jaloux ?

CESAR.

Je ne l'ignore pas : mais je ne puis mieux faire ;
Tu sçais qu'à mes desseins ce choix est necessaire.

ANTOINE.

Ciel !

CESAR.

Ah ! n'en murmure point ; je te veux désormais
Combler de tant de gloire & de tant de bienfaits....

ANTOINE.

Hé que me serviront ces bienfaits, cette gloire !
Mon malheur est plus grand que vous ne sçauriez croire.
Le bonheur de Brutus est pour moi trop fatal :
Il épouse Octavie, & je suis son Rival.

CESAR.

Son Rival ! Dieux ! qu'entens-je ? ô Fortune cruelle !
O plus cruel ami ! car enfin vôtre zele
Avoit trop merité ce present de ma main.
Pourquoi renfermiez vous vos feux dans vôtre sein ?

ANTOINE.

Octavie est un bien si grand, si plein de charmes,
Que ma temerité me causoit des allarmes ;
Je n'osois avoüer la gloire de mes fers,
Qu'en mettant à vos pieds Rome & tout l'Univers.

CESAR.

Je plains de vôtre amour la triste destinée :
Mais enfin à Brutus ma parole est donnée.

ANTOINE.

Quoi ! Seigneur, vous pourriez insensible à mes vœux,
Aux depens de mon cœur, rendre un Rival heureux ?
Mais que dis-je, un Rival ? il n'aime que Porcie :
Il me verroit heureux sans me porter envie,
Et quand vous m'accablez du plus mortel ennui,
Le bien que vous m'ôtez n'en est pas un pour lui.

CESAR.

Je ne ſçai ſi Brutus s'abaiſſe juſqu'à feindre ;
Mais de mon changement il auroit à ſe plaindre ;
Et ce n'eſt pas à moi, quoi qu'il ait projetté,
De lui ſervir d'exemple à l'infidelité.

ANTOINE.

Non, non, ce n'eſt point là ce qui vous inquiete,
Vous ne penſez, Seigneur, qu'à voir Rome ſujette,
Et voilà d'où me vient le ſort dont je me plains :
Brutus peut au Senat traverſer vos deſſeins ;
Vous craignez ſeulement qu'il ne vous ſoit contraire,
Vous l'avouëz vous-même, il vous eſt neceſſaire ;
Ainſi donc je verrai mes ſervices paſſez
De vôtre ſouvenir en un jour effacez :
Oui, j'éprouve en ce jour ce que je n'oſois craindre.
Et des premiers amis que le ſort eſt à plaindre !
Puiſqu'on les ſacrifie après mille travaux
A la neceſſité d'en faire de nouveaux.
Quoi ! faut-il qu'aujourd'hui Brutus ſur moi l'emporte,
Parce qu'à vos deſſeins ce nouveau choix importe ?
Mais quand vous lui donnez le plus grand de vos biens,
Mettez dans la balance & ſes ſoins & les miens,
Pour voir s'il me ſurpaſſe, ou plûtôt s'il m'égale ;
Remettez nous tous deux dans les champs de Pharſale,
Tous les ſiens pour Pompée, & tous les miens pour vous ;
Mais ſans aller ſi loin, Seigneur, dans Rome même
Voyez qui de nous deux vous offre un diadême.

CESAR.

Ah ! ne m'offrez plus rien, je renonce à vos ſoins ;
Ou ceſſez de m'en rendre, ou me les vantez moins.

ANTOINE.

Vous avez arraché ce reproche à ma bouche ;
Mais je le vois, mes ſoins n'ont plus rien qui vous touche,

De mes foibles ſecours vous allez vous paſſer,
Et ſans moi ſur le trône on s'offre à vous placer.
Cependant des Romains ce que j'ai pû connoître,
M'apprend qu'avec regret ils ſouffriront un Maître:
Le premier en ces lieux : mais, parmi vos égaux,
Vos Sujets pretendus ſont autant de Rivaux,
Et ce rang qu'en ſecret peut-être on vous diſpute,
Eſt aſſez chancelant pour en craindre la chute.

CESAR.

Arrêtez, temeraire, ou craignez mon courroux.

ANTOINE.

Et peut-il me porter de plus terribles coups?
C'eſt un bonheur pour moi que de perdre la vie,
Lorſque je perds l'eſpoir d'obtenir Octavie....
Elle vient. Que ſa vûë augmente mes tranſports!

ACTE TROISIEME,

SCENE SEPTIEME.

CESAR, ANTOINE, OCTAVIE, ALBIN.

ANTOINE.

MAdame, ſur Ceſar j'ai fait de vains efforts.
Il conſent à ma perte en m'ôtant ce que j'aime,
Et vous allez ſans doute y conſentir vous-même.
Obeïſſez, ſuivez un barbare devoir,
Et moi je ne ſuivrai que mon ſeul deſeſpoir.

ACTE TROISIEME,

SCENE HUITIEME.

CESAR, OCTAVIE, ALBIN.

OCTAVIE

AH! Seigneur, excusez un Amant qui s'emporte.
Ou plutôt, s'il se peut, empêchez qu'il ne sorte,
Il a quelque pouvoir sur le cœur des Soldats,
Et dans un premier feu. . . .

CESAR.

Non, je ne le crains pas.
Quand d'un corroux si prompt une ame est enflammée,
Tout ce qu'elle a d'ardeur se dissipe en fumée.
Je crains bien plus un feu sous la cendre amorti :
Mais puis qu'à vôtre hymen Brutus a consenti,
Je suis heureux, ma fille, à la fin je respire ;
Je ne craignois que lui, puisqu'il faut vous le dire,
Et quoiqu'il me fût cher & qu'il fût mon ami,
A le voir seulement j'ai mille fois fremi.

OCTAVIE

Ah! Seigneur, je fremis moi-même à vous entendre,
D'un noir pressentiment j'ai peine à me défendre.
Ces troubles, qu'un objet en nous vient exciter,
Sont des avis des Dieux, dont on doit profiter.
Brutus m'épouse, ô Ciel! que n'ai je point à craindre
D'une ame si long-tems instruite en l'art de feindre ?
Vous formez entre nous d'indissolubles nœuds,
Qu'allons-nous devenir, s'il nous trompe tous deux?
Que seroit-ce, grands Dieux, si la triste Octavie
Découvroit ses complots & contre vôtre vie
Par ma bouche, Seigneur, seroient-ils déclarez ?

Ses interêts alors me ſeroient trop ſacrez.

CESAR.

Qu'entens je ! ſi Brutus tramoit un jour ma perte,
Malgré ſa perfidie à vos yeux découverte,
Vous pourriez ſans remords le laiſſer achever ?

OCTAVIE.

Je repons de mourir, mais non de vous ſauver.

CESAR.

C'eſt donc là tout le fruit d'un ſi triſte hymenée !
N'importe, pourſuivons, ma parole eſt donnée ;
Oui, Madame, à Brutus j'ai promis vôtre main ;
Je veux être obeï, ſoyez prête à demain.

OCTAVIE.

Helas !

CESAR.

Vous ſoupirez ?

OCTAVIE.

Seigneur, ſi je ſoupire,
Ce n'eſt pas qu'à vos loix je balance à ſouſcrire :
Mais ſi je hais Brutus, c'eſt que je vois, Seigneur,
Que l'ingrat vous trahit dans le fond de ſon cœur,
Que je vous fais, ſans fruit, un triſte ſacrifice.
J'obeïrai pourtant, s'il faut que j'obeïſſe.
J'y vai forcer mon cœur, autant que je pourrai,
Et ce n'eſt qu'en mourant que je vous trahirai.

ACTE TROISIEME,

SCENE NEUVIEME.

CESAR *ſeul.*

Ciel ! quel eſt ce langage, & par quel ſort étrange
Chacun à ſon devoir avec peine ſe range ?
Octavie à mes loix obeït à regret :
Si je l'en crois, Brutus me trahit en ſecret :
Antoine furieux en reproches éclate
C'eſt donc là le pouvoir dont mon orgüeil ſe flate ?

O combien est à plaindre un cœur ambitieux !
Les Rois sont vainement les images des Dieux ;
Ils ne sçauroient jouïr de cette paix profonde,
Que goûtent dans les cieux ces Arbitres du monde:
Car enfin sont-ils bons, regnent-ils en vrais Rois ?
Il faut qu'à leurs Sujets ils conforment leurs loix.
Regnent-ils en Tyrans, sont-ils inexorables?
Sans pouvoir être heureux, ils font des miserables.
Prens ton parti ; le trône a pour toi des appas,
Vois donc si des vrais Rois tu veux suivre les pas ;
Ou si tu veux choisir les Tyrans pour modéles.
Mais quoi tu cours déja sur leurs traces cruelles ;
Ton pouvoir foible encor attente sur les cœurs ;
Octavie à tes yeux gemit de tes rigueurs ;
Tu lui donnes la mort en l'appellant ta fille,
Et tu deviens Tyran jusque dans ta famille.
Mais quelqu'un vient.

ACTE TROISIEME,

SCENE DIXIEME.

CESAR, ALBIN.

ALBIN.

SEigneur, Calpurnie en ces lieux
Vient de vous rapporter la reponse des Dieux.

CESAR.

Et bien ? allons sçavoir ce qu'ils daignent m'aprendre;
Puissent-ils m'inspirer quel parti je dois prendre !

Fin du troisiéme Acte.



ACTE QUATRIEME,

SCENE PREMIERE.

OCTAVIE, JULIE.

OCTAVIE.

NOn, ne condamnez plus de ſi juſtes douleurs.
Tout m'annonce en ces lieux le comble des malheurs.
Et comment puis-je voir d'une ame indifferente
Dans les bras de Ceſar Ca purnie expirante ?
N'en doutons plus, les Dieux à Preneſte ont parlé.
Des deſtins ennemis l'arrêt eſt revelé :
C'eſt en vain qu'on le cache à la triſte Octavie ;
Du plus grand des mortels on va trancher la vie :
Mais ce n'eſt rien encor ; pour me deſeſperer,
Antoine contre lui vient de ſe declarer.

JULIE.

Que dites-vous, Madame ? & vous oſez le croire ?
Antoine juſque-là pourroit trahir ſa gloire ?

OCTAVIE.

Malheureuſe j'eſpere & tremble tour à tour ;
Sa vertu me raſſure, & je crains ſon amour.
L'amour au deſeſpoir n'eſt que trop redoutable :
Ah ! Julie, il n'eſt rien dont il ne ſoit capable.
Antoine perd en moi ce qu'il aime le mieux.
Il parloit de vangeance en ſortant de ces lieux ;
Et ſi de ſes deſſeins je ſuis bien informée,
Il va contre Ceſar ſolliciter l'armée.
Helas ! ce bruit cruel eſt venu juſqu'à moi ;

Il m'aſſaſſine ainſi pour me prouver ſa foi.
Ainſi donc des malheurs annoncez à Preneſte
Mes yeux infortunez ſont la ſource funeſte,
Et leur éclat fatal allume le flambeau,
Qui conduira Ceſar dans la nuit du tombeau.

JULIE.

Madame, Ceſar vient, tâchez de vous contraindre.

ACTE QUATRIEME,

SCENE SECONDE

CESAR, ALBIN, OCTAVIE, JULIE.

CESAR *en entrant.*

O Deſtins ! ce que j'aime eſt ce qu'il me faut craindre.

OCTAVIE.

Ah ! Seigneur, parlez vous ou d'Antoine, ou de moi ?

CESAR.

Je parle des ingrats qui me manquent de foi.

OCTAVIE.

Sous ces traits odieux puis-je me reconnoître ?

CESAR.

Vous m'aimez, je le ſçai : mais Antoine eſt un Traître ;
Il oſe à la revolte exciter mes Soldats.

OCTAVIE.

Ah ! ſouffrez juſqu'à lui que je porte mes pas.
C'eſt pour me trop aimer qu'il vous eſt infidéle :
Mais de ſon repentir fiez vous à mon zele,
J'attendrirai ſon cœur à force de pleurer ;
Mes yeux ont fait le crime, ils vont le reparer.

CESAR.

Non, je n'ai pas besoin du secours de vos armes ;
Sa revolte après tout me cause peu d'allarmes,
Et je puis à mon gré disposer de son sort.

OCTAVIE.

Ciel ! que meditez-vous ?

CESAR.

Ne craignez point sa mort.
Bientôt auprès de moi vôtre Amant doit se rendre ;
Mes ordres sont donnez, je suis prêt à l'entendre.

OCTAVIE.

Examineriez-vous en Juge rigoureux
Un Amant, qui déja n'est que trop malheureux ?

CESAR.

Je vous l'ai déja dit, pour lui rien n'est à craindre :
En vain à le punir l'ingrat veut me contraindre ;
Malgré son attentat, malgré tout mon courroux,
Mon cœur, mon propre cœur le défend mieux que vous :
Par moi nôtre amitié ne sera pas trahie.

OCTAVIE.

Ah ! Seigneur.

CESAR.

C'est assez ; rentrez chez Calpurnie ;
Ne l'abandonnez pas dans son mortel effroi,
Elle est de mon malheur plus à plaindre que moi.

ACTE QUATRIEME,

SCENE TROISIEME.

CESAR, ALBIN.

ALBIN.

VOus verrai je, Seigneur, sous un profond silence
Cacher de vos ennuis toute la violence ?

CESAR.

O Ciel !

ALBIN.

Quelles horreurs vous annoncent les Dieux?

CESAR.

Antoine avec Brutus viendra-t-il en ces lieux ?
Les as-tu vûs tous deux ? Dois-je long-tems attendre ?

ALBIN.

Seigneur, auprès de vous ils sont prêts à se rendre.

CESAR.

N'ont-ils point balancé ?

ALBIN.

Les Chefs & les Soldats
D'Antoine vainement ont retenu les pas.

CESAR.

Mais Albin, dans le camp que prétendoit-il faire ?

ALBIN.

Il s'est plaint de vous voir à son amour contraire,
Et tout le camp, Seigneur, ne souffre qu'à regret,
Que Brutus dès long-tems vôtre ennemi secret
Soit plus cher à vos yeux qu'un ami si fidéle.

CESAR.

L'un obeït pourtant, & l'autre est un rebelle.

ALBIN.

Brutus en apparence à vos loix obeït :

Mais

Mais je crois qu'en secret, Seigneur, il vous trahit.
Moi-même à ses vertus je me laissai seduire.

CESAR.

Ah ! dans le fond des cœurs est-il permis de lire ?
Sur de simples soupçons doit-on se défier
De ceux que leur vertu semble justifier ?
J'aime Antoine & Brutus, tous deux je les estime,
Je les crois l'un & l'autre incapables de crime ;
Et cependant les Dieux entre tous les Romains
Pour me percer le cœur n'ont choisi que leurs mains.

ALBIN.

Ah ! jugez mieux d'Antoine.

CESAR.

Et qui peut m'en répondre ?

ALBIN.

Vôtre cœur. . . .

CESAR.

Non, ce cœur ne fait que me confondre.
Plus Antoine m'est cher, plus je le crains, Albin.
Et les Dieux. . . Mais il faut t'aprendre mon destin.
Ecoute, & par ces mots juge, si de Preneste
Je pouvois recevoir d'Oracle plus funeste.

ORACLE.

En vain par tes exploits mille peuples soumis
De l'Univers entier te promettent l'Empire.
Contre tes jours Rome conspire :
Crain les Ides de Mars & tes plus chers amis.

ALBIN.

Justes Dieux !

CESAR.

La voici cette affreuse journée,
Où l'Oracle fatal marque ma destinée.
Aujourd'hui l'on conspire, aujourd'hui je peris ;
Et par les mains de ceux que j'ai le plus cheris ;
Moi-même contre moi je leur prête des armes.

ALBIN.

Mais cependant ce jour qui cause vos allarmes,
Sans accomplir l'Oracle est enfin arrivé.

CESAR.

Je le sçai : mais, Albin, il n'est pas achevé.

ALBIN.

Vous pouvez prevenir le coup qui vous menace.

CESAR.

Et pour le prevenir que veux-tu que je fasse ?
Dois-je à tous mes amis faire donner la mort ?
Et quand je l'oserois, puis je éviter mon sort ?

ALBIN.

Mais Antoine & Brutus devant vous vont paroître;
Penetrez, s'il se peut, qui des deux est le Traitre,
Et vangez vous alors de son lâche attentat :
On n'est pas criminel de punir un ingrat.

CESAR.

Tout ingrat qu'il seroit, s'il étoit ma victime,
Je sçai trop de quel œil Rome verroit son crime ;
On lui decerneroit des honneurs immortels,
Je verrois à son nom élever des autels,
Tandis que par sa mort couvert d'ignominie
Je n'entendrois parler que de ma tyrannie ;
Moi Tyran ! ce nom seul me fait fremir d'horreur.
Albin, tu lûs cent fois dans le fond de mon cœur,
Rien ne me fut plus cher que de regner sur Rome.
Quelle gloire! quel sort c'étoit trop pour un homme,
Et ce suprême rang si long-tems desiré
Entre les Dieux & moi n'eût laissé qu'un degré :
Mais je crus que le Peuple & le Senat lui-même
Viendroit me presenter le sacré diadême,
Et loin de m'égarer en d'injustes projets,
Je comptois tous les cœurs pour mes premiers Sujets.
N'y pensons plus, le Ciel autrement en ordonne ;
Peuple, Senat, amis, enfin tout m'abandonne ;
Et sur qui me fier ? où trouver de la foi,
Lors qu'Antoine & Brutus conspirent contre moi ;
Je les attens mais non pour les charger d'outrages,
Non pour briguer encor leurs indignes suffrages,
Ni pour les effrayer, ni pour les attendrir,
Je ne veux que les voir, les confondre & mourir.

Ils viennent ;mon transport à leur aspect redouble :
Qu'on me laisse avec eux, & qu'aucun ne nous trouble.

ACTE QUATRIEME,

SCENE QUATRIEME.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS.
Ils s'asseyent.

CESAR.

COnsul, & vous Preteur, qui tous deux dans vos mains
Tenez le sort de Rome, & celui des humains,
Si mon ordre aujourd'hui près de moi vous apelle,
C'est pour vous faire part de ma douleur mortelle.
Jusqu'ici pour vous deux n'ayant point de secrets,
Je vous ai confié mes plus chers interêts ;
Je veux le faire encor. Par plus d'une victoire
De Rome en cent climats j'ai fait voler la gloire,
Vous sçavez mes travaux, le fruit m'en est bien doux
Puisque je n'ai vaincu que pour Rome & pour vous :
Mais qu'à cette douceur succede d'amertume !
De la Discorde ici le flambeau se rallume ;
J'aprens que l'on conspire, & malgré leurs vertus,
Je n'en puis accuser qu'Antoine & que Brutus.

ANTOINE.

O Ciel ! de vous trahir vous me croyez capable ?

BRUTUS.

Ah ! Seigneur, à vos yeux qui m'a rendu coupable ?

ANTOINE.

Moi, j'aurois pû former ce projet odieux,
Qui me fait soupçonner....

BRUTUS.

Qui m'accuse ?

CESAR.

Les Dieux.
De mes plus chers amis, sur l'avis de Preneste,
La main doit en ce jour me devenir funeste :
C'est vous seuls par ces mots que l'Oracle a nommez.
Pour en douter helas ! je vous ai trop aimez ;
Et c'est là de mon sort le coup le plus horrible ;
A tout autre malheur je serois insensible ;
Oui, si mes assassins n'étoient pas des ingrats,
D'un œil indifferent je verrois mon trepas :
Mais qu'Antoine & Brutus en qui je me confie,
Comblez de mes bienfaits, attentent sur ma vie !
Malgré tout mon amour que l'une & l'autre main
S'ouvre jusqu'à mon cœur un barbare chemin !
Le Ciel peut-il sur moi déployer plus de rage ?
Et puis-je sans horreur m'en tracer une image ?
Parlez,& d'un tel sort pour m'épargner l'horreur,
Dementez,s'il se peut, & les Dieux, & mon cœur.

ANTOINE.

Si c'est au nom d'ami, Seigneur, qu'on doit connoître
Quiconque auprès de vous doit passer pour un traître ;
S'il faut qu'un nom si cher donne un titre odieux,
Je ne puis démentir vôtre cœur, ni les Dieux ;
Des temoins si sacrez ont droit de me confondre,
Et dès qu'ils ont parlé, je n'ai rien à repondre :
Mais si des faux amis les vrais sont discernez,
Tout parle en ma faveur, quand vous me soupçonnez ;
A mon zele, à ma foi rendez toute leur gloire,
De tout ce que j'ai fait rappellez la memoire,
Et remontez d'abord jusqu'à ces premiers tems,
Où vous aviez besoin d'amis vrais & constans.
A vôtre fier Rival le Senat favorable
Lui prêtoit contre vous un secours redoutable ;

Je m'opposai moi ſeul au Conſul Marcellus,
Et par moi ce ſecours marcha vers Bibulus.
Ce grand coup, & cent fois vous l'avez dit vous-même,
Fit paſſer en vos mains l'autorité ſuprême,
Et vôtre Concurrent dénué de Soldats,
Par-là ſe vit contraint à fuir devant vos pas.
Mais allons plus avant, aux champs de Macédoine,
Quel ami fut pour vous plus fidéle qu'Antoine?
Le ſort vous y gardoit un funeſte revers,
Si je n'euſſe été prompt à traverſer les mers,
Du Chef Gabinius quel que fût le courage,
Il n'en eut pas aſſez pour défier l'orage;
Je le bravai pourtant, & mes heureux ſecours
Mirent en ſûreté vôtre gloire & vos jours:
Vous vainquites enfin; mais cette ſeule guerre
N'avoit pas decidé du deſtin de la terre;
Juba vous attendoit ſur les bords Affriquains;
Il falloit voir encor Romains contre Romains,
Avant que tout fléchît ſous les loix d'un ſeul homme,
Et vôtre éloignement vous auroit nui dans Rome.
J'y courus par vôtre ordre, & trop ſûr de ma foi,
Vôtre cœur de ce ſoin ſe repoſa ſur moi.
J'arrivai, je trouvai Rome à demi rebelle
Par les complots ſecrets d'un Tribun infidéle:
Mais contre les mutins ma foi ſe ſignala,
Et ſoumit avec eux leur Chef Dolabella.
Voilà ce que j'ai fait; ſi c'eſt être perfide,
Je conſens contre moi que vôtre cœur décide.
Mais quand vous n'en croyez que ce cœur & les Dieux,
Seigneur, un faux éclat peut ébloüir vos yeux;
Et je tremble pour vous, ſi vôtre ame trompée
Confond vos vrais amis avec ceux de Pompée.

BRUTUS.

Sans vous importuner, Seigneur, d'un long diſcours
Je conviendrai d'abord qu'au repos de vos jours
La perte de Brutus plus que tout autre importe;

Tout est suspect en moi, jusqu'au nom que je porte,
Et les Dieux, dont l'avis n'est pas à dédaigner,
S'ils ne me nomment pas, semblent me désigner.
Cependant jusqu'ici de quoi m'accuse Antoine ?
D'avoir suivi Pompée aux champs de Macedoine ?
Vous sçavez trop, Seigneur, avec tous les Romains,
Que du sang de mon pere on vid rougir ses mains.
Non, je ne suivis pas l'assassin de mon pere ;
Je suivis le Senat, & crus le devoir faire.
Si je fus dans l'erreur, j'attendois que les Dieux
Pour m'en faire sortir m'eussent ouvert les yeux.
Pour vous contre Pompée à peine ils prononcerent,
Que je fus du parti que les Dieux embrasserent ;
Je me rendis à vous Depuis chez les Gaulois
Par vôtre ordre, Seigneur, je dispensai vos loix,
J'y remplis mon devoir, & par la renommée
Du succès de mes soins Rome fut informée.
Pour prix d'un zele enfin, loin de Rome éprouvé,
A la Preture ici vous m'avez élevé.
D'un choix si glorieux ai je trahi l'attente ?
Et qui montra jamais une foi plus constante ?
Pour détourner de moi jusqu'au moindre soupçon,
Il m'a fallu trahir la fille de Caton :
Loin d'oser murmurer de cette violence,
J'ai forcé ma douleur & ma bouche au silence,
Et l'on ne m'a pas vû par d'imprudens éclats
Animer contre vous le Peuple ou les Soldats.

ANTOINE

Croyez-vous que Cesar par ce discours s'abuse ?
Pour vous justifier vôtre bouche m'accuse,
Et d'un crime apparent armé contre ma foi,
Vous cherchez à fixer tous les soupçons sur moi.

A Cesar.

Seigneur, j'avoüërai tout ; car je hais trop la feinte.
J'ai crû que mon malheur me permettoit la plainte :
Oui, j'ai de vos Soldats animé le courroux ;
Mais c'est contre Brutus, & non pas contre vous.
Voilà quel est mon crime Ah! quel supplice extrême
De se voir pour jamais arracher ce qu'on aime !

Brutus a mieux caché son dépit à vos yeux :
Mais les feux renfermez n'en éclatent que mieux.

BRUTUS.

Vous le voyez, Seigneur, j'aurois beau me défendre,
A de nouveaux soupçons je dois toûjours m'attendre ;
Tout sert à me confondre, & mon crime passé,
Ou plûtôt mon malheur ne peut être effacé.
Et comment à vos yeux montrer mon innocence,
Si l'on soupçonne en moi jusqu'à l'obéïssance.

CESAR.

Que je suis malheureux! Dieux! quel sort est le mien!
Ils s'acusent l'un l'autre, & ne m'aprennent rien :
Et moi toûjours flotant dans mon incertitude.....

Il se leve,

Ah ! c'est trop soutenir un supplice si rude ;
J'aime mieux m'avancer vers le coup que j'attens,
Que d'éprouver l'horreur de l'attendre long-tems.
Remplissez de mon sort les loix irrévocables,
Obeïssez aux Dieux, qui vous nomment coupables,
Frapez ; qu'aucun effroi ne retienne vos coups :
Nous sommes seuls ici, je m'abandonne à vous ;
Des plus fiers ennemis je sçai punir l'offense :
Mais contre mes amis mon bras est sans défense.
Brutus, Antoine : ô Ciel ! aucun ne me repond,
L'un & l'autre à ces mots se trouble & se confond.

BRUTUS *à part.*

Helas !

CESAR.

Que me veut dire un si triste langage ?
D'un heureux repentir seroit-il le presage ?

BRUTUS *à part.*

Qui peut voir ce spectacle, & ne pas s'attendrir ?

ANTOINE.

Non ce n'est pas à vous, c'est à moi de mourir ;
Seigneur, à vos soupçons je ne sçaurois survivre,
Il faut par tout mon sang que je vous en délivre.
Après ce que je perds, le trepas m'est trop doux,
Et mon heureux Rival...

BRUTUS.

Je le suis moins que vous,
Antoine, & ce n'est pas dans l'hymen d'Octavie
Que Brutus avoit mis le bonheur de sa vie.

CESAR.

Qu'entens-je? de leur sort ils se plaignent tous deux;
Je les aime, & c'est moi qui les rens malheureux.
Je ne m'étonne plus, quand je les sacrifie,
Si l'Oracle fatal veut que je m'en défie.
Pardonnez, chers amis, j'ai merité la mort:
Mais enfin c'est à moi de changer vôtre sort.
Oui, sois heureux, Antoine, & possede Octavie,
Reçois la de la main qui te l'avoit ravie.
Et toi, mon cher Brutus, sois heureux à ton tour;
C'en est fait, je te rens l'objet de ton amour;
Oui, je te rens Porcie, & si par l'hymenée
Je ne puis à mon sang unir ta destinée:
Obtiens le premier rang entre tous mes amis,
Et consens que du moins je t'apelle mon fils.

BRUTUS.

Ah! Seigneur, c'en est trop..... Pour prix d'un nom si tendre
Quel respect, quel amour ne dois-je pas vous rendre?
Que ne puis-je....

CESAR.

Ton cœur sçaura le meriter,
Et je t'estime trop pour en pouvoir douter.
Adieu, sans perdre temps je vai à Calpurnie
Annoncer le bonheur qui nous reconcilie.
Qu'on appelle Porcie, & que ce jour heureux
L'éleve comme nous au comble de ses vœux.

ACTE QUATRIEME.

SCENE CINQUIEME.

ANTOINE, BRUTUS.

ANTOINE.

QUel excés de bonté son cœur nous fait paroître!
S'il n'est Maître du Monde, il est digne de l'être ;
Et nous devons, Brutus, verser tout nôtre sang
Pour le faire monter à ce suprême rang.

BRUTUS.

Je sçai par sa vertu qu'il a droit d'y prétendre ;
Et pour lui tout mon sang brule de se répandre.
Oui, qu'il donne des loix au reste des humains.
Mais il en faut, Antoine, excepter les Romains.

ANTOINE.

Pourquoi les excepter ? pourquoi leur interdire
Le bonheur sans égal que promet son Empire ?

BRUTUS.

Ce bonheur, quel qu'il soit, n'en est pas un pour eux,
La seule liberté rend les Romains heureux.
Et je crains....

ANTOINE.

Et qui peut donc vous causer des allarmes?
Voyons-nous les Romains prêts à prendre les armes ?
Montrons-nous seulement, tout va se joindre à nous ;
Les Soldats sont pour moi, le Senat est pour vous.
Je vous dirai bien plus, ce Senat inflexible
A mes presens offers n'est pas inaccessible.
Combien de Senateurs à mes desirs soumis....

BRUTUS.

Ils ne vous tiendront pas ce qu'ils vous ont promis
Défiez vous des cœurs dont la haine se cache,
Et ne comptez pour rien des sermens qu'on arrache.
Tel flate vos desirs, qui prêt à vous tromper
N'embrassera César que pour mieux le fraper.
Je fremis du peril qui menace sa tête ;
Il en est temps encor, détournez la tempête,
Et songez...

ANTOINE.

Non, non, Brutus, en vain vous m'allarmez,
César n'a rien à craindre ; il suffit, vous l'aimez.
A suivre tous vos pas le Senat est fidelle.
Je vous quitte, je cours où l'amitié m'appelle ;
Je vai sans differer assembler mes amis,
Et tenir à César tout ce que j'ai promis.

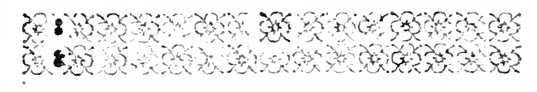
ACTE CINQUIEME.

SCENE SIXIEME.

BRUTUS *seul.*

AH ! de grace arrêtez. Mais il fuit, il me laisse.
O fatale amitié ! plus fatale promesse!
Il va perdre César quand je veux le sauver ;
Sa main le précipite, en croyant l'élever.
Rome, amitié, devoir, quel parti dois-je suivre?
Faut-il que César regne, ou qu'il cesse de vivre ?
Non ; pour Rome & pour lui redoublons nos efforts.
Dieux ! m'auriez-vous en vain inspiré des remords;

Fin du quatrieme Acte.



ACTE CINQUIEME,

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, FLAVIEN.

FLAVIEN.

SOrtons de ce Palais, prévenez vôtre perte ;
La conjuration, Seigneur, est découverte;
César par un billet vient d'en être informé.

BRUTUS.

Je le sçai, Flavien ; mais aucun n'est nommé.

FLAVIEN.

Venez donc au Senat pour hâter l'entreprise.

BRUTUS.

Rien ne presse.

FLAVIEN

Ah ! Seigneur, craignez quelque surprise ;
L'orage vient de naître, il gronde, il peut grossir,
Si l'on donne au Tyran le temps de s'éclaircir ;
On a déja parlé tremblez qu'on ne vous nomme ;
Et si ce n'est pour vous, du moins tremblez pour Rome :
Vous êtes desormais son plus ferme soutien.

BRUTUS.

Pour Rome ni pour moi je ne redoute rien.

FLAVIEN.

Gardez pour d'autres temps ce courage intrepide.
Et qui vous répondra que cette main perfide,
Par qui de vos amis le complot est tracé,
N'acheve pas enfin ce qu'elle a commencé ?
Tel qui contre César devoit prendre les armes,
A donné cet avis qui cause mes allarmes ;
N'en doutez point Seigneur, c'est un des Conjurez;

Il est [illegible] si vous diffe[illegible]ez,
Qu[illegible] le motif qui l'engage,
Il [illegible] achever son ouvrage.

BRUTUS.

Non, je répons de lui ; de sa gloire jaloux,
Il veut sauver César sans perdre aucun de nous.

FLAVIEN.

Vous le connoissez donc ? . . .

BRUTUS.

Reconnois le toi-même.
C'est moi.

FLAVIEN.

Vous !

BRUTUS.

Flavien, ta surprise est extrême :
Mais apprens à quel point mon cœur est combattu.
Les bontez de Cesar, mes remords, ma vertu,
Tout s'unit à la fois contre ma barbarie :
En vain j'entens les cris de ma triste Patrie.
Dans le fond de mon cœur rien ne peut balancer,
Ni la voix, ni le prix du sang qu'il faut verser.
Non Rome de Brutus n'attens pas un tel crime,
Ou change de vangeur, ou change de victime :
Remets en d'autres mains un parricide fer,
Je ne puis immoler un ennemi si cher.

FLAVIEN.

Mais depuis quand, Seigneur, ce changement étrange ?

BRUTUS.

Vois de quel ennemi Rome veut qu'on la vange.
Tantôt loin de s'armer d'un funeste courroux,
Il s'avançoit lui-même au devant de mes coups.
Helas! quelle fureur n'en seroit adoucie ?
Touché de mes regrets, il m'a rendu Porcie.
J'ai vû dans ce moment ses pleurs prêts à couler ;
Du nom de fils sa bouche a daigné m'appeller ;
Et je pourrois encore, inhumain & perfide,

Sous

Sous ce beau nom de fils cacher un parricide !
Ah ! que plûtôt cent fois ma main, ma propre main,
Si Rome veut du sang, l'en cherche dans mon sein.

FLAVIEN.

Mais, Seigneur, aprés tout que prétendez-vous faire ?

BRUTUS.

Tout, plûtôt qu'immoler une tête si chere.

FLAVIEN.

Vous pourriez trahir Rome, & lui donner des fers ?

BRUTUS.

Rome n'est pas encor reduite à ce revers ;
Le billet, qu'à César en secret j'ai fait rendre,
Le portera sans doute à ne rien entreprendre.

FLAVIEN.

Et s'il poursuit, Seigneur, quel parti prendrez-vous ?
S'il veut regner.

BRUTUS.

Ces mots rallument mon courroux.
Je veux bien lui laisser l'autorité suprême :
Mais s'il porte ses vœux jusques au diadême,
La rage dans le cœur, & le fer à la main,
Je cesse d'être fils, pour n'être que Romain.
Je n'avouerai jamais un Tyran pour mon pere,
Il doit se rendre ici, je l'attens, & j'espere
Que mes avis secrets auront changé son cœur.
Toi, va de nos amis entretenir l'ardeur ;
Assemblez au Senat, même soin les anime ;
Leur main prête à fraper n'attend que la victime :
Cache leur mes remords; & sur-tout, Flavien.
Dis leur qu'en mon absence, ils n'entreprenent rien.
César vient, son chagrin paroit sur son visage.
Fais ce que je te dis sans tarder davantage.

ACTE CINQUIEME,

SCENE SECONDE.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS.

CESAR.

LA fortune, Brutus, vers vous guide mes pas;
J'ai besoin d'un ami qui ne me flate pas:
Ouvrez moi vôtre cœur, je sçai qu'il est sincere,
Et que j'en dois attendre un conseil salutaire.
Si j'en crois un avis qu'on vient de me donner,
Au milieu du Senat on doit m'assassiner.
Dans un peril si grand quel parti dois-je prendre?
Parlez; c'est de vous seul que mon sort va dépendre.

BRUTUS.

Ah! Seigneur, pouvez-vous balancer un moment?
N'allez pas au Senat, c'est là mon sentiment.

ANTOINE.

Que dites-vous, Brutus?

BRUTUS.

Ce que ma foi m'inspire.

ANTOINE. *à Cesar*

Ah! Seigneur, songez bien qu'il y va de l'Empire.

BRUTUS.

Songez plûtôt, Seigneur, qu'il y va de vos jours,
Et qu'un fer inhumain en doit trancher le cours.

ANTOINE.

Quoi! Seigneur, au Senat vous feriez cet outrage,
Au moment qu'à vos vœux il promet son suffrage?
C'est par vôtre ordre exprés qu'il vient de s'assembler.
Que dis-je? On sçait déja ce qui peut vous troubler.
Et ceux de qui la foi pour vous est la plus pure,

Sur eux de vos ſoupçons prendront toute l'injure.
Du moins pour un moment montrez vous à leurs yeux ;
Vous n'avez rien à craindre, ils ſont prés de ces lieux.

BRUTUS,

Auprés de ce Palais je ſçai que l'on s'aſſemble,
Céſar en peut ſortir ſans que pour lui je tremble ;
Mais qu'il ſe garde bien d'entrer dans le Senat,
Puiſqu'il doit y perir par un aſſaſſinat.
Et que deviendroit Rome aprés ce coup funeſte ;
Elle perdroit en vous le ſeul bien qui lui reſte.
Oui, Seigneur, en vous ſeul tout nôtre eſpoir eſt mis :
Vivez, & nous bravons nos plus fiers ennemis.
Songez en quel état Rome ſeroit reduite,
Que de maux vôtre mort traineroit à ſa ſuite,
Si vous alliez perir par un aſſaſſinat.
Encore un coup, Seigneur, n'allez pas au Senat.

CESAR.

Ah ! c'en eſt trop. Aprés ce que je viens d'entendre.
Je ne puis . . . Au Senat, Antoine, allez m'attendre ;
Courez de nos amis diſſiper la frayeur :
Je vous ſuis.

ACTE CINQUIEME,

SCENE TROISIE'ME.

CESAR, BRUTUS,

BRUTUS.

JUſte Ciel ! vous irez donc, Seigneur ?
Quoi ! mes conſeils . . . .

CESAR.

C'eſt là ce qui me détermine

Je ne crains plus les coups qu'un Traitre me destine.
Oui, puisqu'enfin Brutus... O Ciel! qu'avois-je fait?
Je t'avois soupçonné d'un si lâche forfait.
De tout autre conseil prêt à te faire un crime,
J'aurois crû qu'à l'autel entrainant ta victime,
Ta main, ta propre main m'alloit sacrifier:
Mais tu viens, cher Brutus, de te justifier.
Oui, tu me fais sortir de mon erreur extrême,
Et je vai au Senat...

BRUTUS.

Qu'ai-je donc fait moi-même?
D'un conseil salutaire ô fruit pernicieux!
Ah! de grace, Seigneur demeurez en ces lieux;
Reprenez un soupçon qui vous est favorable,
Des mortels, s'il le faut, je suis le plus coupable:
Croyez tout. J'aime mieux passer pour criminel,
Qu'innocent à vos yeux, vous conduire à l'autel.
Accordez quelque chose à ma frayeur mortelle.

CESAR.

Et qu'ai-je à redouter, quand Brutus m'est fidelle?
On nous attend: allons.

BRUTUS.

O Ciel! où courez-vous?
Permettez moi, Seigneur, d'embrasser vos genoux:
Ne me refusez pas la grace que j'implore;
Et si du nom de fils vous m'honorez encore,
En ce fatal moment souffrez qu'à mon secours
J'appelle un nom si cher pour conserver vos jours.

CESAR.

Et c'est ce nom si cher qui sur tout me rassûre.
Brutus, je ne t'ai fait déja que trop d'injure.
Quoi! j'ai pû te confondre avec mes ennemis,
Aprés t'avoir donné le tendre nom de fils!

BRUTUS.

Ainsi donc au tombeau ce nom sacré vous guide!
Ah! songez que ce fils peut être parricide,
Que vos plus chers amis vous donneront la mort:

C'eſt ainſi que les Dieux ont reglé vôtre ſort.
A remplir leurs arrêts ils peuvent me contraindre.
Enfin plus vous m'aimez, plus vous devez me craindre.

CESAR.

Aprés ce que je ſens, aprés ce que je vois,
Je te ſoupçonnerois une ſeconde fois!
Ne le préſume pas: allons: plus je differe,
Plus je ſemble douter que ta foi ſoit ſincere.

ACTE CINQUIEME,

SCENE QUATRIEME.

BRUTUS *ſeul.*

AH! ne vous livrez pas au ſort le plus affreux.
Il fuit. Courons... Arrête... Où vas-tu malheureux?
Quel eſt près de Céſar le deſſein qui t'appelle?
D'une main favorable, ou d'une main cruelle,
Au milieu du Senat vas-tu le couronner?
Au milieu du Senat vas-tu l'aſſaſſiner?
L'aſſaſſiner! grands Dieux! quel deſſein execrable!
Non, plûtôt à ſes vœux, Brutus, ſois favorable.
Il veut regner. Qu'il regne, & nous donne des loix.
N'a-t-il pas les vertus qui font les plus grands Rois?
Que dis-je? n'eſt-ce pas Rome qui m'a fait naître?
Fils ingrat! eſt-ce à moi de lui donner un Maître?
A lui forger des fers je prêterois ma main?
Et depuis quand, Brutus, n'és tu donc plus Romain?
Ah! que Rome ſoit libre, & que Céſar periſſe,
Je dois à mon pays ce ſanglant ſacrifice.
Marchons ſans balancer.... Mais que vois-je? grands Dieux!
Quel effroyable objet ſe préſente à mes yeux!
Quel fantôme s'avance, & d'une voix fatale

M'annonce qu'il m'attend dans les champs de Pharsale ?
Eſt-ce une illuſion ? Quoi ! déja mes remords
Font ſur mes ſens troublez de ſi puiſſans efforts !
Que ne feront-ils pas, ſi j'acheve le crime ?
Non, Céſar, à te perdre en vain Rome m'anime,
Et m'appelle avec toi du tendre nom de fils.
Je ne ſuis plus Romain, s'il faut l'être à ce prix :
Ma gloire m'eſt trop chere, elle en ſeroit noircie.
J'entens du bruit : on vient. Je tremble, c'eſt Porcie.

ACTE CINQUIEME,

SCENE CINQUIEME.

BRUTUS, PORCIE.

PORCIE.

BRutus, pourquoi Céſar me fait-il appeller ?
Avant que de le voir, j'ai voulu vous parler.
Eclairciſſez le trouble où cet ordre me jette.
Mais vôtre ame à ſon tour me paroit inquiette.
Ah ! je tremble d'effroi. Dieux ! l'auriez-vous permis ?
Auroit-on dénoncé quelqu'un de nos amis ?

BRUTUS.

La conjuration eſt encore ignorée.
Mais, Madame . . .

PORCIE.

Achevez. Eſt-elle differée ?

BRUTUS.

Céſar eſt au Senat, & nos amis auſſi.

PORCIE.

Céſar eſt au Senat, & vous êtes ici !
Qu'entens-je ? A d'autres mains cederiez-vous la gloire.

D'immoler ? . . Non, Brutus, non, je ne le puis croire.
Du soin de me servir vous êtes trop jaloux :
Caton n'aura jamais d'autre vengeur que vous.

BRUTUS.

Helas! vous n'auriez point de reproche à me faire,
Si mon sang suffisoit pour vanger vôtre pere.
Mais, Madame, songez quel cœur il faut percer.

PORCIE.

Quoi ! César dans le tien pourroit me balancer ?

BRUTUS.

Quel crime a-t il commis pour attaquer sa vie ?

PORCIE.

Tu ne comptes pour rien de voir Rome asservie
Il forme le plus noir de tous les attentats ;
Et c'est un crime encor qui ne te touche pas ?
O mon triste pays ! quelle est ta destinée ?
Rome, par quelle main és-tu donc enchainée ?
Un Brutus des Tyrans t'affranchit autrefois,
Un Brutus te remet sous leurs superbes loix.

BRUTUS.

Rome à porter des fers n'est pas reduite encore.
Ne le permettez pas, Dieux puissans que j'implore ;
Et faites que César glacé d'un juste effroi,
Rejette en plein Senat le nom fatal de Roi.
Mais quel trouble à mes yeux Flavien fait paroître !

ACTE CINQUIEME,

SCENE SIXIEME.

Brutus, Porcie, Flavien.

FLAVIEN.

Ah! Seigneur, accourez, ou nous avons un Maître.
César d'un diadême a déja ceint son front.

BRUTUS.

Qu'entens-je ? ah ! dans son sang lavons un tel affront.
C'en est fait, le devoir sur l'amitié l'emporte,
Je ne balance plus, & Rome est la plus forte.
Dieux ! n'accusez que vous de ce crime forcé :
Je vai remplir l'arrêt, vous l'avez prononcé.

ACTE CINQUIEME,

SCENE SEPTIEME.

Porcie, Pauline.

PORCIE.

Ah je tremble ! . . . .

PAULINE.

Avec vous Brutus d'intelligence,
De Rome & de Caton va remplir la vangeance.
Madame, triomphez, vos vœux seront contens.

PORCIE.

Helas ! de triomper il n'eſt pas encor temps.
Je crains, chere Pauline, & plus que je n'eſpere;
Ce jour doit à la fois vanger Rome & mon pere :
Mais ſi le ſort cruel en ordonne autrement,
Ce jour verra perir & Rome & mon Amant.
Te di ai-je encore plus Je ſens d'autres allarmes;
Brutus contre Céſar vient de prendre les armes :
Mais ce même Céſar a ſçû s'en faire aimer.
D'un ſeul regard, Pauline, il peut le deſarmer ;
Et de quelque façon que le ſort en décide,
Je puis perdre Brutus ou fidelle ou perfide ;
Car enfin vainement il a reçû ma foi,
Je ne puis être à lui, s'il n'eſt digne de moi.

ACTE CINQUIEME,

SCENE HUITIEME.

PORCIE, OCTAVIE, PAULINE, JULIE.

OCTAVIE.

Sçavez-vous à Céſar l'honneur qu'on vient de faire ?
Madame, le Senat ne nous eſt plus contraire,
Et Brutus dans ſa crainte heureuſement trompé.

PORCIE.

Quoi ! Madame, Brutus ....

OCTAVIE

D'autres ſoins occupé ...
Mais au nom de Brutus vous vous troublez, Madame ?
Ne craignez plus, Céſar veut courronner ſa flame :

Il nous rend tous heureux . . . Que vois je ? vos regards

On entend du bruit.

Interdits & confus errent de toutes parts.
Mais quel bruit à mon tour m'inquiete & me trouble ?
Auroit on . . . Justes Dieux ! ce bruit fatal redouble.
Fortune , rens le calme à mes sens éperdus ;
Sauve Antoine & César

PORCIE *se retirant.*

Sauve Rome & Brutus.

ACTE CINQUIEME,

SCENE NEUVIEME.

OCTAVIE, JULIE.

OCTAVIE.

ELle fuit ! je fremis ! C'est trop me faire entendre ,
De Rome & de Brutus ce que je dois attendre.
Ah ! César , je te perds ; tout s'arme contre toi ;
Je ne puis soutenir un si mortel effroi.
Viens , allons au Senat , Mais Antoine s'avance ;
O Ciel ! de sa douleur que faut-il que je pense ?



ACTE CINQUIEME,

SCENE DIXIEME.

ANTOINE, OCTAVIE, PAULINE.

ANTOINE.

AH ! Madame, César...

OCTAVIE.

Et bien ! quel eſt ſon ſort ?

ANTOINE

Helas !

OCTAVIE.

Ah ! ce ſoupir m'annonce qu'il eſt mort.

ANTOINE.

Oui, Madame, à mes yeux il a perdu la vie,
Et ſes cruels Bourreaux ne me l'ont pas ravie.
J'ai dû ſuivre ſes pas, & l'ai trop merité ;
C'eſt moi dans ce peril qui l'ai précipité ;
C'eſt moi qui malgré lui, plein d'une ardeur extrême,
Ai ceint ſon front ſacré du fatal diadême.
Dieux ! qu'ai-je vû ? des Rois implacable ennemi
Tout le Senat de rage auſſi-tôt a fremi.
Je cours des plus mutins appaiſer le murmure ;
En vain je les menace, en vain je les conjure.
Brutus arrive enfin ; je tremble à ſon aſpect:
Sa demarche, ſes yeux, tout me le rend ſuſpect.
Soudain prés de Céſar ma frayeur me rappelle.
Ciel ! il n'en eſt plus temps ; une troupe cruelle,
Tandis que l'on ſe jette au devant de mes pas,
Précipite ſes jours dans la nuit du trépas.
Quel objet ! je le vois à mille traits en bute ;
Sa mort ſemble un honneur que chacun ſe diſpute.
Il défend toutefois ſes déplorables jours.

Peut-être [illegible] il Brutus à son secours ;
Ma[illegible] [illegible]tance est deçûe !
Un p[illegible] son Brutus s'offre à sa vue.
Que vois-je [illegible] Et toi, mon fils, aussi !
C'en est [illegible]-il ; tiens, frape, me voici.
A ces [illegible] favorisant la rage,
De sa robe sanglante il voile son visage,
Honteux de voir encor dans ce moment affreux
La lumiere du jour qu'il partage avec eux.
A ma douleur mortelle épargnez ce qui reste ;
D'un trépas si cruel l'image est trop funeste.
Mes yeux infortunez par de perfides mains
Ont vû trancher les jours du plus grand des humains.

OCTAVIE.

Cruels ! tant de fureur sera-t-elle impunie ?

ANTOINE.

Non, je les perdrai tous. Mais voyons Calpurnie ;
Et faisant au tombeau succeder les autels,
Plaçons le grand César entre les Immortels.

FIN.



ECLOGUE, ODES, ET APOTHEOSE D'URANIE.

A MADAME LA COMTESSE DE ***

*JE vous tiens parole, MADAME, je reviens à la Poësie; & je vai vous faire parc d'une avanture, que j'ai cachée sous le voile de l'Eclogue; c'est de Monsieur le Marquis de *** & de Mademoiselle de *** dont je vai vous entretenir. Vous sçavez que ces deux personnes s'aiment depuis long-tems, & que des raisons de famille leur ôtent la liberté de se voir aussi souvent qu'ils le voudroient; cette contrainte les a pensé broüiller. Un Cavalier ami du Marquis devint presque*

en un même jour son Confident & son Rival ; & comme l'amitié perd ses droits, où l'amour fait sentir sa puissance, ce perfide ami forma le dessein de broüiller l'Amant & la Maîtresse, en donnant de la jalousie au premier. Il dit un jour au Marquis d'un air embarrassé, qu'il le prioit de le dispenser de certaines visites, qu'il rendoit à la Demoiselle pour faire office d'ami : le Marquis lui en demanda la raison ; il se défendit long-tems de la dire, pour picquer davantage la curiosité de celui qu'il vouloit tromper ; & s'étant fait assez long-tems presser de rompre le silence, il dit enfin à l'Amant, qu'il avoit le malheur de plaire à sa Maîtresse ; & qu'il craignoit de devenir son Rival : ce poison étoit si bien préparé que le Marquis l'avala sans soupçonner de perfidie la main qui le lui presentoit, & ne consultant que son depit, il pria son ami de continuer ses visites, & de ne se point faire de violence : le Fourbe feignit de s'en défendre pour se rendre moins suspect ; & l'amant qui avoit pris le change, lui dit, que l'inconstance de son indigne Maîtresse l'avoit gueri sans retour, & qu'il se sentoit assez dégagé pour la voir sans regret entre les bras d'un autre. La chose alla même si loin, qu'il porta ses vœux ailleurs ; ou du moins il se persuada qu'il pourroit en aimer une autre : mais un éclaircissement qu'une amie commune menagea entre ces deux Amans, fit retomber toute la perfi-

die sur son auteur ; & le sort leur a été depuis si favorable, que je crois qu'il m'en coutera bientôt un Epithalame. J'ai mis cette avanture en deux Eclogues, comme vous l'allez voir ; j'aurois été trop prolixe, si je n'en avois fait qu'une.

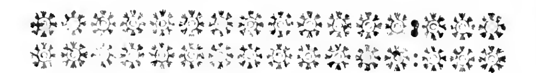


NOMS DES PERSONNAGES,

AMARYLLIS.

SYLVIE.

THYRSIS.



ECLOGUE.

AMARYLLIS, SILVIE.

SILVIE.

D'Où vient, Amaryllis, ce transport de colere ?
Vous battez vos moutons ; ont-ils pû vous déplaire ?
Quoi ? vous frapez toûjours ! qu'a-t-il fait ce troupeau,
Qu'on vous vid preferer à tous ceux du hameau ?

AMARYLLIS.

Puis je trop le punir ? tu vois, chere Silvie,
Cet orme où j'ai perdu le repos de ma vie ;
Mon troupeau tous les jours m'y conduit malgré moi ;
C'est là que le Berger qui m'a manqué de foi
Me fit mille sermens d'une amour éternelle,
Sermens qu'il a trahis. . . .

SILVIE.

Quoi ? Thyrsis infidelle !
Je ne puis revenir de mon étonnement.

AMARYLLIS.

Que ne puis je en douter pour flater mon tourment ?

SILVIE.

Pour moi, je l'avoüerai, je ne sçaurois le croire.

AMARYLLIS.

De mes tristes amours écoute donc l'histoire :
A peine je sortois de l'heureuse saison,
Où l'on ne voit briller qu'une foible raison.

Age d'or de la vie, enfance fortunée,
D'un espace trop court ta durée est bornée;
Ah! que l'on connoît mal le prix de tes plaisirs,
Ils préviennent les soins, & même les desirs,
Vains regrets! ma raison ne faisoit que de naître,
A peine je pouvois moi-même me connoître;
Un jour.... Tout a changé depuis ce triste jour,
Un jour me fit connoître & Thyrsis & l'amour.
Vers cet orme fatal, où mon troupeau perfide
Veut à mes pas errans encor servir de guide,
Je ne sçai quel destin m'avoit fait égarer;
Sous un feüillage épais j'entendis soupirer.
C'étoit Thyrsis; mon ame aussi-tôt fut émuë,
Pour la premiere fois il s'offrit à ma vuë,
Couché sur un gazon qu'il arrosoit de pleurs,
Entouré d'un troupeau temoin de ses douleurs.
Quoi! bruler d'une ardeur que rien ne peut éteindre,
Disoit il, il faut donc expirer sans me plaindre.
La Bergere que j'aime ignore mon tourment,
Elle tremble au seul nom & d'amour & d'Amant,
Et je ne sçai que trop qu'aux filles de son âge
On en fait tous les jours une effroyable image:
S'il m'échape un seul mot, quel sera son courroux?
Un troupeau fremit moins à l'approche des loups;
Ah! j'aime mieux mourir, que vivre avec sa haine.
Mais aussi, plus long-tems si je cache ma peine,
Ma langueur me conduit aux portes du trepas,
Et je meurs de parler & de ne parler pas:
Necessité cruelle où ma flâme est reduite!
Ses soupirs de ces mots interrompant la suite;
Il gemit: malgré moi je me sens attendrir,
Je voudrois d'un conseil au moins le secourir,
Et me joignant à lui contre l'objet qu'il aime,
Lui donner pour l'amour l'horreur que j'ai moi-même,
Mais qu'il se passe en moi de mouvemens confus!
Moi-même je me cherche & ne me trouve plus;
Et sans sçavoir pourquoi, je brûle de connoître,

En voyant tant d'amour, l'objet qui l'a fait naître;
Dans ce dessein bizarre au lieu de m'aprocher,
A Thyrsis avec soin je cherche à me cacher,
Je me glisse sans bruit, mais non sans épouvante,
Dans un buisson épais que le sort me presente;
De là par le secours d'une tremblante main
Mes yeux jusqu'au Berger s'entrouvrent un chemin,
Je vois sans être vûë, & les rameaux dociles
A mes vœux incertains sont doublement utiles;
Après quelques soupirs à demi résolu,
,, Finissons, dit Thyrsis, un tourment superflu,
,, Si je ne puis parler, si je ne puis me taire,
,, Cher ormeau, de mes feux sois le dépositaire;
,, Mais j'exige, pour prix de te sacrifier,
,, Un secret qu'aux échos je n'ose confier,
,, Que tournant tous les jours d'un plus épais feüillage,
,, Tu sçaches t'attirer la beauté qui m'engage,
,, Et cacher ses appas même aux yeux du soleil,
,, Quand tu verras les siens fermez par le sommeil.
A peine a-t il parlé, que sur l'écorce tendre
Je vois qu'il trace un nom qu'il n'ose faire entendre;
Curieuse, j'observe, il acheve, je lis:
L'écorce offre à mes yeux le nom d'Amaryllis:
Ciel! quel trouble ce nom fait naître dans mon ame!
Mais quoi! vois ce que c'est que le cœur d'une femme?
De mouvemens divers le mien est agité,
Je trouve avec dépit ce que j'ai souhaité;
Aussi-tôt je me leve, interdite, éperduë;
Ce Thyrsis que je plains semble offenser ma vûë;
Je le vois désormais comme un monstre odieux,
Je ne songe qu'à fuïr de ces funestes lieux;
Mais au bruit des rameaux, foible & fatal azyle,
Thyrsis courant à moi rend ma fuite inutile;
Arrêtez, temeraire, & craignez mon courroux,
M'écriai-je; il m'aborde, il tombe à mes genoux;

„ Vangez vous, me dit-il, puniſſez mon audace,
„ Si l'amour le plus pur eſt indigne de grace ;
„ Mais s'il faut me punir pour en avoir parlé,
„ Prenez vous en au ſort qui vous l'a revelé ;
„ Quel que fût mon amour, malgré ſa violence,
„ Je m'impoſois moi même un éternel ſilence,
„ Et je me préparois mille tourmens nouveaux,
„ Mais pour moi vôtre haine eſt le plus grands des maux ;
„ Et j'aimois mieux mourir à force de me taire,
„ Qu'en parlant de mes feux riſquer de vous déplaire ;
„ Mais que ce ſoit mon crime, ou le crime du ſort :
„ J'ai parlé, j'ai déplû, j'ai merité la mort,
„ J'aime, & ſi vous voulez remplir vôtre vangeance,
„ Vous n'avez ſeulement qu'à m'ôter l'eſperance,
„ Ma douleur ſuffira pour me ravir le jour,
„ Trop heureux de mourir pour avoir trop d'amour.
A ces mots, il me jette un regard qui me touche,
N'attendant pour arrêt qu'un ſeul mot de ma bouche.
Que devins-je, Silvie, en ce fatal moment ?
Je pardonnai l'amour en faveur de l'Amant.
Tu ſçais quel eſt Thyrſis.

SILVIE.

Je ſçai qu'il vous engage ;
Mais je ne puis penſer que ſon cœur ſoit volage ;
Vous ne vous en plaignez que pour parler de lui,

AMARYLLIS.

Ah ! ce reproche encore augmente mon ennui,
Tu me fais entrevoir que j'aime l'infidéle,
Tout indigne qu'il eſt d'une âme ſi belle.
Que ne puis-je douter de ſon manque de foi ?
Philis poſſede un cœur qui n'étoit dû qu'à moi.

SILVIE.

On dit dans ce hameau, que Tamire ſon pere
Le preſſe tous les jours d'aimer cette Bergere,
Et qu'il veut que l'hymen les uniſſe tous deux,

Mais est-on criminel pour être malheureux ?
Pour accabler Thyrsis faut-il que tout conspire ?
Vous l'affligez encor ! est ce peu de Tamire ?

AMARYLLIS

A l'accuser à tort je pourrois consentir !
Mes yeux... Ah! je voudrois les pouvoir démentir;
Mes yeux n'ont que trop vû sa perfidie extrême,
Non je n'en doute plus, & c'est Philis qu'il aime ;
Elle obtint l'autre jour pour gage de sa foi
Des fleurs, que je croyois qu'il destinoit pour moi;
Il ne s'en cacha point, ce fut en ma presence
Que de son cœur perfide éclata l'inconstance ;
Helas ! en ce moment, j'en fais l'aveu honteux,
J'entretenois Lycas Confident de nos feux,
Thyrsis est son ami ; je lui faisois connoître
Tout l'amour que l'Ingrat dans mon cœur a fait naître.

SILVIE.

Lycas en apparence à Thyrsis attaché,
Ou je m'y connois mal, est un Rival caché ;
J'ai surpris des regards temoins de sa tendresse ;
Et vous seule ignorez les vœux qu'il vous adresse ;
Je vous dirai bien plus, Thyrsis en est jaloux,
Et de vos entretiens juge autrement que vous.

AMARYLLIS.

Et qu'en peut-il juger? quoi! Thyrsis pourroit croire,
Que mon cœur eût trahi son amour & sa gloire !
Est-ce ainsi qu'il me traite, & sans être éclairci......

SILVIE.

Mais vous-même pourquoi le traitez-vous ainsi ?

AMARYLLIS.

Il change, tu le sçais, & tu veux le défendre ?

SILVIE.

Dois je le condamner comme vous sans l'entendre?

AMARYLLIS.

Il sçaura t'éblouïr, si tu veux l'écouter.

SILVIE

Pourquoi vous privez-vous du plaisir de douter ?

AMARYLLIS.

Ah ! cette raillerie eſt de mauvaiſe grace.

SILVIE.

Je prétens entre vous ſçavoir ce qui ſe paſſe :
Je m'en doute,& j'en ris dans le fond de mon cœur.

AMARYLLIS.

Eſt ce ainſi que tu dois partager ma douleur !

SILVIE.

Je ris de ſes ſoupçons, & j'ai pitié des vôtres ;
Ils ne ſont pas fondez les uns mieux que les autres.
Mais j'apperçois Thyrſis & je veux tout ſçavoir ;
Il s'avance vers nous.

AMARYLLIS.

Je ne veux point le voir,
Fuyons.

SILVIE.

Ne fuyez pas ; lui-même il ſe retire.

AMARYLLIS.

Tu le vois, il me fuit, il n'a rien à me dire
Le perfide. . . Suis moi, je veux lui reprocher.

SILVIE.

Ne courez pas ; il vient lui-même vous chercher,

AMARYLLIS.

Ah ! qu'il triompheroit de mon depit jaloux.
Fuyons ; mais le perfide eſt déja près de nous ;
Je voulois l'éviter avec un ſoin extrême ;
Ciel, qu'on fuit lentement quand on fuit ce qu'on aime.





ECLOGUE.

Thyrsis, Amaryllis.
Silvie.

THYRSIS.

Cessez, Amaryllis, de fuir loin d'un Berger,
Qui d'un lien fatal a sçû se dégager,
Je ne viens pas ici, de douleur l'ame atteinte,
Fatiguer vôtre cœur d'une inutile plainte,
Elle fut de saison quand je fus vôtre Amant;
Mais je suis trop heureux grace à mon changement.
J'aime Philis enfin, & la chose est publique;
Ma gloire veut pourtant qu'avec vous je m'explique,
Et je veux que Silvie ici juge entre nous;
Il est vrai, j'ai changé, mais ce n'est qu'après vous.

AMARYLLIS.

Et que m'importe à moi l'aveu que vous m'en faites?
Vous le voyez; je fuis tous les lieux où vous êtes;
Pourquoi me cherchez-vous? je ne vous cherche pas.

THYRSIS.

Vous avez cependant voulu suivre mes pas.

AMARYLLIS.

Pourquoi me suivez-vous, lorsque je me retire?

THYRSIS.

J'ai crû que vous aviez quelque chose à me dire.

AMARYLLIS.

Moi! qu'aurois je à vous dire? il est vrai qu'autrefois

L'amour sur vôtre cœur me donna quelques droits,
Mais un heureux penchant vers une autre l'entraîne,
Et Philis désormais en est la souveraine ;
Ne croyez pas, Thyrsis, qu'un mouvement jaloux
M'eût fait en vous voyant tourner mes pas vers vous ;
J'ai vû vos nouveaux feux, mais sans inquietude ;
Silvie en est temoin ; une longue habitude
Entrainoit malgré moi mes moutons en des lieux,
Qui me sont pour jamais devenus odieux :
Je les en ai punis.

THYRSIS.

Quoi ! de vos injustices
Faut-il que vos moutons soient encor les complices ?
Que ne les suivez vous ? perfide, je le voi,
Vous fuyez cet ormeau, garent de vôtre foi,
Où vos feux & les miens ont commencé de naître,
Où mon nom & le vôtre à l'envi semblent croître,
Pour vous faire sentir qu'un véritable amour
Doit au lieu de s'éteindre augmenter chaque jour ;
Et bien, j'y vai moi seul ; il faut que j'en efface
Un nom, avec le mien indigne qu'on le place ;
Oui, j'en cours arracher le nom d'Amaryllis.

AMARYLLIS.

Va, cours, au lieu du mien mets celui de Philis,
Charmé de ses attraits....

THYRSIS.

Vous êtes la plus belle,
Mais avoüez du moins qu'elle est la plus fidelle ;
C'est tout ce que je veux quand je cherche un vainqueur,
La constance en amour détermine mon cœur.

AMARYLLIS.

Vous parlez de constance ; ah ! juge nous, Silvie,
J'allois aimer l'ingrat le reste de ma vie,
Mon cœur ... pour mon repos je le dois oublier
Et toi pour mon honneur tu le dois publier :
Instruis tout le hameau, dis par tout, si je change,

Qu'il m'en donne l'exemple, & que mon cœur se
vange,
Qu'il passe, s'il se peut, pour un monstre en des lieux,
Où le manque de foi fut toûjours odieux.
THYRSIS.
Silvie est équitable, & me rendra justice.
Vous lui tendez un piege. elle en voit l'artifice;
Mais vous tâchez en vain de corrompre sa foi,
Et j'ose me flater qu'elle sera pour moi.
SILVIE.
Qui! moi? je ne serai ni pour l'un ni pour l'autre,
Je publierai par tout sa folie & la vôtre.
AMARYLLIS.
Silvie est contre moi!
SILVIE.
Vous êtes insensez;
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez;
Et je balance en vain vos plaintes mutuelles,
Je ne vois que deux cœurs l'un à l'autre fidéles;
Ils ont plus de tendresse encor que de courroux;
S'ils sçavoient moins aimer, ils seroient moins jaloux.
AMARYLLIS.
Moi, je serois jalouse; ah! ce soupçon m'offense.
Et ce n'est qu'à l'oubli de punir l'inconstance,
THYRSIS
A se vanger de vous mon cœur n'ose aspirer;
Et je laisse aux remords le vôtre à déchirer.
SILVIE.
Et quoi! ne sçauriez-vous un moment vous contraindre?
Le tems vous est trop cher pour le perdre à vous plaindre:
Parlez, Thyrsis: & vous ne l'interrompez pas;
De quoi vous plaignez-vous?
THYRSIS.
Qu'elle adore Lycas.

SILVIE.

SILVIE.

Lycas feroit aimé, qui vous l'a dit ?

THYRSIS.

Lui-même.

AMARYLLIS.

Qu'entens-je?quoi ! Lycas vous a dit que je l'aime!

THYRSIS.

Vous vouliez qu'il gardât cet important fecret ;
Mais vous deviez choifir un Amant plus difcret.

AMARYLLIS

Je pourrois de Lycas confondre l'impofture ;
Mais quoi ! prendre un tel foin ! pour qui ? pour un
parjure ?
Non, j'aime mieux encor vous laiffer vôtre erreur,
Oui, j'adore Lycas, il regne dans mon cœur.

THYRSIS.

Vous l'entendez, Silvie, elle aime, & l'infidéle
Fait gloire devant vous de fa flâme nouvelle :
Ce n'eft plus un Rival, c'eft elle qui le dit.

SILVIE.

Pour en croire un aveu dicté par le dépit,
Il faut en avoir crû l'aveu d'un Rival même.
Qu'on a peu de raifon auffi-tôt que l'on aime !

THYRSIS.

Je ne m'abufe point, Lycas eft trop aimé ;
Les yeux d'Amaryllis me l'ont trop confirmé ;
Tout de glace pour moi, mais pour lui tout de
flâme.
J'ai lû, n'en doutez point, jufqu'au fond de fon ame :
Pour elle, il m'en fouvient, j'avois cüeilli des
fleurs,
Confus, jaloux, en proye aux plus vives douleurs,
Defefpéré, j'ai crû, pour vanger mon outrage
Qu'il falloit à Philis adreffer mon hommage,
Auffi-tôt dans fes mains ma guirlande a paffé,
J'aurois donné mon cœur, fi l'on me l'eût laiffé.

SILVIE.

Vous l'aimez donc encor en le croyant coupable !

THYRSIS.

Ah pour être infidelle en eſt-on moins aimable !
Je voudrois la haïr, mais malgré mon effort,
Je ſens que dans mon cœur l'amour eſt le plus fort.

SILVIE.

Parlez, Amaryllis ; c'eſt à vous de répondre.

AMARYLLIS.

Et le puis-je à ces mots dont je me ſens confondre,
C'eſt, au lieu de ma bouche, à mes yeux à parler,
Je répons par ces pleurs que vous voyez couler.

THYRSIS.

Vous pleurez : ah ! je cede au bonheur qui m'enchante,
Jé puis donc plaire encor aux yeux de mon Amante.

AMARYLLIS

N'en doutez point, Thyrſis, je vous aimai toûjours ;
Croyez en à mes pleurs bien plus qu'à mes diſcours.

THYRSIS.

Ma chere Amaryllis, quoi ! vous m'êtes fidelle ;

AMARYLLIS.

Quoi ! vous ne brûlez pas d'une flâme nouvelle !

THYRSIS.

Non ; vôtre cœur cent fois dût il ſe dégager,
Vous me verriez mourir plûtôt que de changer.

AMARYLLIS.

Au pied de cet ormeau, temoin de nos tendreſſes ;
Allons renouveller la foi de nos promeſſes :
Viens, ſuis nous.

SILVIE.

Vous pouvez vous paſſer de mes ſoins,
Allez, l'amour heureux veut être ſans témoins.



ODE
A
MONSEIGNEUR
L'ABBÉ BIGNON,
&c. &c. &c.


N jour dans un lieu solitaire,
Loin du bruit je pris mon pinceau,
Pour tracer le Dieu qu'on revere,
Sur le docte & sacré coupeau.
Mais par une étrange disgrace
Je me sentis toute de glace,
En moi-même je me cherchai,
J'eus beau rappeller mon courage,
Il fallut laisser un ouvrage,
Que j'avois à peine ébauché.

Quoi! m'écriai-je; quelle honte!
Je ne sçaurois peindre Apollon;
C'en est trop, il faut que je monte
Jusqu'au sommet de l'Helicon.
Là je rechaufferai ma veine,
Là sur les rives d'Hippocrene,
Beuvant de ses eaux à longs traits,
Je verrai ma Muse renaître,
Et mon feu deviendra peut être
Plus ardent qu'il ne fut jamais.

A ces mots malgré ma foiblesse
Je prens mon essor dans les airs,
Et je vole jusqu'au Permesse,
Où je trouve le Dieu des Vers :
Je le vois, comment m'y méprendre ?
Sa lyre me fait trop entendre
Que lui-même est devant mes yeux;
J'entens les Filles de memoire
A l'envi celebrer sa gloire ;
Il l'emporte sur tous les Dieux.

Quels sons ! quels accords ! tout m'enchante.
Ah ! dis-je alors, qu'ai-je entrepris ?
C'est ainsi qu'il faut que l'on chante
Ce Dieu dont mon cœur est épris ;
Cependant j'allois, temeraire,
Tracer d'une plume ordinaire
Ce qui passe l'effort humain,
Du grand Zeuxis, du docte Apelle,
Eussai-je le pinceau fidelle,
Il me tomberoit de la main.

De ma vaine erreur détrompée
Je cesse alors de me flater,
Et je ne suis plus occupée
Que du soin d'apprendre à chanter,
Quand Phœbus, dont les vives flâmes
Penetrent jusqu'au fond des ames,
Fait tomber ses regards sur moi :
J'approuve, me dit-il, ton zele ;
Mais pour une simple mortelle
C'étoit trop que d'un tel emploi.

Pour prix de ton amour extrême,
Va, poursuit-il, que ton pinceau
Ose sur un autre moi-même
Faire l'essai de mon tableau ;
J'y consens tu peux l'entreprendre,

Et je prendrai ſoin de t'apprendre
Comment on celebre un grand nom :
Sois ſûre de mon aſſiſtance,
Chante l'Apollon de la France,
Tu le trouveras dans BIGNON.

Il dit, & moi pleine d'audace
Je pars du Pinde ſans regret,
Et du Dieu dont tu tiens la place
Je viens faire en toi le portrait.
Pardonne, illuſtre ABBE', pardonne,
C'eſt Appollon qui me l'ordonne,
Je ne puis lui déſobeïr ;
Je ſçai que c'eſt trop entreprendre,
Mais à lui ſeul tu dois t'en prendre,
Il faut te peindre, ou le trahir.

Commençons, ouvrons la barriere,
Je ſens mes eſprits ranimez,
Ciel ! quelle brillante carriere
Vient s'offrir à mes yeux charmez !
Au milieu d'un docte Lycée
Je vois une foule empreſſée
Arrêter ſur toi ſes regards ;
C'eſt en ces lieux que tu proteges,
Les honneurs & les privileges
Des Sciences & des beaux Arts.

De quel plaiſir je ſuis ſaiſie
Si-tôt que je t'entens parler !
Le Nectar, la douce Ambroſie
De tes levres ſemblent couler ;
Les Sciences les plus abſtraites
N'ont point d'énigmes ſi ſecrettes
Que tu ne ſçaches dénoüer ;
Tu ſurmontes tous les obſtacles ;
Et tu prononces des oracles,
Qu'Apollon voudroit avoüer.

Mais quoi ! trop avant je m'engage ;
Puis-je me flater qu'à ton tour
Tu veüilles avouër l'hommage,
Que j'ose t'offrir en ce jour ?
Je sens revenir ma foiblesse ;
Le Dieu qui preside au Permesse
En vain me prête son appui,
Je crains une chute funeste ;
Qu'Appollon acheve le reste ;
L'entreprise est digne de lui.

ODE
SUR LA JUSTICE.
A
MONSEIGNEUR D'ARGENSON, CONSEILLER D'ETAT,
&c. &c. &c.

QUelle est cette auguste Immortelle,
Que je vois descendre des cieux !
Tout mon cœur s'enflâme pour elle,
Si-tôt qu'elle brille à mes yeux.
N'en doutons point, c'est la Justice ;
Mortels, que chacun obéïsse ;

Elle vient nous donner des loix :
Oracle du Maître suprême,
La terre, l'enfer, le ciel même,
Tout doit reconnoître sa voix.

Digne choix du plus digne Maître
Qui ait jamais regné sur nous,
D'ARGENSON, tu sçais la connoître
Cette voix qui nous parle à tous :
Sur tes conseils elle préside :
Peut-on sans la prendre pour guide
Discerner le mal & le bien ?
C'est sur elle que tout se fonde,
Et le premier thrône du Monde
N'a point de plus ferme soutien.

Le Maître à qui tout rend hommage
Sur l'équité fonde ses droits ;
LOUIS est sa vivante image ;
Qu'il soit le modéle des Rois.
Long-tems cheri de la victoire,
A-t-il fait consister sa gloire
Dans le vain nom de Conquerant ?
Non, ce qui le rend plus auguste,
C'est qu'en lui le titre de Juste
Confirme le titre de Grand.

En vain un Monarque se flate
Que son pouvoir n'a point d'égal ;
Dès que son injustice éclate,
L'Univers est son tribunal ;
Il se voit contraint d'y répondre,
S'il s'égare jusqu'à confondre
L'innocent & le criminel :
Le châtiment, la récompense,
Font, de la main qui les dispense,
L'éloge ou l'opprobre éternel.

C'est peu que de sa loi suprême

On appelle au Maître des Rois,
Il répond comme de lui-même
Des Ministres dont il fait choix ;
C'est à ces infaillibles marques
Que du plus sage des Monarques
La justice éclate à nos yeux ;
Il commet son Peuple à ton zele,
Et tu fais, Ministre fidelle,
La felicité de ces lieux.

Ici ma voix est suspenduë,
J'ai trop de vertus à chanter ;
Et ma recherche confonduë
Ne sçait à quel choix s'arrêter.
Mais c'est trop garder le silence ;
D'où vient que ma Muse balance?
Mon choix n'est il pas déja fait ?
J'ai sçû d'abord me le prescrire,
Et la justice peut suffire
A faire un Ministre parfait.

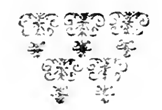
O combien son amour t'enflâme !
Qu'il excite en toi de transports !
Le feu trop pressé dans ton ame
Cherche à se repandre au dehors.
De là ce courroux qui t'anime,
A la seule approche du crime ;
L'épouvante suit le respect :
Il n'est point de si fier coupable,
Quelque effort dont il soit capable,
Qui ne palisse à ton aspect

Mais quel bonheur pour l'innocence,
Qui jamais ne t'implore en vain !
Sur ton cœur qu'elle a de puissance ;
Tu n'a plus qu'un aspect serein.
Tel sur les flots un prompt orage
Couvrant le ciel d'un noir nuage
Contraint le jour à se cacher ;

Mais le pere de la lumiere
Reprend-il ſa ſplendeur premiere,
Il rend l'eſperance aux Nochers.

Ainſi, favorable & ſevere,
Signalant un juſte pouvoir,
Tour à tour de Juge & de Pere
Tu remplis le double devoir:
Sourd à l'interêt, à la brigue,
Perçant la plus ſecrette intrigue
Que l'impoſture oſe tramer;
Tel enfin que j'oſe te peindre,
Forçant les méchans à te craindre,
Tu portes les bons à t'aimer.

Je n'oſe en dire davantage,
Et ſi j'achevois le tableau,
Loin de m'accorder ton ſuffrage,
Tu déſavoüerois mon pinceau:
Mais mon zele fût il coupable,
Tu ceſſerois d'être équitable,
Si tu ne t'en prenois qu'à moi;
Ta vertu même en eſt complice,
J'ai voulu peindre la Juſtice,
Je ne l'ai pû que d'après toi.





ODE
SUR
LA BEAUTÉ.

QUel feu dans mon ame s'allume !
Sur les flots brille un nouveau jour :
La mer blanchissante d'écume
Enfante la mere d'amour :
Quoi ! l'objet des plus doux hommages
Doit il sa naissance aux orages ?
Quel augure pour les Amans !
BEAUTÉ, source de tant de flâmes,
Ne regneras-tu sur leurs ames,
Que pour leur causer des tourmens ?

N'en croyons jamais l'apparence ;
Rien ne plait tant que la BEAUTÉ :
On lui donne la préference
Sur toute autre Divinité :
A peine la voit-on paroître,
Que les plus fiers cessent de l'être ;
Elle entraîne tous les mortels.
Cependant, quel fruit de ses charmes !
Elle fait sentir mille allarmes
A qui lui dresse des autels.

Que fais-tu, Berger temeraire ?
Malgré Junon, malgré Pallas,
Venus seule a droit de te plaire,
Ton choix penche vers ses appas.
Arrête, malheureux, arrête,

Tremble, entens gronder la tempête,
Junon commande dans les cieux,
Pallas regne aux champs de Bellone;
Mais en vain l'une & l'autre tonne;
Ton cœur est ſeduit par tes yeux.

Déja les rives du Scamandre
Rougiſſent du ſang Phrygien;
Je ne vois que Palais en cendre,
Le fer, le feu n'épargnent rien:
Hector privé de funerailles
Eſt traîné devant ces murailles,
Dont il fut le plus ferme appui;
Apollon le vange d'Achille;
Mais pour toi vangeance inutile,
Tu mourras bientôt après lui.

BEAUTÉ, ce ſont là les victimes,
Dont tes autels vont ſe couvrir:
Les Dieux nous imputent à crimes
Les vœux que nous oſons t'offrir;
C'eſt toi ſeule que l'on adore:
Ce ſont tes faveurs qu'on implore,
Ton culte obtient le premier rang:
De là tant d'effroyables chutes;
Pour l'encens que tu leur diſputes,
Les Dieux vangeurs veulent du ſang.

Mais quoi! ne voit-on ſur tes traces
Que les revers les plus affreux?
Et ne ſors-tu des mains des Graces
Que pour faire des malheureux?
Je penſe mieux de ton empire:
Plus d'un cœur qui pour toi ſoupire
Contre moi pourroit s'irriter:
L'amour qui te doit la naiſſance
Sur lui même prendroit l'offenſe;
Et l'amour eſt à redouter.

Les Dieux nous doivent-ils leur foudre,
Lorsqu'en toi nous les adorons ?
Non ; s'ils reduisent Troye en poudre,
C'est pour vanger d'autres affronts :
L'injuste ravisseur d'Helene
Couvre seul la liquide plaine
Des vaisseaux armez contre Hector,
Si Paris dont le sort m'étonne
N'eût soupiré que pour Oenone,
Ilion dureroit encor.

N'enflâme point de cœur perfide,
Et tout flechira sous ta loi ;
Prens toûjours le devoir pour guide.
Rien ne l'emportera sur toi.
Tu brillerois peu dans l'Histoire,
Si tu fondois toute ta gloire
Sur les Phrynez, sur les Laïs ;
Un éclat plus pur t'environne ;
Par toi Theodose couronne
La vertueuse Athenaïs.

Je sçai qu'une fureur jalouse
S'empara bientôt de son cœur ;
Que la beauté de son épouse
Ne fit pas long-tems son bonheur.
Censeurs de l'amoureux empire,
Sages outrez, vous allez dire,
Que l'amour trouble la raison ;
Connoissez mieux un Dieu si tendre,
Est-ce à l'amour qu'il s'en faut prendre,
Si le cœur s'en fait un poison ?

Est-il de lumiere plus pure
Que celle du flambeau des cieux ?
Est-il dans toute la nature
Rien de plus brillant à nos yeux ?
Mais cet astre est-il sans nuages ?

N'enfante-

N'enfante-t-il pas des orages,
Qu'on entend gronder dans les airs?
Ce n'eſt qu'aux vapeurs de la terre
Qu'il faut imputer le tonnerre,
Et les foudres, & les éclairs.

BEAUTE', telle eſt ta deſtinée;
Vainement tu fais nos plaiſirs:
La ſource en eſt empoiſonnée,
Quand nous reglons mal nos deſirs;
L'amour qui te doit la naiſſance
Quelquefois prend trop de puiſſance;
Crime qu'il nous faut expier;
Mais tu n'en és pas reſponſable;
Nôtre cœur eſt le ſeul coupable,
Et ſe punit tout le premier.

Le malheur qu'en toi je déplore,
C'eſt de te voir ſi-tôt perir:
Ainſi que les filles de Flore,
Le tems a droit de te flétrir:
Tu meurs; ſur ſes rapides aîles
Ce Tyran t'emporte comme elles,
Trop injuſte fatalité!
Que n'en peux tu braver l'outrage?
Les Dieux dont tu portes l'image
Te devoient l'immortalité.



ODE
SUR
LA SAGESSE.

O Lumiere, à qui rien n'échape !
Je t'implore : éclaire mes yeux.
Est-ce ton éclat qui me frappe,
Immortelle hôtesse des cieux ?
Hâte toi, descens sur la terre,
Les passions nous font la guerre,
Viens nous affranchir de leur loi ;
Mais c'est en vain que je t'apelle,
Tu fais ta demeure éternelle
Du seul sejour digne de toi.

Non ; ce n'est pas parmi les hommes
Qu'il faut desormais te chercher ;
En nous voyant tels que nous sommes,
Tu ne daignes nous approcher ;
Depuis que la divine Astrée
Dans l'Olympe s'est retirée,
Tout est changé chez les mortels ;
Et pour nous tu n'és devenuë
Qu'une intelligence inconnuë,
A qui nous dressons des autels.

Reformateurs de la nature,
Qui sous des chimeriques traits
Nous avez laissé la peinture
D'un sage qui ne fut jamais ;
Vous lui donnez le rang suprême ;
Mais sçait-il se ranger lui-même

Sous l'empire de la raison ?
O vertu qui n'és plus d'usage !
A peine est-il un homme sage ?
Et chacun usurpe ce nom.

On en compte sept dans la Grece
Le sont-ils plus que leurs neveux ?
A quel titre ont-ils la SAGESSE ?
Sçavent ils mieux regler leurs vœux ?
Quel soin les rend si respectables ?
A tracer des loix si équitables
Leurs talens se sont exercez ;
Laissons là les desirs des autres,
Commençons par regler les nôtres,
Ou nous sommes des insensez.

Ainsi donc ma recherche est vaine ;
SAGESSE, tu ne parois pas ;
N'est il point de route certaine
Qui jusqu'à toi guide mes pas ?
Et bien ! que l'homme cesse d'être
Foible, vain, tel qu'on le voit naître,
Pour acquerir cette vertu :
Il faut par un effort extrême
Qu'il se dépoüille de lui même,
S'il en veut être revêtu.

A ses propres desirs en bute,
Qu'il les surmonte tour à tour ;
Contre eux le destin veut qu'il lute,
Tant qu'il voit la clarté du jour ;
Entraîné par léur cours rapide
Il porte dans son cœur perfide,
Son plus dangereux ennemi :
Resiste-t-il ? quelle est sa gloire !
Il compte pour une victoire
De n'être vaincu qu'à demi.

Qui merite le nom de sage ?

S'il en eſt un dans l'Univers,
Je puis en tracer une image
Dans un Nocher des plus experts ;
Il ſçait tous les écüeils de l'onde ;
Mais ſi-tôt que l'orage gronde ,
Ce n'eſt plus qu'un foible apprentif :
Contre un rocher il fait naufrage :
Trop heureux ſi juſqu'au rivage
Il ſe ſauve dans un eſquif.

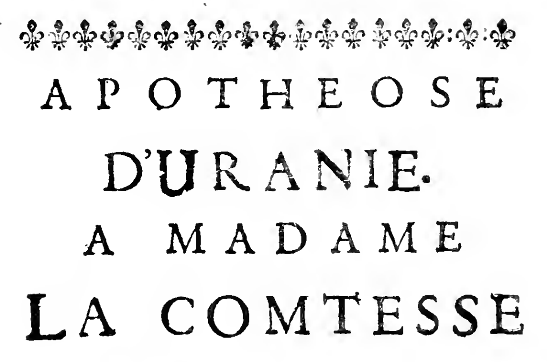
Mais quoi ! n'eſt-il pas dans la vie
Un âge où regne un calme heureux ?
Où l'ardeur du ſang rallentie
Nous rend maîtres de tous nos vœux ?
C'eſt donc chez l'infirme vieilleſſe
Qu'il faut releguer la SAGESSE ?
Que dis je ? quelle eſt mon erreur ?
Les deſirs y trouvent leur place ;
Et quand le corps eſt tout de glace,
Le feu n'eſt pas moins dans le cœur.

Je veux que le froid des années
Du corps juſqu'au cœur ſoit paſſé ,
Les conquêtes y ſont bornées
A triompher d'un cœur glacé :
Ce cœur ne reçoit plus d'atteintes
De ſes paſſions preſqu'éteintes ,
Tous ſes deſirs lui ſont ſoumis ;
Peut-on trouver beaucoup de gloire
A ne remporter la victoire
Que ſur de pareils ennemis ?

Laiſſons l'enfance & la vieilleſſe ;
Je les mets preſqu'au même rang ;
L'une eſt forte de ſa foibleſſe ,
L'autre de la glace du ſang.
Ne faiſons pas entrer en lice
Ceux que la nature propice
Petrit d'un limon plus heureux :

Redevables à leur naiſſance
D'une ſtupide indifference,
Tout devient SAGESSE pour eux.

Il faut que mes regards s'attachent
Sur des ſujets plus glorieux ;
Mais quels noirs deſerts nous les cachent ?
Il n'en paroît point à mes yeux :
J'aurois beau parcourir le Monde,
Traverſer tout le ſein de l'onde,
Malgré les autans en courroux,
Après de penibles voyages,
S'il falloit nommer les plus ſages,
Je dirois, ce ſont les moins fous.



APOTHEOSE D'URANIE.

A MADAME LA COMTESSE DE ***

DE quel bruit, de quelle harmonie
Retentit le ſacré Vallon !
Je n'entens chanter qu'Uranie ;
Eſt-ce la Muſe de ce nom,
Dont on va celebrer la Fête ſolemnelle ?
Non, c'eſt une ſimple mortelle ;
Mais qui pour plus d'une raiſon
Merite une place nouvelle

Entre les Filles d'Apollon.
Seule, elle vaut toutes les autres.
Doctes Sœurs, jusqu'à vous j'ose porter mes pas,
Pour prix de mes travaux ne me refusez pas
L'honneur d'unir mes chants aux vôtres ;
Tout m'interesse en ce grand jour,
Dans la brillante Apotheose
Que le Parnasse se propose.
Vous aimez Uranie, & je l'aime à mon tour :
Muses, je fais plus, je l'adore ;
Ces talens si chers à vos yeux,
A qui vous destinez un rang si glorieux,
Pensez-vous que je les ignore ?
Non, des vœux qui lui sont offerts
Nul ne me doit montrer l'exemple,
Et mon cœur est le premier Temple
Qu'elle occupe dans l'Univers.
Il me souvient encor du jour, qui pour sa gloire
Doit à tout l'avenir consacrer mon erreur.
Elle chantoit ; quel feu ! quel art ! quelle douceur !
Quel goût ! quels sentimens ! non, je n'osois en croire
Au prestige doux & flateur,
Que chaque son portoit jusqu'au fond de mon cœur ;
Au milieu d'une tendre Scene
Surprise, je voulus l'interrompre cent fois,
Et je fus si sensible au charme de sa voix,
Que je la pris pour Melpomene.
A ce témoignage éclatant
Je vois applaudir le Parnasse :
Ma Muse va remplir la place,
Qui parmi les neuf Sœurs l'attend.
Apollon, reconnois la nouvelle Uranie,
Elle est digne du rang où l'on veut l'élever ;
Divinitez du Pinde, il est tems d'achever
Vôtre auguste ceremonie.

SUITE DE L'APOTHEOSE D'URANIE.

A MONSIEUR LE COMTE DE ****

Le jour de sa Fête.

DAmon, apprenez en tremblant
Que vous l'avez échapé belle ;
Je reviens d'un pas chancelant
De voir le Dieu des Vers & sa troupe immortelle :
Pour vous faire un bouquet j'avois porté mes pas
Vers les jardins sacrez qu'arrose l'Hippocrene,
Et dans ces lieux je ne m'attendois pas
A voir contre vous-même éclater tant de haine :
Apollon étoit irrité,
Informé par la Renommée
D'une Fête chez vous le verre en main chommée,
Il ne pouvoit souffrir vôtre temerité ;
Sur mes droits, disoit-il, un fier mortel attente !
Il fait des Muses comme moi !
Ah ! si je ne punis cette audace éclatante,
N'entreprendra t-il pas de me faire la loi !
A ces mots, il brûle d'envie
De se jetter sur son carquois,
Et d'essayer sur vous ces traits, dont autrefois
Aux enfans de Niobe il fit perdre la vie.

Grace, grace, ai-je dit; quel crime a fait Damon?
Vous a-t-il ôté quelque Temple?
Est-ce un crime pour Apollon
Que d'oser suivre son exemple?
Tant de fiel entre-t-il aux cœurs des Immortels!
Vainument, répond-il, vôtre amitié l'excuse,
Je suis plus jaloux d'une Muse
Que tous les Dieux de leurs autels.

Alors pour vous prêter un secours plus utile
Je lui laisse à loisir évaporer sa bile;
Puis le voyant un peu calmé,
J'entreprens vôtre apologie;
Que n'avois-je cette énergie,
Dont en vous écoutant chez vous on est charmé!
Quoiqu'il en soit, Damon, avec tant d'avantage
Je sçûs vous peindre en ce moment,
Qu'Apollon n'eût pas le courage
De garder son ressentiment.
Des talens, des vertus j'allois doubler la dose;
Et s'il faut vous tout avoüer,
Je visois à l'Apothéose,
J'étois en train de vous loüer.
C'est assez, m'a-t-il dit, d'un Dieu pour l'Hippocrene,
Je veux bien, rancune tenant,
Accorder à Damon sur les bords de la Seine
Le titre de mon Lieutenant.
Oüi de quelques Muses mortelles
Je consens qu'il soit l'Apollon,
Mais s'il mettoit le pied dans le sacré Vallon,
Il y feroit trop d'infidelles.

FIN.





